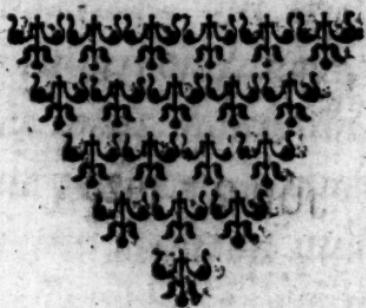


# HISTOIRE DU PARLEMENT D'ANGLETERRE.

Par M. l'Abbé RAYNAL.



À LONDRES.

②

---

M. DCC. XLVIII.

S  
UK  
965  
RAY

14  
R274  
HISTOIRE  
DU PARLEMENT  
DE LA GRANDE BRE

PAR M. LEVY

JUN 25 1928

612542

A. LOMBARD

W. D. C. EXTRAVAGANT

---

## AVERTISSEMENT.

*I*l y a quelques mois que je donnai au Public l'*Histoire du Stadhouderat*. J'espere que ce morceau, qui réussit d'abord par la circonstance, devra un succès plus honorable à la forme que je lui ai donnée dans la quatrième Edition qu'on publie actuellement : c'est un Ovrage tout-à-fait nouveau sous un ancien titre. L'*Histoire du Parlement d'Angleterre* est une matière plus vaste, plus neuve, plus variée, plus importante. Je l'ai rien négligé pour approfon-

## iv Avertissement.

*dir mon sujet, & pour y répandre de l'agrément. Ceux qui trouyeront que la grande Chartre rompt le fil de la narration, & refroidit l'intérêt, peuvent l'omettre ; elle commence à la page 37. & finit à la page 65. Si cette Pièce célèbre n'étoit pas la base de l'édifice que j'éleve, j'aurois épargné au Lecteur l'ennui qu'elle pourra lui causer. J'avertirai en finissant, que je prépare une Histoire des Guerres des François & des Anglois. J'ai cru qu'on verroit avec plaisir un parallelle suivi de la valeur, de la politique, des forces des deux premières Nations de l'Europe. Les anciennes maisons doivront avoir dans leurs Ar-*

A VERTISSEMENT. ✓  
chives, & les Curieux dans leur  
Cabinet, des monumens pré-  
cieux de ces tems reculés, qu'el-  
les n'ont pas été mis en œuvre; on  
m'obligera si on veut me les com-  
muniquer.

TABLE  
DES MATIERES.

*INTRODUCTION à l'Histoire du Parlement, page*

I. EPOQUE. *Guillaume I. surnommé le Bâtard, & ensuite le Conquérant, établit le Despotisme en Angleterre en 1066.* 17

II. EPOQ. *Le Roi Jean sans Terre dégrade l'autorité Royale, en accordant la grande Chartre en 1215.* 30

III. EPOQUE. *Le Parlement s'établit sous le Régne de Henri III. en 1234.* 73

IV. EPOQUE. *Les Députés des*

T A B L E.

vii

*Communes qui étoient choisies par le Roi, commencent à être choisies par les Villes & par les Provinces, sous le Régne d'Edouard I. en 1272.*

107

**V. EPOQUE.** *Le Parlement usurpe l'autorité législative sous Edouard II. en 1308.*

135

**VI. EPOQUE.** *Les Communes usurpent le pouvoir législatif sous Edouard IV. en 1461.*

163

**VII. EPOQUE.** *Les Communes s'emparent de toute l'autorité Souveraine, sous Charles I. en 1648.*

189

**VIII. EPOQUE.** *Le Parlement s'attribue le droit de disposer de la Couronne, sous Jacques II. en 1689.*

284

**IX. EPOQUE.** *Union des Parlementaires d'Angleterre & d'Ecosse sous le*

viii TABLE.

nom de Parlement de la Grande-Bretagne, par les soins de la Reine Anne en 1707. 331

## X. EPOQUE. *Etat actuel du Parlement.* 355

331

355

## Ein de la Table.

77

11. Head. The Committee  
-A was established in 1891  
81. to 1911. It was

Mr. Brough. The Committee  
is unanimous in their opinion. 120.  
121. Your Committee  
will, from the General Assembly, 122.

Commons, from London, 11. 1770. 22.  
Society of Friends, 1770. 22.  
VII. Eboracum. As Parliament  
is adjourned to meet at York as the  
Commons, from London, 11. 1770. 22.



# HISTOIRE DU PARLEMENT D'ANGLETERRE.

**L**'Angleterre si célèbre aujourd'hui, est la dernière Contrée de l'Europe qui ait commencé à devenir célèbre. Elle fut connue d'abord sous le nom d'Albion, & dans la suite sous celui de Bretagne. La conjecture n'a rien osé hazarder sur le premier; elle s'est inutilement épuisée sur l'autre. On ignore également l'origine de ses Fondateurs & de ses premiers Conquérans. L'Histoire ne nous a conservé des

**A**

uns que leur nom, & des autres que cet usage également inconnu aux Nations polies & aux Barbares. Les Bretons, comme les autres hommes, épousoient des femmes; mais en se les attachant, ils ne les ravissoient pas à la multitude. Ils regardoient comme un larcin dangereux cet esprit de propriété qui s'est trouvé du goût de tant d'autres Peuples. Quelques Dames Romaines reprochoient à une illustre Bretonne cette coutume comme également injurieuse aux deux sexes: *Nous faisons ouvertement avec les honnêtes gens qui sont parmi nous, ce que vous faites en secret avec les derniers des hommes*, répondit-elle.

Quoi qu'il en soit, les Bretons qui n'avoient pu acquérir de la réputation par leurs exploits, en acquirent par leur défaite. Le bruit que fit leur Empire en tombant, fixa plus les yeux sur eux, que les talens qui l'avoient fondé: pour leur

3  
malheur & pour leur honneur, leurs intérêts commencerent à être mêlés avec ceux du Peuple vainqueur du monde.

Les habitans de la grande Bretagne & ceux des Gaules n'ont pas été toujours irréconciliables. Le secours que les premiers envoyoient aux seconds contre les Romains, détermina le premier Capitaine & le plus grand Ecrivain de l'ancienne Rome à passer dans leur Isle. L'entreprise de Cesar augmenta plutôt la gloire de sa patrie, qu'elle en étendit l'Empire. A proprement parler, les Bretons furent alors connus plutôt que soumis. L'honneur de les subjuguer devoit illusionner plus d'un Capitaine ; & la possession de ce bel Etat fut la dernière conquête de la République. Son joug, quoique dur, ne fut pas risé, il tomba comme de lui-même. Ce que le courage ou le désespoir des Bretons n'avoit pu, le hazard

A ij

seul le fit après quatre siècles. Rome qui avoit rempli si long-temps l'univers d'effroi, se vit réduite à trembler pour elle-même. La nécessité de repousser les Barbares qui la menaçoient, la détermina à abandonner les plus éloignées de ses Provinces; & la grande Bretagne ne devint libre, que quand il ne plût plus aux Romains de la gouverner.

Les Bretons par leur conduite justifièrent le mépris du peuple qui les déaignoit. Ils parurent plus embarrassés de leur liberté, qu'ils ne l'avoient été de leur esclavage. Les vices d'un vainqueur corrompu avoient passé dans leurs mœurs; ses vertus n'avoient pas seulement effleuré leur ame. On avoit tout hérité des Romains, excepté leur valeur, leur fermeté, leur grandeur d'ame.

Cette humiliante disposition n'eut pas long-tems ignorée dans

5

partie septentrionale de l'Isle, qu'on nomme aujourd'hui Ecosse. Les Pictes & les Caledoniens qui haboient ces affreux climats, faisoient cette occasion pour se procurer un éjour plus agréable que leurs montagnes. Des Peuples féroces, que l'Aigle romaine avoir quelquefois battus, mais jamais domptés, trouverent peu de résistance dans ses Esclaves. Les Provinces méridionales furent la proye, & seroient sans doute devenues l'héritage de ces Barbares, si elles n'avoient eu de deffenseurs que leurs habitans.

Les Bretons vouloient conserver leur Pays, réparer leurs pertes, & se venger. Ils crurent avoir assez fait, en formant un si beau projet; la gloire de l'exécution fut confiée à des mains plus vaillantes, plus habiles & plus heureuses. Deux Peuples connus sous le nom d'Anglo-Saxons & liés inseparablement d'intérêt, s'étoient rendus célèbres.

A. iij.

dans l'Allemagne par leurs victoires, & dans la Bretagne par leurs descentes. Les Bretons implorent lâchement une valeur qu'ils avoient souvent redoutée ; & les Saxons écoutèrent avec plaisir des supplications, qui favorisoient le projet d'établissement qu'ils avoient formé. Hengist, à qui il n'a manqué qu'un autre théâtre ou un autre siècle pour avoir la réputation des plus grands Heros, fut mis à la tête du secours Saxon. Il remplit heureusement le double objet de sa commission : les ennemis furent défait par sa valeur, & les alliés séduits par son adresse. Avec ce courage impétueux, auquel rien ne résistoit, il avoit un air de franchise qui prévenoit toute défiance. En forgeant des fers aux Bretons, il leur persuada que le soin de leur gloire & de leur salut partageoit ses veilles. A force de soins, de caresses, de ménagemens, il les me-

na insensiblement à son but ; ils appellerent de nouveaux Saxons dans leur Isle.

Rien ne prouve mieux que cette conduite , l'ascendant des grands génies sur les esprits faibles , de la politique sur la simplicité , des lumières sur l'ignorance. Les Bretons aveuglés par un homme adroit , ne se doutèrent pas seulement qu'il pût leur tendre un piège : éblouis des avantages du parti qu'on leur proposoit , ils n'en virent pas les inconvénients. Ils ne soupçonnèrent jamais que leurs protecteurs alloient devenir leur tyrans : l'événement les désabusa trop tard. Ils comprirent que leur ruine seroit l'ouvrage des mains armées pour leur délivrance. En effet , les Saxons fortifiés mirent leur secours à un trop haut prix : les Bretons indignés avisèrent trop ces services. Des prétentions si opposées aigriront les deux nations , & furent l'origine

8

d'une guerre longue & sanguinaire,  
dont les événemens ne paroissoient  
pas douteux.

Les Saxons étoient braves ,  
aguerris , conduits par de grands  
Capitaines: les Bretons manquoient  
de chefs , de valeur , d'expérience.  
Les premiers voyoient régner par-  
mi eux cette union parfaite qui as-  
sûre les plus grands succès : les se-  
conds toujours en proye à leurs  
divisions domestiques tournoint  
les uns contre les autres le peu qui  
leur restoit de forces. Les uns re-  
cevoient continuellement des ren-  
forts , qui faisoient plus que réparer  
leurs pertes, les autres voyoient tous  
les jours s'exiler bien des citoyens ,  
dont l'éloignement affoiblisoit la  
patrie ; les étrangers n'imaginoient  
de ressource que dans la victoire ;  
& ils la fixerent : les naturels du  
pays en virent malheureusement  
dans la soumission ; & ils se soumi-  
rent. Sept Royaumes Saxons se for-

mérent des ruines du Pays conquisé. La Bretagne perdit tout jusqu'à son nom, qui fut changé en celui d'Angleterre. L'ambition avoit projeté cette conquête, l'adresse la prépara, la valeur l'entama, le perfidie la continua, la cruauté la finit, les précautions l'assurèrent. Comme c'est au Gouvernement qui s'établit alors dans leur Isle, que les Anglois rapportent l'origine de leur Parlement, il faut tâcher d'éclaircir ce qui n'a pas encore été assez démêlé dans l'Histoire.

Les Romains qui avoient subjugué le monde par leur valeur, perdirent l'empire par leurs désordres. Des maximes héroïques en avoient fait un peuple de conquérans, des maximes tyraniques les dégraderent. Lorsque l'univers soumis ne fournit plus d'exercice à leur valeur, ils tournèrent leurs armes contre la patrie. Rome dans ses Généraux ne trouva plus que des en-

A y.

nemis. Les Citoyens oubliant la dignité de leur caractère, se vendirent aux ambitieux qui voulurent les acheter ; & des hommes qui jusqu'alors avoient regardé comme indifférent de vivre s'ils ne vivoient pas pour régner, préférèrent de sang froid l'esclavage aux charmes de la liberté. Agité par ces violentes secousses, l'empire ne pouvoit durer ; mais on ne soupçonoit pas que ses destructeurs seroient des peuples obscurs, inconnus jusqu'alors sur la scène du monde.

Les Barbares qui habitoient le Nord, se répandirent comme un torrent sur le Rhin, & ensuite dans d'autres Contrées. La témérité qui a presque toujours détruit les Empires, les a presque toujours fondés. Si ces nouveaux conquérans n'eussent été que braves, on n'auroit pas désespéré de leur résister ; ils furent téméraires & jetterent par-là un éclat qui les fit croire invincibles.

Fixés par la terreur ou par la victoire dans les plus belles Provinces de l'Europe, ces brigands y portèrent leurs mœurs. Sans principes de société & de police, ils ne connoissoient de droit que celui du plus fort. Leur Chef n'étoit proprement que le Général de leurs armées, & leur gouvernement qu'un pouvoir militaire qu'il n'est pas aisé de bien définir. Ils n'eurent jamais de loix, où elles étoient impunément violées, parceque personne n'avoit assez d'autorité pour les maintenir. Les fautes du soldat étoient quelquefois punies; celles du citoyen étoient assurées de l'impunité.

Il s'est trouvé des vainqueurs assez modérés pour se soumettre aux usages des Peuples qu'ils avoient soumis, lorsqu'ils les croyoient plus favorables à l'utilité publique. Les Anglo - Saxons suivirent d'autres principes. Au titre de conquérans, ils furent jaloux de joindre celui de

législateurs. A un sceptre de fer ils ajoutèrent un gouvernement vicieux : à peu de chose près, ils portèrent dans leurs conquêtes, les coutumes reçues dans leur ancienne patrie.

Leur gouvernement ne fut ni Monarchique, ni Aristocratique, ni Démocratique; c'étoit un composé bizarre de tous les trois. Le Roi, les Grands, le Peuple partagèrent l'autorité. Des vues opposées empêchèrent toujours les trois Puissances de se réunir. L'intérêt personnel étoit l'ame de tous les conseils, de toutes les résolutions, de toutes les entreprises. Un Gouvernement bon par sa nature étayé la faiblesse du Souverain, & celui-là en abusoit ; éteint les guerres civiles, & celui-là les allumoit ; unit les différentes parties d'un Etat, & celui-là les divisoit. Les Anglo-Saxons se trompèrent, en imaginant que leur Police seroit plus

parfaite, à mesure qu'elle seroit plus partagée. L'expérience de tous les tems leur auroit dû apprendre que cette politique, au lieu des avantages des trois Gouvernemens, n'en rassemble que les inconveniens. Un tel équilibre détruisit nécessairement toute subordination & dérangea toute harmonie.

Peut-être n'étoit-il pas possible d'établir alors une Monarchie pure; les conquérans ni les vaincus n'avoient pas apparemment la douceur des mœurs qu'exige ce genre de domination. Mais si leurs Chefs avoient été plus éclairés, ils auraient senti qu'il falloit nécessairement qu'une des trois Puissances dominât, & que les deux autres devoient être destinées à tempérer son autorité.

Ce système, ou si l'on veut, cette confusion de politique dura six cens ans. Les Anglois virent le Gouvernement de leurs voisins se perfec-

tionner; mais ils ne changèrent pas pour cela de principes. Occupés de leurs démêlés particuliers & referrés dans leur Isle, ils n'eurent ni le tems d'oublier leurs loix, ni la sagesse d'adopter les idées des autres Peuples. Des révolutions fréquentes agiterent l'Etat. Les sept Royaumes furent réduits à un seul; le sceptre des Saxons passa dans les mains des Princes Danois, & repassa dans celles des Saxons; l'empire des mêmes loix fut inébranlable. Incapables de plier sous l'insinuation ou sous la force, ces Insulaires s'opiniâtrèrent à retenir leur Police. La douceur des mœurs & la science du Gouvernement fit moins de progrès parmi eux que chez toutes les autres nations.

La décadence, la chute même d'un tel empire étoit infaillible. Edouard le Confesseur, Prince plus simple que politique, plus faible que généreux, plus indolent qu'ap-

pliqué, que la legende a placé au  
nombre des plus grands Saints, &  
l'histoire parmi les Monarques les  
plus médiocres, en montant sur le  
trône de ses peres, prépara la révo-  
lution. Comme la nature ne lui avoit  
rien donné de ce qui fait les heros,  
les révers qui avoient éprouvé sa  
jeunesse, ne l'avoient pas rendu  
grand; mais ils lui avoient inspiré  
celle de toutes les vertus qui est  
peut-être la plus rare sur le trône,  
la reconnoissance. Forcé par l'usur-  
pation des Danois à chercher un  
azile hors de sa patrie, il trouva au-  
près de Guillaume le Batard, Duc  
de Normandie, un accueil brillant,  
qui devoit toucher un bon cœur,  
mais qui charma trop une ame  
commune, & qui auroit peut-être  
humilié un cœur genereux. Les  
Anglois lassés d'un joug étranger,  
ou seulement par inconstance, re-  
demanderent le sang de leurs Rois.  
Le Comte Godwin qui gouvernoit

l'Etat & qui vouloit continuet à le le gouverner, fit préférer Edouard, dont le caractère assuroit ses vûes. Le nouveau Monarque laissa en effet avilir le sceptre; mais il prit des arrangemens pour le faire passer en des mains assez habiles pour lui rendre tout son éclat.

---

## PREMIERE ÉPOQUE

---

Guillaume premier surnommé le Bataillard, & ensuite le Conquérant, établit le Despotisme en Angleterre, 1066.

**L**A mort de ce dernier Roi Anglois laissa le Trône en proye à l'ambition de trois rivaux, qui avoient tous des avantages pour y monter. Edgard y étoit appellé par sa naissance; Herald par un parti nombreux; Guillaume par le testament du feu Roi. Le premier descendoit des Monarques du País. Le seconde étoit fils d'un Ministre absolu qui avoit préparé son élévation. Le troisième regnoit en Normandie avec beaucoup de réputation & de dignité. Edgard fut aisément écarté: le sang royal qui couloit

dans ses veines ne pouvoit pas balancer dans une région aussi orageuse que l'Angleterre les forces de ses concurrens. Ils méritoient tous deux de porter le sceptre. Herald étoit l'homme d'Angleterre le plus craint, le plus puissant, le plus estimé, & pourtant le plus aimé. Il avoit de la probité, mais de cette probité que peut avoir un particulier qui aspire au Trône. Les éloges, les caresses, les bienfaits ne lui courtoient rien, quand ils pouvoient servir à son élévation; il avoit si bien donné le change à ses créatures qu'on le croyoit généreux, au lieu qu'il n'étoit qu'ambitieux. Guillaume étoit né grand, il s'étoit rendu habile, & il avoit éprouvé assez souvent les faveurs de la fortune pour pouvoir les espérer encore. La tache de sa naissance exposa sa jeunesse aux trahisons de ses concurrens, aux armes de ses ennemis, à la révolte de ses sujets;

mais son courage & ses talens s'en développèrent plutôt, & brillerent ensuite avec plus d'éclat. Forcé par les circonstances à exercer continuellement son courage, ses forces, sa politique, il eut l'avantage de les augmenter; l'âge ne les affoiblit point; &, ce que l'histoire a rarement occasion d'observer, Guillaume n'étoit pas loin de la vieillesse, lorsqu'il commença à ouer le rôle de conquérant.

Herald portoit déjà la couronne: cette possession lui donnoit un air de Prince légitime, & jettoit les odieuses apparences d'usurpateur sur quiconque oseroir la lui disputer. Guillaume ne fut pas détourné de son entreprise par cet obstacle. Une flotte de neuf cens voiles le porta sur les côtes d'Angleterre; cinquante mille hommes qu'il avoit lui-même formés aux combats le suivirent. Ayant fait un faux pas en sortant de son navire, & étant tom-

hé sur ses deux mains, il vit la superftition allarmaée de ce présage; sa présence d'esprit profita de cet augure; il s'écria avec une gayeté qui en inspira aux plus timides: *je prens possession de l'Angleterre, elle est à moi, je la saisis dès deux mains.* Après avoir brûlé ses vaisseaux, afin de ne laisser aux soldats de réfource que leur courage, Guillaume alla chercher l'ennemi pour profiter de la premiere ardeur des armées, qu'on mène aux conquêtes. Herald auroit mieux justifié l'estime dont sa nation l'avoit honoré en l'élevant sur le trône, s'il eût évité un combat que son rival vouloit engager; heureusement pour les Normands, le Monarque anglois consulta plus sa valeur que sa prudence: il pouvoit vaincre sans tirer l'épée, il perdit la couronne, la gloire & la vie en combattant vaillamment.

Les débris de l'armée angloise

se refugièrent avec précipitation dans les murs de Londres. On y déliberoit avec cette grande confusion qui suit les grands revers, lorsque l'approche des conquérans fixa les irrésolutions de la multitudine. Les Seigneurs, les Magistrats, les Prélats assemblés conjurerent unanimement Guillaume de regner sur eux ; ce Prince feignant d'oublier tous les droits qu'il avoit fait valoir avant sa conquête, parut balancer s'il accepteroit le Trône. Il ne tint pas à lui qu'on ne crût qu'il se faisoit violence en mettant sur sa tête une Couronne, pour laquelle il avoit couru tant de risques & versé tant de sang. Le torrent des Historiens a écrit que ce Conquérant avoit fait serment de tenir le sceptre aux mêmes conditions que les Rois Saxons, & de maintenir les Loix établies. Le caractère de Guillaume appuye cette opinion. Il étoit trop habile pour faire sitôt en-

tendre à ses nouveaux sujets, qu'il vouloit établir un Gouvernement despotique.

Les jours les plus fortunés de ces regnes fameux, que l'histoire à tous-jours proposés pour modèles, n'égalent pas l'idée parfaite qu'on nous a laissée des premiers tems de l'administration de Guillaume. L'Angleterre toujours, ou presque toujours placée sous une constellation malheureuse, paroissoit éclairée par un astre plus favorable; & la tranquillité de cet Etat continuellement agité parut établie sur des fondemens à jamais durables. L'exemple du Chef décida de la conduite des membres. Chaque Normand, il est vrai, se regardoit comme le vainqueur de l'Angleterre; mais cette prétention orgueilleuse fut sans hauteur & ne produisit que l'honnêteté. Les troupes victorieuses traitèrent les peuples vaincus avec une douceur, qui à la honte de l'hu-

manité a été toujours assez rare ; mais qui étoit inconnue dans ces siècles barbares. Des Edits précis & bien entendus achevèrent d'assurer le bonheur des Anglois & de fixer les Normands dans l'ordre. Les Ordonnances qui dans la plupart des Etats ne servent qu'à l'ostentation, furent chez le nouveau Roi les appuis solides & légitimes d'une police & d'une équité parfaites. L'heureux essai d'un gouvernement si sage & si modéré étrouffa jusqu'aux alarmes qu'un peuple soumis a toujours pour sa liberté. Dans l'espace de peu de mois, les Anglois s'accoutumèrent à regarder leurs dernières révolutions comme une faveur signalée du Ciel qui les avoit conduits au bonheur par une voie singulière qui le devoit naturellement détruire.

Quand on connoît l'humeur de Guillaume & le caractère des Anglois, on n'est pas étonné que cette

confiance réciproque, qui faisoit la tranquillité commune, ait cessé; on ne comprend point comment elle avoit pu s'établir. Guillaume étoit naturellement défiant; & ses soupçons lui inspiroient des précautions injurieuses & excessives, pour empêcher les révolutions. Les Anglois toujours en garde contre leurs meilleurs Rois, ne devoient pas compter beaucoup sur la parole d'un Prince ambitieux, qui venoit de les subjuguer. L'un étoit né sévere, & il étoit d'ailleurs excité à la rigueur par les Normans, à qui il étoit bien plus avantageux de voir dompter les Anglois par la force, que de les voir gagner par la douceur. Les autres confondoient assez souvent la dureté avec la fermeté, l'orgueil avec le courage, l'insolence avec la liberté. D'un côté, on avoit contracté des dettes immenses pour fournir aux frais de l'armement qui avoit conquis l'Isle;

&amp;

& on prétendoit bien les payer & contenter son avarice aux dépens des vaincus. De l'autre , on se croyoit assez malheureux d'être subjugé, sans se croire encore obligé de prodiguer ses trésors à des Nations haïes & éloignées. Guillaume étoit extrémement prévenu pour les compagnons de ses victoires ; & cette prévention lui inspiroit de l'indulgence pour leurs défordres : les Anglois ne pouvoient manquer d'être aigris contre des Etrangers qui avoient montré plus de conduite & de valeur qu'eux.

Ces différentes dispositions allumerent un incendie qui mit plusieurs fois le Royaume en combustion. La Nation ne regarda plus la modération du Roi Conquérant que comme un artifice imaginé pour endormir ou pour séduire la multitude. De legers mouvements excités sourdement pour entretenir dans le peuple un esprit de sédi-

tion, furent le prélude funeste d'une révolution plus générale & mieux appuyée. Les factions se multiplièrent ; elles furent successivement fomentées par le Prince Edgar, par les Danois, par les Ecoffois, une fois même par les Normans. Guillaume parut tout entier dans ces occasions. Sa pénétration lui faisoit quelquefois prévoir les orages qui se formoient. L'étendue de son génie lui présentoit souvent les moyens de les dissiper ; la fermeté de son courage les lui faisoit toujours surmonter. Chaque révolte ajoutoit à l'éclat de sa gloire & à la pésanteur du joug des Anglois.

Cependant l'esprit du Monarque se remplit de soupçons contre ses Sujets. Il se fit une habitude de les regarder comme des ennemis, d'autant plus acharinés qu'ils avoient plus de tort de l'être. Il sentit que ces Insulaires n'étoient

pas faits pour être gouvernés par les voies ordinaires de la prudence, & qu'il étoit plus difficile de les contenir que de les soumettre. Il alla jusqu'à se persuader qu'il voit mal jugé du caractère des peuples qu'il avoit domptés. Son principe fut que les Anglois devoient être conduits avec fermeté; & son caractère ne le portant que trop à la sévérité, il regarda comme une erreur la conduite qu'il avoit tenue dans le commencement de son règne. Guillaume ne gouverna plus dès-lors avec le sceptre, mais avec l'épée. Le droit de conquête fut poussé jusqu'où il pouvoit aller. Il abréantit les priviléges des Anglois, il appropria leurs biens, il leur donna d'autres loix. Le pouvoir arbitraire fut établi dans toute son étendue; & des Peuples qui avoient soulu secouer l'autorité des Loix, virent forcés à gémir sous l'emprise du déspotisme.

Il faut être Anglois pour ne pas compter Guillaume le Conquérant parmi le petit nombre de Rois qui ont honoré le Trône. Dans quelque tems qu'il eût vêcu, il eût été un grand homme ; ce fut un prodige pour le siècle barbare qui le vit naître. Il eût toutes les qualités éclatantes qui éblouissent les yeux de la multitude : un air de dignité qui annonce un Héros ou un Prince que le Ciel destinoit sensiblement à le devenir ; une force de corps qui excitoit toujours l'admiration & la surprise ; une valeur qui méprisoit & qui surmontoit les plus grands périls ; un bonheur qui ne connût point les revers, pas même les avantages médiocres. Cependant il mérita l'admiration de la postérité par des talens plus rares & plus estimables. Ceux qui ne connoissent Guillaume que par ses succès, ne sont pas ceux qui l'estiment davantage. Son caractère se

développe mieux aux yeux de ceux qui présent les obstacles qu'il eût à surmonter pour fonder son nouvel empire. Il falloit avoir un droit réel ou apparent ; il se le procura par son adresse : il falloit aveugler la France sur les suites de cette expédition ; il l'endormit par ses complaisances : il falloit faire entrer les Princes voisins dans ses vues ; il les y amena par ses insinuations : il falloit se faire appuyer par la Cour de Rome si puissante dans ces siècles d'ignorance ; il l'y engagea par ses promesses : il falloit prévenir la défiance d'un rival déjà couronné ; il l'étonna par sa célérité : il falloit avec des forces médiocres conquérir un grand Royaume ; il en vint à bout par son audace : il falloit prévenir ou dissiper les conjurations qu'on trama continuellement contre son autorité ou contre sa personne ; il y réussit par son application : il falloit s'assurer l'obéis-

fance des Anglois, puisqu'il étoit dangereux de compter sur leur cœur ; il le fit en introduisant le Despotisme. La satyre a peint ce grand Prince avec les plus odieuses couleurs. Il est pourtant vrai que la Nation qui le déteste lui doit sa gloire. Inconnus ou méprisés jusqu'alors dans l'Europe, les Anglois commencèrent à y jouer un grand rôle par leurs lumières, par leur puissance, par leur commerce & par leurs conquêtes.

---

### II. E P O Q U E.

*Le Roi Jean sans Terre dégrade l'autorité Royale, en accordant la grande Chartre en 1215.*

**D**es avantages si précieux ne firent pas oublier aux Anglois qu'ils avoient été libres. On

s'accoutume au joug quand il se forme insensiblement, le despotisme subit révolte. Les secousses qui ébranlent alors l'Etat, font penser malheureusement qu'un Prince & des Sujets ont des intérêts contraires. Cette erreur pernicieuse devint chez les Anglois le principe de leur conduite. A peine le Conquérant étoit au tombeau, qu'on demanda tumultuairement le rétablissement des anciens usages. Ses premiers successeurs anusèrent la Nation ; Guillaume III. par de grandes promesses, Henri Premier par une Chartre qui n'eût point d'exécution. Peu à peu les loix imposées par le Conquérant s'affermirent ; elles paroisoient assez solidement établies, lorsque Jean sans Terre monta sur le Trône.

Ce Prince, que ses inquiétudes, ses crimes & ses malheurs ont rendu célèbre, manquoit également des vertus qui honorent le Diadème.

B iiiij.

me ou les conditions privées ; & il réunissoit les vices de tous ces états. Il n'eut de l'esprit que pour nuire, du feu que pour brouiller, du courage que pour détruire. La guerre & la paix lui étoient également à charge. Par imprudence il entra dans toutes les grandes affaires, & par incapacité il en sortit toujours honteusement. Il méprisoit les malheurs à venir, mais il étoit accablé par les maux présens. Lorsqu'il versa du sang, ce fut moins par cruauté que par le désir de paroître maître. La prospérité & l'adversité le dégraderent également, l'une en l'élevant, & l'autre en l'abaissant trop. Les moyens qu'il imagina pour tirer l'argent de ses Peuples, le firent accuser d'avarice; il n'étoit que dissipateur. Ce fut un scélérat mal habile qui ne tira jamais d'avantage de sa méchanceté. Sans religion & sans honneur, il étoit aussi embarrassé dans les affaires où il

falloit de l'adresse & des expédiens ; que s'il n'eût voulu se conduire qu'en homme de bien.

Tel fut le Monarque Anglois, qui laissa ranimer les factions dangereuses qui avoient si long-tems agité le Trône. Du mépris que mille horreurs inspirèrent pour sa personne, on passa au mépris de sa dignité. Il fut résolu de la détruire, pour élever sur ses ruines la liberté, ou pour mieux dire, l'indépendance.

Les Barons qui formèrent ce projet, étoient précisément les seuls hommes de la Nation qui n'avoient nul droit, pas même apparent, de demander le rétablissement des Loix Saxonnes, rédigées par Saint Edouard. C'étoient tous les descendants des premiers Normans, en faveur de qui ces Loix avoient été abrogées. Ce Conquérant avoit dépouillé les Anglois de tous leurs fiefs, pour en revêtir les Sei-

gneurs de son parti qui l'avoient suivi. Si Guillaume n'avoit pas eu le droit de changer le gouvernement, les Barons étoient des usurpateurs ; s'il l'avoit pu, les Barons étoient injustes, en voulant forcer leur Roi à le rétablir. Comme c'étoit la foiblesse du Prince, & non la justice de leur cause, qui enhardissoit les séditieux, ils persisterent dans leurs prétentions, & mirrent le Cardinal Langeton Archevêque de Cantorberi à leur tête.

Ce Prélat, homme factieux & violent, étoit né pour le personnage qu'il alloit faire. À la duplicité d'un adroit Courtisan, il joignit toute l'audace d'un mauvais Ecclésiastique ; & à l'intérêt politique qui unissoit les Conjurés, il ajouta le lien religieux d'un serment solennel. Il donna une nouvelle chaleur à la Ligue par son caractère, & fournit de nouveaux prétextes par son adresse, en recouvrant la

Chartre déjà oublié de Henri Premier, qui confirmoit les Loix de Saint Edouard.

Lorsque le projet fut assez mûri, & les mesures bien prises, on expliqua fièrement ses orgueilleuses prétentions au Monarque. Surpris & irrité d'un pareil procédé, le Prince demanda quelque tems pour délibérer. Sa réponse, lorsqu'il la fit, fut telle qu'on l'attendoit & qu'on la devoir attendre. *Les Frâtres, dit-il, ont oublié de demander ma Couronne ; qu'ils ne s'attendent point à m'arracher des priviléges qui me rendroient leur esclave. Je suis Roi, & je veux continuer à l'être.*

Ce refus fut le signal de la guerre. Les Barons formerent quelques entreprises qui réussirent. Londres entra dans la Confédération ; on y prit la résolution d'assiéger le Roi dans la Tour. On étoit occupé des préparatifs de ce siège, lorsqu'on

écrivit des Lettres circulaires à tous les Seigneurs du parti du Roi & à ceux qui étoient encore neutres ; on les avertissoit sans détour , que , s'ils ne se joignoient à la cause commune , ils seroient traités sans ménagement : cette menace eût un succès complet. Le Roi se vit universellement abandonné ; & cette défection le rendit foible ou traitable. Il fit avertir les Seigneurs qu'il étoit dans la disposition d'accorder ce qu'ils demandoient. On s'assembla pour finir cette grande affaire. L'acte arrêté fut nommé Grande-Chartre , & a servi de prétexte à toutes les guerres civiles qui ont déchiré depuis l'Angleterre. Voici cette célèbre pièce telle que je la trouve dans l'Historien d'Angleterre le plus autorisé. Comme on la voit ailleurs avec quelques différences , j'ai cru devoir avertir , quelle est la copie que j'ai suivie.

## C H A R T R E

Des communes Libertés , ou  
la Grande Chartre , accordée  
par le Roi Jean à ses Sujets ,  
l'an 1215.

JEAN , par la grace de Dieu Roi  
d'Angleterre , &c. à tous les Ar-  
chevêques , Evêques , Comtes , Ba-  
rons , &c. Qu'il vous soit notoire ,  
que Nous , en présence de Dieu ,  
pour le salut de notre ame , & de  
celles de nos Ancêtres & Descen-  
dans , à l'honneur de Dieu , à l'exal-  
tation de l'Eglise , & pour la réfor-  
mation de notre Royaume , en pré-  
sence des vénérables Peres Etienne  
Archevêque de Cantorberi , Pri-  
mar d'Angleterre , & Cardinal de  
la Sainte Eglise Romaine ; Henri  
Archevêque de Dublin , Guillau-

me Evêque de Londres, & autres  
nos Vassaux & Hommes-Liges,  
avons accordé, & par cette pré-  
sente Chartre accordons, pour  
Nous & pour nos Héritiers & Suc-  
cessieurs à jamais :

## L

Que l'Eglise d'Angleterre sera  
libre, & jouira de tous ses droits &  
libertés, sans qu'on y puisse toucher  
en façon quelconque. [ Nous vou-  
lons que les Priviléges de l'Eglise  
soient par elle possédés, de telle  
manière qu'il paroisse, que la Li-  
berté des Elections, estimée très-  
nécessaire dans l'Eglise Anglicane,  
& que nous avons accordée & con-  
firmée par notre Chartre, avant nos  
différends avec les Barons, a été  
accordée par un acte libre de notre  
volonté, & nous entendons que la-  
dite Chartre soit observée par Nous  
& par nos Successieurs à jamais.

## I I.

Nous avons aussi accordé à tous

39

nos Sujets libres du Royaume d'Angleterre, pour Nous & nos Héritiers & Successeurs, toutes les Libertés spécifiées ci-dessous, pour être possédées par eux & par leurs Héritiers, comme les tenant de Nous & de nos Successeurs.

III.

Si quelqu'un de nos Comtes, Barons, ou autres qui tiennent des Terres de Nous, sous la redevance d'un service militaire, vient à mourir, laissant un Héritier en âge de majorité, cet Héritier ne payera, pour entrer en possession du Fief, que selon l'ancienne taxe, savoir l'Héritier d'un Comte, pour tout son Fief, 100 marcs; l'Héritier d'un Baron, pour un Fief entier, 100 Schellings, & tous les autres à proportion, selon l'ancienne taxe des Fiefs.

IV.

Si l'Héritier se trouve en âge de minorité, le Seigneur, de qui son

Fief releve, ne pourra prendre la Garde-noble de sa personne, avant que d'en avoir reçu l'Hommage qui lui est dû. Ensuite, cet Héritier, étant parvenu à l'âge de vingt & un an, sera mis en possession de son Héritage, sans rien payer au Seigneur. Que s'il est fait Chevalier pendant sa minorité, son Fief demeurera pourtant sous la garde du Seigneur, jusqu'au tems ci-dessus marqué.

## V.

Celui qui aura en garde les Terres d'un Mineur, ne pourra prendre sur ces mêmes Terres, que des profits & des services raisonnables, sans détruire ni déteriorer les biens des Tenanciers, ni rien de ce qui appartient à l'Héritage. Que s'il arrive que Nous commettions ces Terres à la garde d'un Shérif, ou de quelque autre personne que ce soit, pour nous en rendre compte, & qu'il y fasse quelque dommage,

nous promettons de l'obliger à le réparer, & de donner la garde de l'Héritage à quelque Tenancier discret du même Fief, qui en sera responsable envers Nous, de la même manière.

### V I.

Les Gardiens des Fiefs maintiendront en bon état, tant les maisons, parcs, garennes, étangs, moulins, & autres choses en dépendant, que les revenus, & les rendront à l'Héritier, lorsqu'il sera en âge, avec sa Terre bien fournie de charrues & autres choses nécessaires, ou du moins, autant qu'ils en auront reçu. La même chose sera observée, dans la garde qui nous appartient, des Archevêchés, Evêchés, Prieurés, Abbayes, Eglises, &c. excepté que ce droit de garde ne pourra être vendu.

### V II.

Les Héritiers feront mariés selon leur état & condition, & les

Parens en seront informés ayant que le mariage soit contracté.

### VIII.

Aussi-tôt qu'une Femme sera Veuve, on lui rendra ce qu'elle aura eu en dot, ou son héritage, sans qu'elle soit obligée de rien payer pour cette restitution, non plus que pour le douaire qui lui sera dû sur les biens qu'elle & son Mari auront possédés, jusqu'à la mort du Mari. Elle pourra demeurer dans la principale maison de son défunt Mari, quarante jours après sa mort, & pendant ce tems-là, on lui assignera son douaire, en cas qu'il n'ait pas été réglé auparavant. Mais si la principale maison étoit un Château fortifié, on pourra lui assigner quelqu'autre demeure où elle soit commodément, jusqu'à ce que son douaire soit réglé. Elle y sera entretenue de tout ce qui sera raisonnablement nécessaire pour sa subsistance, sur les revenus des biens

communs d'elle & de son défunt Mari. Le douaire sera réglé à la troisième partie des Terres possédées par son Mari pendant qu'il étoit en vie, à moins que, par son Contrat de mariage, il n'ait été réglé à une moindre portion.

### IX.

On ne pourra contraindre aucune Veuve, par la faute de ses meubles, à prendre un autre Mari, pendant qu'elle voudra demeurer dans l'état de viduité. Mais elle sera obligée de donner caution qu'elle ne se remarierà point sans notre consentement, si elle releve de Nous, ou sans celui du Seigneur de qui elle releve immédiatement.

### X.

Ni Nous, ni nos Baillifs, ne ferons jamais saisir les Terres ou les rentes de qui que ce soit, pour dettes, tant que le Débiteur aura des meubles pour payer sa dette, & qu'il paroîtra prêt à satisfaire son Crédit.

éier. Ceux qui l'auront cautionné ne seront point exécutés , tant que le Débiteur même sera en état de payer.

### X I.

Que si le Débiteur ne paye point, soit par impuissance , soit par défaut de volonté , on exigera la dette des Cautions , lesquelles auront une hypothéque sur les biens & rentes du Débiteur , jusqu'à la concurrence de ce qui aura été payé pour lui ; excepté qu'il fasse voir une décharge des Cautions..

### X II.

Si quelqu'un a emprunté de l'argent des Juifs , & qu'il meure avant que la dette soit payée , l'Héritier , s'il est Mineur, ne payera point d'intérêt pour cette dette , tant qu'il demeurera en âge de Minorité , de qui que ce soit qu'il reléve. Que si la dette vient à tomber entre nos mains , Nous nous contenterons de garder le gage livré par le Con-

trat, pour sûreté de la même dette.

### XIII.

Si quelqu'un meurt étant Débiteur des Juifs, sa Veuve aura son douaire, sans être obligée de payer aucune partie de cette dette. Et si le défunt a laissé des enfans Mineurs, ils auront la subsistance proportionnée au bien réel de leur Pere, & du surplus, la dette sera payée. Sauf toutefois le service dû au Seigneur. Les autres dettes dues à d'autres qu'à des Juifs, seront payées de la même manière.

### XIV.

Nous promettons de ne faire aucune levée ou imposition, soit pour le droit de Scutage, ou autre, sans le consentement de notre commun Conseil du Royaume, à moins que ce ne soit pour le rachat de notre personne, ou pour faire notre Fils aîné Chevalier, ou pour marier une fois seulement, notre Fille aînée, dans tous lesquels cas, nous leve-

rons seulement une aide raisonnable & modérée.

### XV.

Il en sera de même à l'égard des Subsides que nous leveront sur la Ville de Londres, laquelle jouira de ses anciennes libertés & coutumes, tant sur l'eau que sur terre.

### XVI.

Nous accordons encore à toutes les autres Villes, Bourgs & Villages, aux Barons des cinq-Ports, & à tous autres Ports, qu'ils puissent jouir de leurs priviléges, & anciennes Coutumes, & envoyer des Députés au Conseil commun pour y régler ce que chacun doit fournir, les trois cas de l'Article XIV. exceptés.

### XVII.

Quand il sera question de régler ce que chacun devra payer pour le droit de Scutage, Nous promettons de faire sommer, par des ordres particuliers, les Archevêques,

les Evêques, les Abbés, les Comtes, & les Grands Barons du Royaume, chacun en son particulier.

### XVIII.

Nous promettons encore de faire sommer en général, par nos Shérifs ou Bailliifs, tous ceux qui tiennent des Terres de nous en Chef, quarante jours avant la tenuë de l'Assemblée Générale, de se trouver au lieu assigné, & dans les sommations, Nous déclarerons les causes pour lesquelles l'assemblée sera convoquée.

### XIX.

Les sommations étant faites de cette maniere, on procédera sans délai à la décision des affaires, selon les avis de ceux qui se trouveront présens, quand même tous ceux qui auront été sommés n'y seroient pas.

### XX.

Nous promettons de n'accorder

à aucun Seigneur que ce soit la permission de lever aucune somme sur ses Vassaux & Tenanciers, si ce n'est pour le délivrer de prison, pour faire son Fls aîné Chevalier, ou pour marier sa Fille aînée, dans lesquels cas, il pourra seulement lever ne taxe modérée.

### XXI.

On ne faisira les meubles d'aucune personne, pour l'obliger, à raison de son Fief, à plus de service qu'il n'en doit naturellement.

### XXII.

La Cour des Communs Plaidoyers ne suivra plus notre personne, mais elle demeurera fixe en un certain lieu. Les procès touchant l'Expulsion de possession, la Mort d'un Ancêtre, ou la Présentation aux Bénéfices, seront jugés dans la Province dont les Parties dépendent, de cette maniere: Nous ou notre Grand Justicier, envoyeroons une fois tous les ans, dans chaque Comté,

Comté, des Judges qui, avec les Chevaliers des mêmes Comtés, tiendront leurs Assises dans la Province même.

### XXXII.

Les procès qui ne pourront être terminés dans une Session, ne pourront être jugés dans un autre lieu du circuit des mêmes Judges; & les affaires, qui, pour leurs difficultés, ne pourront pas être décidées par ces mêmes Judges, seront portées à la Cour du Banc du Roi.

### XXXIV.

Toutes les affaires qui regardent la dernière Présentation aux Eglises, seront portées à la Cour du Banc du Roi, & y feront terminées.

### XXXV.

Un Tenancier libre ne pourra pas être mis à l'amende pour de petites fautes, mais seulement pour des grandes, & l'amende sera proportionnée au crime, sauf la substance dont il ne pourra être privé,

vé. Il en sera usé de même à l'égard des Marchands, auxquels on sera tenu de laisser ce qui leur sera nécessaire pour entretenir leur commerce.

### XXVI.

Semblablement, un Paysan, ou autre personne à nous appartenant, ne pourra être mis à l'amende, qu'aux mêmes conditions. C'est-à-dire, qu'on ne pourra point toucher aux instrumens servant au labourage. Aucune des susdites amendes ne sera imposée que sur le Serment de douze hommes du voisinage reconnus pour gens de bonne réputation.

### XXVII.

Les Comtes & les Barons ne seront mis à l'amende que par leurs Pairs, & selon la qualité de l'offense.

### XXVIII.

Aucun Ecclésiastique ne sera mis à une amende proportionnée au re-

51  
venu de son Bénéfice , mais seulement aux biens laïques qu'il posséde , & selon la qualité de sa faute.

### **X X I X.**

On ne contraindra aucune Ville , ni aucune personne , par la faise des meubles , à faire construire des ponts sur les rivières , à moins qu'elles n'y soient obligées par un ancien droit.

### **X X X.**

On ne fera aucuné digue aux rivières , qu'à celles qui enront eu du temps de Henri I.

### **X X X L.**

Aucun Shérif , Connétable , Gouverneur , ou autre Officier , ne pourra tenir les Plaids de la Couronne.

### **X X X I I.**

Les Comtés , Centaines , Wa-  
pentacks , Dixaines devront être fixés selon l'ancienne forme , des Terres de notre Domaine particulier exceptées .

**Cii**

52  
**XXXIII.**

Si quelqu'un tenant de Nous un Fief Laique, meurt, & que le Scherif ou Baillif produise des preuves pour faire voir que le Défunt étoit notre débiteur, il sera permis de saisir & d'enregistrer ses meubles trouvés dans le même Fief, jusqu'à la concurrence de la somme due, & cela par l'inspection de quelques voisins réputés gens d'honneur, afin que rien ne soit détourné, jusqu'à ce que la dette soit payée. Le surplus sera laissé entre les mains des Exécuteurs du Testament du Défunt. Que s'il se trouve que le Défunt ne nous devoit rien, le tout sera laissé à l'Heritier, sans les droits de la Veuve & des Enfans.

**XXXIV.**

Si quelque Tenant meurt sans faire Testament, les effets mobiliaires seront distribués par les plus proches parens & amis, avec

53  
l'approbation de l'Eglise, sauf ce  
qui éroit dû par le Désunt.

### XXXV.

Aucun de nos Baillijs, ou Connétables, ne prendra le grain, ou autres effets mobiliaires d'une personne qui ne sera pas de sa juridiction, à moins qu'il ne le paye comptant, ou qu'il n'ait auparavant convenu avec le vendeur du temps du payement. Mais si le vendeur est de la Ville même, il sera payé dans quarante jours.

### XXXVI.

On ne pourra saisir les meubles d'aucun Chevalier, sous prétexte de la garde des Châteaux, s'il offre de lui-même le service, ou de donner un homme en sa place en cas qu'il ait une excuse valable pour s'en dispenser lui-même.

### XXXVII.

S'il arrive qu'un Chevalier soit commandé pour aller servir à l'ar-

Ciiij.

armée, il sera dispensé de la garde des Châteaux, tout autant de tems qu'il fera son service à l'armée, pour raison de son Fief.

### XXXVIII.

Aucun Sherif ou Baillif ne prendra par force, ni chariots ni chevaux, pour porter notre bagage, qu'en payant le prix ordonné par les anciens Réglemens, sçavoir, dix sols par jour pour un Chariot à deux chevaux, & quatorze sols pour un à trois chevaux.

### XXXIX.

Nous promettons de ne faire point prendre les Chariots des Ecclésiastiques, ni des Chevaliers, ni des Dames de qualité, non plus que du bois pour l'usage de nos Châteaux, que du consentement des Propriétaires.

### XL.

Nous ne tiendrons les Terres de ceux qui seront convaincus de felonie, qu'un an & un jour : après

quoi nous les mettrons entre les mains du Seigneur.

**XLI.**

Tous les Filets à prendre des Saumons, ou autres Poissons, dans les rivières de Midway, ou dans la Tamise, & dans toutes les rivières d'Angleterre, excepté sur les côtes, seront ôtés.

**XLI I.**

On n'accordera plus aucun Writ ou ordre appellé Prxcipe par lequel un Tenancier doive perdre son procès.

**XLI II.**

Il y aura une même mesure dans tout le Royaume, pour le vin & pour la bière, aussi bien que pour le grain, & cette mesure sera conforme à celle dont on se sert à Londres. Tous les draps auront une même largeur, scavoir, deux verges entre les deux lisières. Les poids feront aussi les mêmes dans tout le Royaume.

58

**XLIV.**

On ne prendra rien, à l'avenir, pour les Writs ou Ordres d'informier, de celui qui désirera qu'information soit faite, touchant la perte de la vie ou des membres de quelque personne. Mais ils seront accordés gratis, & ne seront jamais refusés.

**XLV.**

Si quelqu'un tient de nous une Ferme, soit Soccage ou Burgage, & quelques Terres d'un autre, sous la redevance d'un service militaire, Nous ne prétendrons point, sous prétexte de cette Ferme, avoir la garde de l'Héritier Mineur, ou de la Terre qui appartient au Fief d'un autre. Nous ne prétendrons pas même à la garde de la Ferme, à moins qu'elle ne soit sujette à un service militaire.

**XLVI.**

Nous ne prétendons point avoir la garde d'un Enfant Mineur, ou

57

de la Terre qu'il tient d'un autre sous l'obligation d'un service militaire, sous prétexte qu'il nous devra quelque petite redevance, comme de nous fournir des épées ou des flèches, ou quelque autre chose de cette nature.

**X L V I I .**

Aucun Bailli, ou autre de nos Officiers, n'obligera personne à purger par serment sur sa simple accusation ou témoignage, à moins que ce témoignage ne soit confirmé par des gens dignes de foi.

**X L V I I I .**

On n'arrêtera, ni n'emprisonnera, ni ne dépossédera de ses biens, coutumes & libertés, & on ne fera mourir personne, de quelque manière que ce soit, que par le jugement de ses Pairs, selon les loix du País.

**X L I X .**

Nous ne vendrons, ne refuserons, ou ne différerons la justice à personne.

Cv

de la Terre du Canada que nous  
sons également à l'origine de

Nos Marchands, s'ils ne sont publiquement prohibés, pourront librement aller & venir dans le Royaume, en sortir, y demeurer, le traverser par terre ou par eau, acheter, vendre, selon les anciennes coutumes, sans qu'on puisse imposer sur eux aucune maltrote, excepté en tems de guerre, ou quand ils feront d'une Nation en guerre avec Nous.

LI.

S'il se trouve de tels Marchands dans le Royaume, au commencement d'une Guerre, ils seront mis en sûreté, sans aucun dommage de leurs personnes ni de leurs effets, jusqu'à ce que Nous, ou notre Grand Justicier, foyons informés de la manière dont nos Marchands sont traités chez les ennemis, & si les nôtres sont bien traités, ceux-ci le seront aussi parmi nous.

## LII.

Il sera permis, à l'avenir, à toutes personnes, de sortir du Royaume, & d'y retourner en toute sûreté, sauf le droit de fidélité qui nous est dû. Excepté toutefois en tems de guerre, & pour peu de tems, quand il sera nécessaire pour le bien commun du Royaume. Excepté encore les Prisonniers & les Proscrits, selon les loix du Païs, & les Peuples qui seront en guerre avec Nous, aussi bien que les Marchands d'une Nation ennemie, comme en l'article précédent.

## LIII.

Si quelqu'un releve d'une Terre qui vienne à nous échoir, soit par confiscation, ou autrement, comme de Wallingford, de Boulogne, de Nottingham, de Lancastre, qui sont en notre possession, & qui sont des Baronnies, & qu'il vienne à mourir, son Héritier ne donnera rien, & ne sera tenu de faire aucun autre

Cvj

service , que celui auquel il seroit obligé , si la Baronne étoit en la possession de l'ancien Baron , & non dans la nôtre. Nous tiendrons ladite Baronne de la même maniere que les anciens Barons la tenoient avant Nous. Nous ne prétendrons point , pour raison de ladite Baronne tom- bée entre nos mains , avoir la Garde noble d'aucun des Vassaux , à moins que celui qui posséde un Fief relevant de cette Baronne , ne relevé aussi de Nous , pour un autre Fief , sous l'obligation d'un service militaire..

#### LIV.

Ceux qui ont leurs habitations hors de nos Forêts , ne seront point obligés de comparaître devant nos Juges des Forêts sur des somma- tions générales , mais seulement ceux qui sont intéressés dans le pro- cès , ou qui sont caution de ceux qui ont été arrêtés pour malversa- tions concernant nos Forêts.

62  
**L V.**

Tous les Bois qui ont été réduits en Forêts par le R<sup>e</sup> Richard notre Fr<sup>r</sup>e, seront rétablis en leur premier état, les Bois de nos propres Domaines exceptés.

**L VI.**

Personne ne pourra vendre ou donner aucune partie de sa Terre au préjudice de son Seigneur. C'est-à-dire à moins qu'il ne lui en reste assez pour pouvoir faire le service dû au Seigneur.

**L VII.**

Tous Patrons d'Abbayes qui ont des Chartres de quelqu'un des Rois d'Angleterre, contenant droit de Patronat, ou qui possèdent ce droit, de tems immémorial, auront la garde de ces Abbayes, pendant la vacance, comme ils doivent l'avoir, selon ce qui a été déclaré.

**L VIII.**

Personne ne sera mis en prison sur l'appel d'une femme, pour la

mort d'aucun autre homme que du propre mari de la femme.

### LIX.

On ne tiendra le Shire-gemot, ou la Cour du Comté, qu'une fois le mois, à moins que ce ne soit dans les lieux où la coutume est de mettre un plus grand intervalle entre les Sessions, où l'on continuera de même, selon l'ancienne coutume.

### L X.

Aucun Sherif ou Baillif ne tiendra son Tour, ou sa Cour, que deux fois l'an; sçavoir, la premiere, après les fêtes de Pâque; la seconde, après la Saint Michel & dans les lieux accoutumés. Alors l'inspection ou examen des cautions ou suretés dont les hommes libres de notre Royaume se servent mutuellement, se fera, au terme de Saint Michel, sans aucune oppression; de telle manière, que chacun ait les mêmes libertés dont il jouissoit sous le ré-

gne de Henri I, & de celles qu'il peut avoir obtenuës depuis.

### LXI.

Que ladite Inspection se fasse de telle sorte, qu'elle ne porte aucun préjudice à la paix, & que la Dixaine soit remplie comme elle le doit être.

### LXII.

Que le Sherif n'opprime & ne vexe personne, mais qu'il se contente des droits que les Scherifs avoient accoutumé de prendre sous le règne d'Henri I.

### LXIII.

Qu'à l'avenir, il ne soit permis à qui que ce soit, de donner sa Terre à une Maison Religieuse, pour la tenir ensuite en Fief de cette Maison.

### LXIV.

Il ne sera point permis aux Maisons Religieuses de recevoir des Terres de cette maniere, pour les rendre ensuite aux Propriétaires, &

64

condition de relever des Monasté-  
res. Si, à l'avenir, quelqu'un en-  
treprend de donner sa Terre à un  
Monastére, & qu'il en soit con-  
vaincu, le don sera nul, & la Terre  
donnée sera confisquée au profit du  
Seigneur.

### LXV.

Le droit de Scutage sera perçu,  
à l'avenir, selon la coutume prá-  
quée sous Henri I. Que les Sherifs  
n'entreprendront point de vexer qui  
que ce soit, mais qu'ils se conten-  
tent de leurs droits.

### LXV.

Toutes les libertés & priviléges  
que nous accordons par cette pre-  
sente Chartre, à l'égard de ce qui  
nous est dû par nos Vassaux, le-  
ront observés de même par les  
Clercs & par les Laïques, à l'égard  
de leurs Tenanciers.

### LXVII.

Sauf le droit des Archevêques,  
Évêques, Abbés, Prieurs, Tem-

pliers, Hospitaliers, Comtes, Barons, Chevaliers, & de tous les autres, tant Laïques qu'Ecclesiastiques, dont ils jouissoient ayant cette Chartre.

Témoins &c.

On peut faire deux observations importantes sur la grande Chartre. La premiere, que les priviléges qu'elle contient sont une concession du Roi, comme il est marqué en termes formels au commencement de l'acte : la seconde, que ces priviléges ne regardent que la liberté des sujets, & l'immunité de toute taxe extraordinaire sans le consentement des Barons.

Il n'est pas aisé de concevoir, & il est impossible d'exprimer ce qui se passa dans le cœur du Roi, lorsqu'il pensa sérieusement à la lâcheté qu'il venoit de faire. Redevable de sa gloire à ses ancêtres & comparable de son autorité à ses descendants, il fut désespéré d'avoir

par une seule démarche flétrî l'une & ruiné l'autre. Sans craindre le crime, ce Prince craignoit l'infamie. Son sang ou celui de ses ennemis devoit rétablir sa réputation. Il avoit juré son deshonneur, il jura bien plus sincérement sa vengeance.

Innocent III, ce Pontife orgueilleux qui avoit toutes les vertus, excepté celles de son état, devint sa ressource. Depuis long-tems les Chefs de la religion franchissoient criminellement les limites que le Ciel leur avoit prescrites. Las d'édifier l'univers par leur piété, ils commencèrent à l'étonner par leur ambition. Au gré de leurs passions, la Chrétienté éroit un empire dont ils étoient les maîtres; ils ne regardoient les Trônes que comme de simples Fiefs de leur Thiare; & Rome moderne avec des Bulles voulut disposer aussi souverainement des Couronnes, que l'ancien-

ne Rome l'avoit fait avec des armées. Ces odieuses prétentions réglèrent les démarches de la Cour Romaine. Les Rois assez généreux pour soutenir les droits du diadème furent excommuniés, déposés, & leurs sujets délivrés du serment de fidélité. Dès-lors le lien précieux qui unissoit les Peuples & les Souverains fut rompu, les Nations ne virent plus que des Tyrans dans leurs Maîtres. Les Couronnes furent chancelantes sur la tête des plus grands Monarques, & les jours des meilleurs Rois en péril. La révolte appuyée sur un saint motif & assurée de l'impunité, ne connut plus de bornes. Le Roi Jean lui-même avoit éprouvé toutes ces horreurs. Le hazard, ou son imprudence l'avoient brouillé avec Innocent; pour se réconcilier avec lui, il lui en coûta son indépendance. Il ne sortit de l'abîme où les foudres du Pontife & la super-

cision du Peuple l'avoient jeté, qu'en soumettant sa Personne & sa Couronne au Saint Siége : Londres devint tributaire de Rome.

Le Prince, dont le désespoir faisait toute la politique, chercha dans le mal passé un remede à sa situation présente. Un maître éloigné lui parut moins odieux qu'une multitude de tyrans domestiques. Il fit envisager au Pape les entreprises des Barons comme un attentat contre les droits de la Cour de Rome. Innocent quitta le glaive ; il s'en servit contre les rebelles qu'il excommunia, & déchargea le Monarque opprimé des promesses & des sermens que lui avoit arrachés la violence. Jean comptoit beaucoup sur ces excommunications, & encore plus sur de bonnes armées. Son caractère & sa situation attinrent auprès de lui tous les seigneurs de l'Europe, qu'il flattia des plus grands établissements.

& qui se promirent un butin immense. Avec ces troupes, telles qu'il les lui falloit, ce Prince porta le fer & le feu dans toutes les parties de l'Angleterre.

Les Seigneurs Anglois, qui en commençant la guerre avoient tout prévu, excepté ce déluge d'étrangers, sentirent tout le péril de leur situation. Qu'on juge de leur embarras, ou pour mieux dire de leur désespoir ; ils demanderent un maître & un vengeur à la France. Philippe Auguste y regnoit avec une dignité inconnue depuis Charlemagne. Ce Prince étoit plus que conquérant, il fut un grand Roi. On lui reproche d'avoir fait quelques fautes à la tête de ses armées, il n'en fit pas une seule dans son conseil. Méprisant par grandeur d'âme les conquêtes faciles, & par bon sens les infructueuses, il s'occupa du soin plus utile & plus noble de détruire les Fiefs & les grands

Vassaux. En exécutant au moins en partie un projet si glorieux, ce puissant génie ranima pour ainsi dire, les cendres de la Monarchie. Il commença par rendre les François heureux, il finit par les rendre redoutables.

L'éclat d'un si beau règne avoit ébloui les Seigneurs Anglois & déterminé leurs vœux. Louis fils ainé de France fut proclamé Roi d'Angleterre. Une Couronne est rarement refusée. Philippe & Louis accepterent celle qu'on leur offroit; le premier pour affoiblir des ennemis trop puissans; & le second par une vanité de jeune homme. En vain, pour les en détourner. Innocent menaça-t'il l'un & l'autre. Tandis que le Père cherchoit à adoucir le Pape par des excuses, le Fils avec sept cent voiles alloit remplir sa destinée. A son arrivée tout plia dans l'Isle. Les principaux Seigneurs accoururent pour

ui rendre hommage. Il entra avec eux dans Londres, moins en conquérant qu'en Prince légitime, qui auroit pris possession d'une Couronne qui lui appartenloit. La Capitale entraînoit les autres Villes, lorsque le Legat en lançant contre Louis les foudres de l'Eglise arrêta la révolution.

Le Roi fugitif auroit dû saisir ce précieux instant pour adoucir ses Peuples ; il s'en servit pour les aider davantage par ses incendies & par ses ravages. L'inaction où il auroit vécu depuis que son Concurent étoit débarqué, se changea en une frénésie barbare qu'il communiqua à ses avanturiers, ou qu'il reçut d'eux. Le Pays qui lui étoit fidèle & celui qui ne l'étoit pas, tout fut également réduit en cendres. Il paroissoit avoir conçû le dessein furieux de s'ensevelir sous les ruines de ses Etats. Après avoir perdu presque tout, il voulut s'ôter

jusqu'à l'espérance & à la consolation d'être plaint. Le chagrin mit fin à ses crimes dans ces circonstances. En mourant, il laissa son héritier Henry III au berceau, son ennemi sur son Trône, & ses peuples en possession de tenir tête à leurs Souverains. La haine des Anglois s'éteignit par la mort de Jean. Bien plus, l'aversion qu'ils avoient pour lui se tourna contre les François. La jeunesse de Henri excita la compassion, & ses inclinations reveillèrent les espérances. On le proclama Roi âgé de dix ans. La grande Chartre, cette occasion de tant de scènes tragiques, fut confirmée par le jeune Prince. Ses Partisans garantirent sa promesse, qu'on eut soin de lui faire ratifier dans la suite; & Louis qui s'étoit familiarisé avec l'idée d'une Couronne, repassa la mer avec beaucoup de chagrin & fort peu de gloire: il trouva depuis dans son héritage de quoi se consoler.

soler de la perte de sa conquête.

### III. E P O Q U E.

*Le Parlement s'établit sous le Régne de Henry III. l'An 1234.*

Les grands Princes fondent les Empires, les bons les affermissent, les mauvais les détruisent. La révolution commencée sous le Roi Jean doit se précipiter vers son terme sous le Roi Henry. La Minorité qui est la partie foible des autres Régnes fut la plus belle de celiu-ci. Guillaume Comte de Pembrok, Grand Maréchal d'Angleterre qui avoit retardé la chute du pere, & procuré ou hâté l'élévation du

D

Dij

fils , fut chargé en qualité de Régent de l'administration des affaires. Cet homme célèbre se trouva heureusement d'un esprit assez vaste pour embrasser toutes les parties du Gouvernement , d'un cœur assez élevé pour s'y consacrer , d'un bonheur assez constant pour y réussir. Il joignit aux qualités brillantes , qui séduisent la multitude , les vertus solides qui procurent l'estime des honnêtes gens. Il sut par ses soins étouffer les dissensions civiles qui venaient de déchirer sa Patrie , il rappella les Sujets à leur devoir , contint les Grands dans la soumission , prévint les plaintes du Peuple , reprima les entreprises des Factieux , rendit la force aux Loix , rétablit l'ordre dans les Finances , remit la discipline parmi les Troupes , assura le repos du Royaume. Ces succès furent l'ouvrage de peu de tems , & de beaucoup

de désintéressement, de droiture & d'application. L'éclat de ces grands évenemens ne fut terni par aucune tache. Pembrok eut réellement cette magnanimité, dont la seule apparence a fait tant de réputations immortelles. Il fut dans tous les sens un grand homme, & peut-être le meilleur Citoyen qu'ait eu l'Angleterre.

La mort du Régent qu'on regardoit, selon que le rapporte son Epitaphe, comme un Soleil dans le Conseil, & comme un Mars dans les Armées, fit prévoir aux moins éclairés, que l'Etat venoit de perdre le seul Pilote qui pût le conduire. Comme la tranquillité, dont le Pembrok avoit fait jouir sa Nation, n'étoit pas l'ouvrage des Loix, mais de sa capacité, il n'y avoit que des qualités aussi héroïques que les siennes, qui pussent perpétuer ce bonheur. Malheureusement

jeune Roi étoit né sans talens , & plus malheureusement encore l'éducation n'en donne point.

Henry n'auroit pas suffi à conduire un Etat tranquille , une Nation docile , des Sujets accoutumés au joug ; & il prenoit les rênes d'une Monarchie , où il y avoit des affaires difficiles à négocier , des querelles violentes à soutenir , des pertes immenses à réparer , des prétentions embrouillées à discuter , une ligue opiniâtre à dissiper. Pour soutenir le poids de la Couronne dans ces conjonctures , il auroit fallu un génie sublime , une politique profonde , des vûes étendues , une fermeté inébranlable ; l'art de manier les esprits fâcheux , d'occuper les inquiets , de fixer les inconstans , de contenter les difficiles : & Henry fut un homme mou qui ne scut jamais se roidir contre aucun obstacle ; un Maître

foible , qui sacrifia ses vrais Serviteurs à ses ennemis ; un Prince inconstant , qui n'eut jamais de favori qu'il ne disgraciât , ni d'ennemi qu'il n'admit à ses bonnes graces ; un esprit volage , qui entreprenoit par inquiétude & qui se désistoit par inconstance ; une ame commune qui craignoit peu le mépris & désfroit peu la gloire ; un cœur tremblant , qui n'eut jamais le courage d'assurer son repos par le sacrifice de quelque tête factieuse ; un Roi de Théâtre , qui ne joua jamais qu'un rôle emprunté , & qui n'eut de volontés que celles qu'on lui fit avoir.

Un tel caractère présageoit à l'Angleterre un Régne agité & par conséquent sanguinaire. Ces malheurs furent suspendus par l'habileté des deux grands Ministres qui remplacèrent le Régent , je veux dire , Pierre des Roches Evêque de Winchester , & Hu-

bert Dubourg grand Justicier d'Angleterre. Le premier étoit François, & le second Anglois. L'un étoit célèbre par ses talens, & l'autre par ses services. Le François avoit contribué à l'élevation d'Henry, l'Anglois avoit arrêté le cours de la fortune de Louis. Des Roches sçavoit utilement employer le glaive de l'Eglise, & Dubourg l'épée du Prince. Le Prélat avoit l'apparence de plus de vertus, le Militaire en avoit de plus éclantes : tous deux étoient ou devinrent avides de gloire, de richesses, de considération & d'autorité.

La concurrence de ces deux favoris fut d'abord utile. Elle anima leur zèle sans exciter leur jalousie. L'émulation depuis se changea en haine. Chacun voulut être le premier en faveur & le plus grand en autorité. Pour parvenir à leur but, ils prirent des routes

différentes. L'Evêque voulut se rendre utile, & le Grand Justicier agréable; le premier prêchoit l'épargne, & le second la profusion: l'un étoit pour l'observation de la grande Chartre, & l'autre pour le Despotisme. Des Roches eut le sort ordinaire des Ministres austères, il fut sacrifié au Favori, qui se trouvant sans Rival devint tout à fait le Maître.

Dès les premiers jours de son Administration, Dubourg aigrit la Nation par la révocation de la grande Chartre, ce sujet d'une division éternelle entre le Roi & les Barons; il la poussa à bout bien-tôt après, en manquant l'occasion, toujours précieuse aux Anglois, de nuire à la France. Une ligue formidable menaçoit cette Monarchie d'une ruine entière durant la Minorité de Saint Louis. Le Comte de Boulogne second

D iv

Fils de Philippe Auguste y étoit entré dans l'espérance d'usurper la Couronne : le Comte de Bretagne , pour s'affranchir de l'hommage qu'il faisoit au Roi : la Comtesse de Flandres , par haine contre la Régente : le Comte de la Marche , pour envahir des Terres qui étoient à sa bienfaveur : le Comte de Toulouse , pour recouvrer les Places qu'on lui avoit surprises : le Comte de Provence , par considération pour Raimond son parent & son ami : quantité d'autres Seigneurs , par air , par caprice , par légéreté ; & comme si ces forces réunies neuffsent pas été suffisantes pour accabler un Roi enfant , les Rebelles associérent à leur haine & à leurs projets le Roi d'Angleterre.

Blanchede Castille , qui comme toutes les personnes célèbres a eu un nombre presqu'égal de Censeurs & d'Admirateurs , avoit dans le

vrai un grand courage & beaucoup de dextérité. Avec ces deux avantages, elle triompha des Rebelles en les divisant, & des Anglois en corrompant l'avide Dubourg; & ce ne fut pas le dernier service de ce caractère, que cet infidèle Ministre rendit à la France.

Henri fut instruit des trahisons de Dubourg, du moins il les soupçonna; & cependant il ne changea pas de conduite. Accoutumé à la dépendance, ce Prince indolent se seroit trouvé embarrassé d'être Maître. Sans entrer dans l'examen fatiguant des bonnes ou des mauvaises qualités des gens qu'il employoit, il trouvoit plus commode de porter le joug auquel il éroit accoutumé, que de se donner la peine de faire un choix plus utile, ou seulement un autre choix. Des mouvements tumultueux & séditieux

D w

tirerent à la fin le Monarque aveuglé de sa létargie. La tête du Favori, ou du moins son éloignement furent demandés d'une voix unanime. Henri pour la première fois sacrifia son goût à l'indignation publique. Pour regagner ses Sujets, il jura de nouveau l'observation de la grande Chartre; & ce qui est plus agréable s'il se peut, à la Nation, une haine éternelle contre la France.

La chute de Dubourg rendit à l'Etat un Ministre qui lui étoit agréable. Porté sur le Trône, si je puis m'exprimer ainsi, l'Evêque de Winchester étrouffa les sentiments généreux qui l'avoient rendu autrefois l'idole publique. Son règne, encore plus que celui de son Prédecesseur, fut le Régne de la hauteur, de la duplicité, de la violence. Tous deux eurent le même sort; le Prélat comme le Grand-Justicier éprouva que si un

rival est toujours incommodé, il est souvent nécessaire. Cette nouvelle scène se déroula à l'ordinaire : le Roi consentit à tout, renvoya son favori, demanda pardon, & promit d'observer plus exactement la grande Chartre.

Le Régne de Henri se passoit ainsi à accorder des Priviléges & à les révoquer, à faire des sermens & à les violer, à céder son autorité & à la reprendre, à se rendre l'esclave de ses Peuples & à travailler à en devenir le tyran. Ces flots agitoyent la Nation depuis près de trente ans : il étoit temps que le cahos se débrouillât, & que l'Etat prît enfin une confiance. Le Mariage du Roi avec Eleonor de Provence hâta cet instant funeste.

Les Provenceaux, qui sous un beau Ciel habitent une mauvaise Terre, suivirent en foule cette Princesse. L'Angleterre leur parut

une espèce de conquête, dont ils étoient bien résolus à tirer parti. Le feu de cette Nation ingénieuse s'étend à tout, à la fortune, au plaisir, à la gloire. Ils voulurent en arrivant que toutes leurs passions fussent satisfaites. Le Roi plus dangereux par foiblesse, que les Tyrans par méchanceté, se prêta à leur impatience. Bientôt ces Etrangers eurent dans leurs mains tous les biens, & sur leur tête tous les honneurs de l'Isle. Leur ambition, qui s'étendoit par le succès, se trouva gênée par les bornes de l'Autorité Royale ; ils les franchirent avec l'audace ordinaire aux génies ardents & aux Favoris. Les Priviléges de la Nation & les Articles de la grande Chartre furent violés avec des excès que la Nation ne connoissoit point, qu'elle n'avoit pas même craint. L'Anglois murmura de tous ces

malheurs, & il est rare que l'Anglois s'en tienne au murmure. La révolte chez lui précéde quelquefois la plainte, & ne manque presque jamais de la suivre. La capacité du Chef qui la conduit, en décide la durée & les avantages. Malheureusement pour Henri, les mécontents engagerent dans leur cabale l'homme, je ne dis pas d'Angleterre, je dis de toute l'Europe le plus redoutable.

Simon de Monfort Comte de Leycestre étoit François & fils de ce fléau des Albigeois qui se-roit au-dessus de tout éloge, si ses vertus avoient égalé ses talents. Héritier par sa mère des biens de la maison de Leycestre, il étoit devenu Anglois. Il aspira à tout par ambition, & il parvint à tout à force de mérite. Le Gouvernement de Guienne lui fut confié comme au seul Seigneur d'Angleterre, assez expérimenté pour dom-  
p-

ter les Gascons, & assez fier pour les humilier. Ces peuples ne souffrent patiemment aucun gente de supériorité, non pas même celle du vice. Le caractère de leur Gouverneur les desespéra; & Henri, sans qu'on en sache, ni qu'il en scut lui-même la raison entra dans leur vues. Ce Prince crut qu'il n'y auroit pas plus d'inconvénient à ôter une grande place, qu'il n'y en avoit eu à la donner: il se trompa. Leycestre oublia la faveur qu'on lui avoit faite en l'envoyant en Guienne, & ne parut disposé qu'à se souvenir de l'affront qu'on lui fairoit en le rappellant. Il dédaigna de se justifier, & demanda fièrement la récompense de ses services, moins dans l'espérance de l'obtenir, que pour avoir un prétexte de se joindre aux Factieux.

Cet hypocrite ou enthouziaste, & peut-être tous les deux ne fut pas plutôt à la tête de la ligue qu'il

lui communiqua toute sa chaleur. Nourri de tout tems des vues les plus ambitieuses , il fut extrême dès qu'il jugea à propos d'agir. Il ne s'amusa pas à dénouer le nœud gordien , il le coupa. Cependant profond dans l'art d'attiser le feu , il parut ne se prêter que par zèle aux impulsions que lui-même il communiquoit. Au masque imposant de toutes les vertus , il ajouta le talent singulier de donner un air héroïque à ses vices. Il étonna ses Enemis par le brillant de son courage ; & par la supériorité de son génie , il se rendit Maître des évenemens. Ses succès le portèrent au - delà de ses espérances : & son ambition commença , pour parler ainsi , où celle des autres hommes est satisfaite. C'est presque un problème dans l'Histoire , si Leycestre fut un tems vertueux , ou si les injures qu'il reçût du Roi démasquerent seulement sa politique.

Les ligueurs, réunis, éclairés, affermis par un Chef de ce caractère, attendirent impatiemment l'instant décisif où ils pourroient venger leurs injures particulières sous l'étendant respectable de la liberté publique. Cet instant se présenta bientôt. Les derniers Rois d'Angleterre, avoient assez imprudemment assemblé les grands pour les consulter dans les affaires importantes, ou dans les périls que courroit l'Etat. Les Barons avoient toujours formé des souhaits pour leur élévation, ils eurent alors des espérances ; Et dans la suite ils acquierent des droits. Les circonstances leur furent d'abord si favorables, qu'ils se mirent en possession de régler les Subsides extraordinaires, du droit même de les imposer. Henri plus prodigue que ses Prédecesseurs avoit plus souvent formé cette Assemblée, & lui avoit procuré par là beaucoup

d'éclat & de dignité. Son malheur ou plutôt son imprudence voulut qu'il la convoqua à Oxford, lorsque les cœurs étoient le plus aigris, & les esprits le plus aliénés.

Le Roi dut sentir à la première Séance tout le danger de sa situation. L'union, l'ordre, la subordination des Confédérés, le fit trembler pour sa liberté; un grand Prince auroit tremblé pour sa gloire. L'exécution de la grande Charte à laquelle on s'étoit borné jusqu'alors, fut la moindre des prétentions qu'on forma. La réformation de l'Etat fut demandée du ton de la sédition. On proposa au Roi de nommer douze personnes, à condition qu'il seroit permis aux Seigneurs d'en nommer autant, pour décider les affaires publiques à la pluralité des voix. Les grands dangers mettent un caractère dans tout son jour; on y montre tout sa grandeur ou toute sa foiblesse. Un autre dans cette occasion auroit mé-

rité un Trône , Henri dégrada la Royauté. Il consentit lâchement que les vingt-quatre Commissaires nommés , eussent la garde de toutes les Forteresses , la disposition de tous les Gouvernemens , & le choix de tous les grands Officiers de la Couronne.

Ces Articles que l'on nomma les Statuts ou les expédiens d'Oxford , éprouvèrent des contradictions. Le Comte de Warren les trouva durs ; le Prince Edouard injustes , Henri neuveu du Roi humilians ; beaucoup de bons Citoyens y trouvèrent tous ces défauts à la fois. Les vingt - quatre n'en alloient pas moins toujours à leur but ; ils sapoient avec succès les droits du Monarque , & affirmaisoient les usurpations de la Ligue. Rien n'échappa à la vigilance des Confédérés. Ils s'assurèrent de l'intérieur du Royaume en bannissant les Etrangers , ces sang-fuës si long-tems abreuvées du sang Anglois.

Pour empêcher la France , dont ils craignoient la tranquillité de prendre part à leurs divisions , ils conclurent avec elle un Traité qu'ils ont désavoué depuis , & contre lequel les Ecrivains Francois au- roient eû raison de se recrier da- vantage , s'il n'avoient pas cano- nisé jusqu'aux fautes de Saint Louis.

Ces arrangements occupoient les Commissaires , lorsque l'esprit de division qui avoit bouleversé le Royaume se glissa parmi les Li- gueurs. Il est souvent plus dangé- reux d'avoir des talens qu'humiliant de n'en avoir pas. On n'é- vite guéres le mépris qu'on ne devienne l'objet de l'envie. L'as- cendant que prit Leycestre dans la Confédération , en indisposa con- tre lui les principaux membres. Son habileté & son courage furent des crimes à des yeux jaloux , & ceux de tous les crimes qu'on étoit moins disposé à lui pardonner.

Le Monarque indolent fut réveillé par ces différens. L'union de ses ennemis l'avoit comme dégradé , leur désunion lui fit espérer qu'il pourroit rétablir son autorité. Roi & même grand Roi une fois en sa vie , il convoqua sans tarder un nouveau Parlement à Oxford , d'autres disent à Londres , pour remettre toutes choses sur l'ancien pied. Il fit l'ouverture de cette Assemblée en Maître , & y reprit le ton & les airs de Souverain. *Je vous ai assemblés , dit-il , pour vous intimer mes Ordres. J'antéantis les Conventions que nous avions faites dans des tems orageux. Vous m'en aviez promis les plus grands avantages : depuis trop long-tems j'en éprouve les inconveniens. Mon Royaume depuis ce jour malheureux se trouve plus agité , & mon épargne n'a plus de ressources. Puisque je suis né Roy , je veux l'être. Reprenons chacun notre rôle , moi cer-*

*hui de Maître ; vous celui de Sujets.*

Cette courte harangue rendit roya-listes les Ligueurs les plus outrés , & jusqu'à dix-neuf des vint-quatre Commissaires. Chez un autre Nation ce changement eut été un succès complet , ce ne fut rien en Angleterre. L'audacieux Leycestre affermi dans un parti , où il croyoit que la gloire croissoit avec le pé-  
ril , éleva la voix , & l'adressant aux nouveaux Partisans du Monarque , d'un air de reproche , d'indigna-  
tion , & de mépris : *Est-ce qu'il vous est permis , leur dit-il , de violer des Sermens aussi solennels que ceux que vous avez faits à Oxford. Le Ciel témoin de mes promesses ne le sera jamais de mon changement. De ce pas je vais au pied des Autels en renouveler l'engagement inviolable.*

Le discours du Roi n'étoit que grand , & celui de Leycestre étoit outré ; il se trouva par-là plus as-  
sorti à la circonference & au cara-

Etére de ses Auditeurs ; aussi l'effet en fut-il incroyable : il fixa l'inconstance des uns , termina l'incertitude des autres , & ramena les plus éloignés. La Guerre parut inévitable. Le Roi travailla d'un côté à recouvrer son autocratie , & les Seigneurs de l'autre à maintenir leur confédération. Tout parut en armes. On s'attendoit chaque jour qu'une action décisive apprendroit à l'Angleterre , si elle devoit compter le Prince parmi ses tyrans , ou les Ligueurs parmi les rebelles. L'inconstance de la Nation , dit un Historien , lui fut salutaire en cette rencontre. Les premières têtes de chaque parti changèrent si souvent de Drapeaux , que des deux côtés on devint timide , parce qu'on ne savoit sur qui on pouvoit compter. Des guerres sans combat , & des négociations sans paix , consumèrent plus de deux années. Quelques sa-

ges des deux partis , proposerent enfin de prendre le Roi de France pour Arbitre des prétentions mutuelles des Sujets contre le Prince , & du Prince contre les Sujets. Henri l'accepta sans peine , & les Grands avec répugnance , ne voulant point de Roi pour Juge dans une cause qui sembleroit être celle de tous les Rois.

Louis préféra la gloire de juger une Nation à l'avantage de la combattre. La Religion qui éleva souvent son courage , enchaîna toujours sa politique. Les Confesseurs des Rois qui sont depuis devenus des hommes d'Etat , n'étoient alors que des Solitaires ; & malheureusement pour la France , leurs scrupules les plus mal fondés furent souvent préférés aux lumières de plus grands Ministres.

Après quelques jours donnés à l'examen de la cause la plus singulière qui ait jamais été , Louis prononça

l'Arrêt qui tenoit l'Angleterre & la France , & même toute l'Europe en suspens. Par cet Arrêt il cassa les Statuts d'Oxford , & maintint cependant les priviléges de la grande Chartre. Ce jugement qui conservoit à chacun ses droits , étoit l'ouvrage de la sagesse & de l'équité même. Mais ce qui termine les différens est rarement du goût des Rebelles. La plûpart se recrièrent contre l'Arrêt. Leycestre plus adroit , prit un autre tour : il prétendit que tous les articles d'Oxford , n'étant fondés que sur la grande Chartre , les Confédérés avoient gagné leur cause , puisque par l'Arrêt même du Roi de France , la grande Chartre subsistoit en son entier : ainsi le jugement le plus modéré , le plus authentique , n'eût d'autre effet que de faire rentrer dans l'ordre des factieux les moins passionnés , ou ceux qui mécontents de la faction même , cherchoient un prétexte pour s'en séparer. 915 21151 118 118  
 Des

Des dispositions si opposées à la paix , furent suivies de la guerre la plus sanglante. Le bon parti prévalut d'abord. Henri également susceptible de présomption & de crainte , selon le tour que prenoient ses affaires , résolut de suivre la fortune , & marcha droit à la Capitale. Leycestre alla au devant de lui , & les armées se trouvèrent en présence à Lewes dans le Comté de Sussex. Avant de pousser plus loin la querelle , l'autre Chef des Confédérés , chercha à son ordinaire à mettre les apparences de son côté. Pour se justifier du sang qu'il alloit répandre , il écrivit une lettre fori soumise au Roi , & lui proposa un accommodement ; mais toujours ferme , toujours uniforme , il ne relâchoit rien de ses prétentions. Ses soumissions furent mal reçues ; la réponse de Henri fut d'un maître fier , d'un Roi irrité. Leycestre s'y attendoit , & s'étoit préparé à la bataille.

Les Royalistes étoient partagés en trois corps. Le Prince Edouard commandoit la droite, le Roi des Romains la gauche, & Henri le centre. Le Comte régla sa disposition sur celle de ses ennemis. Edouard commença l'action. Il attaqua les Milices de Londres qu'il avoit en tête, les enfonça & les poursuivit avec Pardeur qu'inspirent la jeunesse, la valeur, & la vengeance. Leycester qui observoit avec le sang froid d'un grand capitaine les fautes de ses Ennemis, profita sans tarder de l'éloignement du jeune Prince pour fondre sur ce qui restoit. Les Barons instruits du sort qui les attendoit, si le combat leur étoit contraire, attaquèrent avec une impétuosité mêlée de désespoir les Troupes Royales qui n'avoient pas les mêmes raisons pour combattre avec la même ardeur: elles plierent sans beaucoup de résistance & abandonnèrent leurs Chef à la discrétion de leurs ennemis.

mis. Les deux Rois venoient de se rendre, lorsque Edouard retorna triomphant de la poursuite du corps qu'il avoit battu. Quoiqu'il vît qu'en courant après une victoire chimérique, il en avoit laissé échapper une véritable, il ne perdit ni le courage, ni le jugement. Sur le champ, il forma le projet hardi d'assassiner le vainqueur, & il ne désespéra pas de le pouvoir vaincre.

Si cette résolution avoit pu s'exécuter sur le champ, elle pouvoit réussir. Les Vainqueurs occupés à garder leurs prisonniers ou à poursuivre les fuyards, auroient difficilement soutenu un choc auquel ils n'étoient point préparés. Mais le Prince ne trouva pas dans le cœur de ses Soldats, le noble désespoir qui l'animoit. Le tems qu'il perdit à des harangues inutiles fut sageusement employé par Leycestre, à remettre son Armée en ordre. Ce Général qui avoit senti tout le dan-

ger de sa situation, n'avoit d'abord aspiré qu'à se deffendre. Quand il vit ses rangs une fois formés, il conçut bien d'autres espérances. Il médita de se saisir d'Edouard & de le faire son prisonnier. Dans cette vûe, il lui fit porter quelques propositions pour l'amuser, tandis qu'il l'enveloppoit par des détachemens multipliés pour lui couper la retraite. Le Prince se laissa prendre au piège. Il tomba entre les mains de son ennemi, & fut forcé de se soumettre d'avance à tout ce qui seroit arrêté pour la réformation de l'Etat.

Leycestre sçavoit vaincre & profiter de sa victoire. Il ne vit pas plutôt la Famille Royale entre ses mains, qu'il résolut d'en tirer tous les avantages que sa politique pût lui suggérer. Il dressa un plan de Gouvernement qu'il desespéra de voir jamais autorisé par le Roi, & qu'il songea à faire approuver

par la Nation. La convocation para-  
rut embarrassante. D'un côté les  
Barons vainqueurs, ne vouloient  
pas appeler ceux du parti con-  
traire, sous prétexte qu'ils étoient  
armés contre la Patrie. De l'autre  
on craignoit avec raison qu'une  
assemblée seulement composée d'u-  
ne partie de ceux qui avoient un  
droit apparent d'y assister, ne fût  
regardée comme l'ouvrage de quel-  
ques particuliers. Pour prévenir  
cet inconvénient, Leycestre força  
le Monarque à créer certains  
Officiers, qui, sous le titre de  
conservateurs, nommèrent de la  
part du Roi quatre Chevaliers de  
chaque Comté pour assister à la  
prochaine assemblée, & y repré-  
senter leurs Provinces.

C'est à cette Epoque célèbre,  
qu'il faut je pense rapporter l'o-  
rigine du Parlement d'Angleterre.  
Les Historiens ne se trouvent per-  
pétuellement en contradiction sur

cette importance matière, que parce qu'ils ont négligé de s'instruire ou de s'expliquer. Démêlons ce qu'ils ont obscurci: trois mots suffisent pour débrouiller ce cahos, qui a passé pour impénétrable. Si par le mot de Parlement, on entend le droit usurpé par les Barons, d'accorder au Roi les impositions extraordinaire, le Parlement remonte jusqu'aux premiers Successeurs de Guillaume le Conquérant. Si par le mot de Parlement, on n'entend que le nom même, il a commencé à Oxford en 1248. Mais si par Parlement, on entend une assemblée composée des trois corps du Royaume, il faut en fixer l'origine à l'événement de 1264, dont nous rendons compte: c'est la première fois qu'il est fait mention des Communes dans les archives de la Nation. Or les Historiens si attentifs à parler du haut Clergé, &c de la haute Noblesse,

sous le nom générique de Barons ou de Seigneurs qui possedoient des Fiefs immédiats de la Couronne, auroient-ils négligé ou évité de parler du tiers Etat, s'il avoit eu quelque part aux affaires publiques. Si je ne me trompe cet argument peut passer pour une démonstration.

Le nouveau Parlement parut uniquement convoqué pourachever d'avilir le Trône, & de justifier la rébellion; il prenoit les impressions de Leycester, & ce n'étoient pas des impressions de veru. Ce délié factieux vouloit le nom de Henri à la tête de tout, soit pour s'appuyer, mais pour le rendre méprisable; & le Roi prisonnier s'oustrivoit à tout, ou par une honnête foiblesse, ou dans la vaine espérance de changer de sort. Sous l'autorité du sceau royal, l'ambitieux Leycester faisoit expédier les ordres qu'il ju-  
geoit convenables au bien de l'E-

tat, ou à ses affaires particulières ; ces deux choses étant presque tou-  
jours confondues par ceux qui tien-  
nent le timon du gouvernement. Sans être sur le Trône , l'usurpateur  
de l'autorité royale , tenoit le Roi  
dans les fers , & la Nation sous  
le joug. Il y avoit mille criminels ,  
& le chef seul profitoit du crime.  
Ses complices firent quelque chose  
plus que d'en murmurer , ils pri-  
rent les armes , & le jeune Gloce-  
stre à qui sa naissance & les talens  
donnoient de l'autorité , se mit à  
leur tête. Leycestre ne marcha pas ,  
il vola à ces nouveaux ennemis ,  
se faisant suivre de ses prisonniers.  
Edouard à qui on avoit fait savoir  
le dessein qu'on avoit de le déli-  
vrer trouva le moyen de tromper  
ses Gardes. Un jour qu'on lui avoit  
permis de monter à cheval , il fran-  
chit les bornes qui lui avoient été  
prescrites , & marcha avec tant de  
vitesse , qu'on ne put s'empêcher

de joindre un corps de Troupes qui l'attendoit. A peine le Prince eut pris le commandement de l'Armée de Glocestre , que de tous côtés on se vint ranger sous ses étendarts. La révolution fut prompte. Plusieurs places importantes reconnurent l'héritier de la Couronne , qui fier de tant de succès voulut tenter le sort d'une Bataille. Tout habile qu'étoit Leycestre , il se vit forcé à l'accepter ; & quoique brave , il la perdit avec la vie , parce qu'il ne fut pas secondé.

Ainsi finit sa carrière , le fondateur du Parlement d'Angleterre , un des hommes les plus singuliers , & si on l'ose dire , un des plus grands hommes qui aient para sur la scène du monde. Jamais peut-être bon citoyen n'a été tant loué , jamais rebelle n'a été si blâmé ; & peut-être ne fut-il encore assez ni l'un ni l'autre. La cour se réjouit de sa mort , & la Ville s'en affligea.

Ev

Il fut traité par les uns comme un scélérat, & honoré par les autres comme un Martyr. D'un côté on flétrit sa mémoire, de l'autre on visita son tombeau, & on lui fit faire des miracles. Etrange effet des préjugés, qui décident si différemment du salut & de la réputation des hommes!

La chute du chef de la rébellion, ou du Carilina Anglois, affermit le Trône du Roi légitime. Henri finit dans la paix un trop long règne, qu'il avoit passé au milieu des orages. Il faut remonter à ce Prince mal habile & malheureux pour trouver la source des fleuves de sang, qui ont depuis inondé l'Angleterre. Il laissa des semences d'une discorde éternelle à ses successeurs, en donnant à la grande Chartre une autorité, qui n'a presque plus été contestée, & en laissant établir le Parlement qui a toujours depuis subsisté.

## IV. EPOQUE.

*Les Députés des Communes, qui  
étoient choisis par le Roi, com-  
mencent à être choisis par  
leurs Villes & par leurs Pro-  
vinces, sous le Règne d'Ed-  
ouard premier, en 1272.*

**A**Peine Edouard avoit rétabli le Roi son pere sur le Trône, & assuré la tranquillité publique, qu'il alla chercher de l'occupation à la valeur ou à son inquiétude dans la Palestine. Depuis plus d'un siècle, l'Asie étoit devenue l'école où le tombeau de tous les braves de l'Europe. Un pelerin solitaire, qui sous des déhors grossiers cachoit une grande ame, avoit formé l'écla-

**Expo** nces à ces actes les fit

tant projet de retirer les lieux Saints des mains des Infidèles ; & les plus grands hommes de la Chrétienté s'étoient chargés de l'exécuter. Tels furent Robert Duc Normandie, plus qu'homme dans les combats, moins qu'homme dans la conduite : Etienne de Blois, Prince de beaucoup d'esprit & de peu de cœur : Robert Comte de Flandres, le plus grand partisan ; & le plus petit Général du monde : Hugues Comte de Vermandois, timide dans le Conseil, téméraire dans les armées : Boëmorid Prince de Tarante, aussi propre à livrer la bataille, qu'un autre à charger un parti : Raymond comte de Toulouse, grand homme de guerre, plus grand homme d'Etat : Godefroi de Béthune, qui à tous les talents joignit toutes les vertus. L'union & la valeur procurèrent à ces premiers héros des croisades, les conquêtes les plus rapides, les vices opposés à ces vertus les fi-

rent perdue à leurs premiers successeurs. Saint Bernard, dont le caractère bouillant & inquiet se portoit au grand & au singulier, prêcha une nouvelle croisade pour remédier à ces malheurs ; mais il trouva un puissant obstacle dans Suger Abbé de Saint Denis, qui gouvernoit la France. Ces deux hommes avoient tous deux de la célébrité & du mérite. Le premier avoit l'esprit plus brillant ; le second l'avoit plus solide. L'un étoit opiniâtre & inflexible ; la fermeté de l'autre avoit des bornes. Le Seigneur étoit spécialement touché des avantages de la Religion ; le Ministre, du bien de l'Etat. Saint Bernard avoit l'air, l'autorité d'un homme inspiré ; Suger, les sentimens & la conduite d'un homme de bon sens. Un sage n'a jamais raison auprès de la multitude contre un enthousiaste. Les déclamations de l'un s'emportent sur les vues

de l'autre ; & le zèle triompha de la politique. Les suites de cette entreprise également honteuses & funestes, apprirent à l'Univers qu'un homme d'Etat lit mieux dans l'avenir, qu'un prétendu Prophète. Les affaires des Chrétiens Orientaux, allèrent toujours depuis en déclinant. Saint Louis, dans l'espérance de les rétablir, exposa ses Etats à être envahis, ses peuples à être ruinés, sa vie aux plus grands dangers ; & le Prince Edouard partageoit les travaux ingrats de cette expédition malheureuse, lors que la mort du Roi son pere le rappella en Europe, & le plaça sur le Trône.

Ce Prince trouva en arrivant dans ses Etats, une tranquillité & un ordre qui auroient surpris partout, & qui étoient miraculeux en Angleterre. Ce qu'on avoit éprouvé autrefois de sa conduite & de sa valeur, ce que la renommée pu-

blioit de sa modération & de sa  
constance , inspiroit à ses bons Su-  
jets l'impatience de le revoir , &  
aux mauvais la crainte de lui dé-  
plaire. Pour éviter les malheurs in-  
séparables de l'anarchie , il avoit  
été pourvû au gouvernement de  
l'Etat , jusqu'à l'arrivée du nouveau  
Monarque. Un Parlement modéré  
& zélé pour l'ordre , tel peut-être  
que l'Angleterre n'en a plus vu ,  
avoit pris les plus sages mesures  
pour assurer le repos public. Une  
innovation remarquable rendit cé-  
lèbre cette Assemblée. Depuis que  
le peuple avoit commencé à pren-  
dre part à l'administration des af-  
faires publiques , le choix de ses  
Députés avoit été sans contradic-  
tion , au pouvoir du Roi. L'éloigne-  
ment d'Edouard introduisit un nou-  
vel usage. Les Villes & les Pro-  
vinces élurent elles mêmes ceux  
qui devoient les représenter , &  
qui dans les règles auroient dû être

du choix des Régens du Royaume :  
Le Parlement les reçut ; & les  
Communes ont joui depuis de ce  
privilége.

Le nouveau Monarque vit avec  
chagrin une usurpation si injurieuse  
à l'autorité Royale. Il laissa pen-  
ser qu'il ne l'avoit pas apperçue ,  
ou qu'il n'en étoit pas offensé , pour  
n'être pas obligé à éclater , ou pour  
ne pas se rendre méprisable. Ce  
Prince éclairé renvoya à un autre  
tems le soin de contenir le Parle-  
ment dans ses bornes , ou , s'il se  
pouvoit de les resserrer. Une étu-  
de sérieuse & réfléchie du carac-  
tère de sa nation lui avoit appris ,  
que , pour parvenir à la subjuger ,  
il falloit avoir gagné sa confiance par  
des bienfaits , ou son estime par des  
prodiges. Des manières obligeantes  
& ouvertes , même à l'égard des  
auteurs ou des chefs des discor-  
des passées , lui ouvrirent des  
cœurs difficiles , fermés jusqu'alors

à l'autorité des exploits, qui à l'éclat de l'héroïsme ajoutoient l'avantage de l'utilité,acheverent de rendre Edouard l'idole de l'Angleterre.

Leollin prince du pays de Galles fut la première victime, que le nouveau Roi immola à la tranquillité de ses peuples. Les Gallois, restes infortunés des anciens Bretons, avoient lutté long-tems avec succès contre les différens conquérans qui avoient soumis l'Angleterre. L'horreur des rochers devenus leur azile, & l'excès de leur misère, leur avoient inspiré pour la vie une indifférence qui les rendroit maîtres des jours de leurs ennemis. Tantôt vainqueurs, tantôt vaincus; mais toujours armés, toujours prêts à combattre, il ne couloit pas une goute de sang dans leurs veines, qui ne criât vengeance contre les usurpateurs de leur Isle. On vint à bout de les battre, mais

jamais de les soumettre. L'Angleterre n'exigeoit point d'eux de tributs, elle se contentoit d'un hommage ; mais les Gallois préféroient la mort à cette marque de servitude. Si leur chef le promit quelquefois, la Nation le défavoua toujours. La fureur des discordes civiles n'exprime qu'imparfaitement l'acharnement de ces deux Nations. Le fier Leollin, à la haine héréditaire dans son sang & dans son pays, ajouta le mépris le plus marqué des Anglois. Témoin & souvent acteur des scènes bizarres, qui avoient agité cette Nation sous le Règne de Henri III, il n'y avoit trouvé d'homme que le rebelle Leycestre, & il avoit été son ami. Mais l'Angleterre avoit changé de maître, & le nouveau Souverain de plan & de conduite. Edouard appuyoit ses prétentions de l'épée. D'une main, il demanda l'hommage au Gallois, & de l'autre, il lui offrit la Guerre.

Leolin consulta son cœur, & non pas ses forces. Si sa réponse fut d'abord équivoque, sa conduite l'éclaircit bien-tôt. Il parut le premier en armes ; mais il joua peu de tems le rôle de conquérant. Ce Prince n'avoit que du courage, de la fermeté, de la grandeur d'ame ; à ces avantages, le Monarque Anglois joignit de fortes armées, de nombreuses flottes. Investi par mer & par terre, l'orgueilleux Gallois s'humilia ; mais sa haine en devint plus vive. Le vainqueur avoit à peine ragagné ses États, que l'embrasement parut général dans la Principauté de Galles. Edouard accoutumé par ses victoires à se croire invincible, y envoya sans tarder, ses meilleurs Généraux pour l'éteindre. L'événement lui apprit, que la fortune étoit attachée à sa personne. Ses Lieutenans furent battus. Le Roi s'y porta lui-même : l'indignation, qu'il avoit témoignée,

contre celles de ses Troupes qu'on avoit répoussées, fut calmée parce qu'il éprouva lui-même. S'il n'alla pas jusqu'à craindre ses ennemis, il ne put au moins s'empêcher de les estimer. Le desespoir des Gallois balança long-tems son expérience & ses forces. Il étoit douteux lequel des deux partis la victoire couronneroit, lorsque la mort de Leollii, qui périra en héros & dans un combat, changea la face de la Guerre.

Le Prince David son frere, fut son Successeur. Sa haine pour les Anglois fut plus vive, ses talens peut-être aussi grands; mais son autorité beaucoup moindre. Les différens corps Gallois animés jusqu'alors du même esprit, commencèrent à agir selon leurs vues particulières. Edouard, qui entretenoit une harmonie parfaite dans son armée, prit bientôt un ascendant décidé sur des Troupes si peu

unies. Il s'empara de leurs Forteresses, où il mit de fortes Garnisons, de leurs terres qu'il distribua aux conquérants, de leur Principauté qu'il unit à sa Couronne, & dont il fit porter le nom à son Successeur. Ces sages arrangemens avoient été précédés d'un événement qui les avoit rendus faciles. David avoit été fait prisonnier & conduit à Londres. Il y périt sur un échafaut ; & la tête de Leollin son frere fut exposée publiquement comme celle d'un rebelle. Il est décidé dans l'Histoire, que les héros non plus que les Ecrivains Anglois, ne savent pas honorer la vertu dans leurs ennemis. La honte de ce traitemen fut toute entière pour celui qui en étoit l'auteur. Il faut qu'Edouard fut né bien peu généreux, puisqu'il ne le fut pas dans une occasion, où il n'y avoit que de l'honneur & point de danger à l'être. Des larmes héroïques auroient honoré la

tendre de ses ennemis, & sa victoire ; cette barbarie releva leur gloire, & ternit la sienne.

Le bruit, que faisoit dans l'Europe un procédé si cruel, fut étoussé par des événemens plus considérables. A peine le Monarque Anglois avoit dénoué cette tragédie, qu'il forma le nœud d'une autre, qui devoit être bien plus sanglante. La mort d'Alexandre III. Roi d'Ecosse, laissa sa Couronne en proye à l'ambition de douze Compétiteurs. Pour épargner à leur patrie l'horreur des Guerres civiles, ils acceptèrent un Arbitre de leur différent. Edouard fut choisi, parce qu'il étoit en état, par sa situation & par sa puissance, d'appuyer le Jugement qu'il auroit prononcé. Ce Prince éclairé chercha à profiter de la circonstance, pour assurer à l'Angleterre l'hommage de l'Ecosse, si souvent exigé comme un droit incontestable, & toujours refusé

comme une prétention injuste. Les Ecossais rejettèrent fièrement ces propositions ; elles furent plus favorablement accueillies par les contendans , chacun d'eux voulant se faire auprès de son Juge un mérite de sa soumission. Des douze lâches , il n'y en avoit qu'un , qui put tirer quelque fruit de sa lâcheté , & ce fut Bailleul. Il fut préféré , parce que son droit étoit le meilleur ; disent les Historiens d'Angleterre ; & selon les Ecossais , parce qu'il étoit moins propre à soutenir les droits de sa Couronne contre les usurpations d'Edouard.

Le nouveau Roi , en montant sur le Trône , agit d'abord en Prince foible ; les reproches ou le mépris de ses Sujets , l'accourumèrent insensiblement à penser en grand homme. S'il n'eut pas le courage de refuser un premier hommage , il n'eut pas la lâcheté d'en rendre un second. Mais il éprouva , à la con-

fusion , qu'il n'est pas aussi aisé de réparer une faute , que de la commettre. Quelque préparé que dût être ce Prince aux humiliations , il ne put supporter la pénitence des fers dont on le chargeoit. Il renonça publiquement à la fidélité qu'il avoit jurée. Edouard plus irrité qu'il ne convient à un grand Prince , abandonna la Guienne aux armes victorieuses de la France , pour subjuguer les Ecossois , & posséder à titre de conquête ce qui lui alloit échapper autrement. Berwick fut la première place qu'il assiégea. Il y trouva une résistance à laquelle il ne s'attendoit pas , & qu'il crut ne pouvoir surmonter que par la ruse. Il feignit de lever le Siège , & fit répandre par ses Emissaires , qu'il y étoit déterminé par la crainte du secours qui arrivoit aux assiégés. Quand il se fut assez éloigné pour n'être pas apperçu , il arbora les drapeaux d'Ecosse , & s'avança fièrement

rement vers la place , avec la confiance d'un Prince qui vient secourir ses Sujets. La Garnison séduite par ce stratagème s'empressa d'aller au-devant de son libérateur. Elle étoit à peine sortie , qu'elle fut coupée par les Anglois , qui entrant précipitamment dans la Ville , y donnèrent le spectacle affreux de la plus cruelle vengeance. De là Edouard marcha à Dumbard. Il trouya les ennemis sur sa route & les attaqua. La valeur des Anglois , ou , selon d'autres , la trahison de quelques mauvais Citoyens rendit cette journée funeste à l'Ecosse. De rivale qu'elle étoit de l'Angleterre , elle devint sa captive ; son Roi fut fait prisonnier , confiné dans la Tour de Londres , & forcé à renoncer , en faveur du vainqueur , aux droits qu'il avoit sur la Couronne.

Dès-lors les Ecossois commencèrent à être regardés comme Su-

jets des Anglois. Edouard s'empara de toutes les Forteresses qui lui étoient nécessaires, s'assura de tous les Seigneurs qui lui étoient suspects, changea toutes les loix qui traversoient ses vues. S'il ne se fit pas couronner Roi d'Ecosse, c'est qu'il voulut faire de cet Etat une Province de l'Angleterre. Un traitement si rigoureux alluma dans les cœurs Ecossois, un ressentiment que plusieurs siècles n'ont pu éteindre. Pour avoir plus de droit de haïr leurs tyrans, ils étrouffèrent des plaintes qu'on auroit peut-être écoutées. Ils aimoient mieux continuer à être malheureux, que de voir à la compassion d'Edouard, le soulagement ou la fin de leurs peines. Des sentimens si généreux persuadèrent à un jeune Gentilhomme, nommé Guillaume Walleys, que la liberté Ecossoise n'étoit pas opprimée sans retour, & qu'il étoit tems de penser à la rétablir.

Walley's avoir des traits aimables & majestueux, la taille avantageuse & imposante, un corps fait pour soutenir la douleur & la faim, l'esprit étendu & juste, un cœur avide de dangers & de gloire, le caractère propre à gagner des Partisans & à les conserver, le talent de la persuasion & de la parole à un haut degré, la science & le goût des combats, un génie propre à conduire une intrigue & à s'en démêler, l'art de supporter gayement & d'adoucir aux autres les plus grands malheurs; une constance qui s'affermissoit par ce qui désespere les plus opiniâtres; un désintéressement, que ses jaloux, ses ennemis mêmes eurent honte d'avoir soupçonné. Il peut bien se faire pourtant que l'ambition l'aidât à soutenir son entreprise; mais il est certain que le seul amour de la patrie la lui fit commencer.

L'étendart de la liberté levé par

F ij

une main si hardie & si habile , fut bientôt suivi. Les Héros créent d'autres Héros ou les développent. Tout ce qui se sentit du penchant ou du talent pour les choses extraordinaires , se rangea autour de Walleys. Ses premiers succès lui faciliterent de nouveaux avantages , en augmentant la confiance de ses premiers compagnons , & en lui en donnant d'autres. Son attention à ne point faire de fautes , & à profiter de celles de ses ennemis , lui procura une supériorité qui étonna les deux partis. Bientôt ce fut un torrent qui devenoit plus impétueux par les digues qu'on lui opposoit. En peu de tems l'Ecosse se vit purgée de ses tyrans , elle défera à son libérateur la qualité de Gouverneur du Royaume. Les grands titres , qui sont pour la plûpart des hommes le terme de leurs travaux , ne furent que le commencement de ceux de Walleys. Il n'eut pas

plutôt délivré sa patrie, qu'il s'occupa du soin de la venger ; il fut voir ses Drapeaux vainqueurs, jusqu'au bout dans l'Angleterre & sur la route de Londres.

Edouard n'avoit pas attendu ces dernières extrémités pour rassembler ses forces. Il les conduisit lui-même contre Walleys, qui avoit de plus à combattre la jalouſie des Grands du Royaume. Ce grand homme étoit coupable à leurs yeux du plus grand de tous les forfaits ; il avoit fait ce qu'ils auroient dû faire. Pour borner le cours, ou lui ravir l'honneur de ses victoires, ces mauvais Citoyens l'obligèrent à partager avec deux d'entr'eux le commandement de l'armée. Le Monarque Anglois instruit par ses espions de ces démêlés, attaqua, sans balancer, les Ecossois, dont peut-être, sans cet incident, il auroit redouté l'approche. C'est avoir annoncé le sort de la bataille, que

d'avoir parlé de la disposition des armées. Les Ecoffois , qui ne sçavoient à qui obéir , furent taillés en pièces. Walleys , quoique vaincu , eut presque l'honneur de l'affaire. Il avoit montré dans la chaleur de l'action toute la valeur d'un soldat ; il fit une retraite digne d'un grand Capitaine. Jusques dans sa défaite , il fut redoutable à ses ennemis , & en bute aux traits des jaloux. Pour les appaiser & leur rendre la patrie chere , il se démit du commandement. Après avoir gouverné l'Etat avec gloire , il rentra modestement dans l'ordre des Citoyens. On a voulu dire , que c'étoit parce qu'il désespéroit de la République ; il est évident que c'étoit en vûe de la rétablir. Il sacrifia son élévation au bonheur public.

Walleys n'eut plus l'autorité que donnent les grandes places , il n'eut que la considération qui suit le mérite héroïque. Ce qu'on sçavoit de

ses généreuses dispositions, retint ou attira auprès de lui tous les Ecoffois, qui aimoient mieux mourir libres que de vivre esclaves. Avec cette troupe d'amis supérieurs aux menaces & surtout aux caresses, l'intrépide proscrit fit trembler plus d'une fois l'Angleterre. L'Ecosse éprouva des fortunes diverses selon l'audace & les talens des nouveaux Régens. Walleys fut toujours indomptable. La trahison fut à la fin, ce que la haine, la valeur & la force n'avoient pû faire. Il fut vendu aux Anglois, qui toujours uniformes dans leurs procédés, firent lâchement périr, comme traître, un vrai Ecoffois, qui n'avoit jamais voulu reconnoître Edouard pour maître. L'infame supplice qu'on lui fit souffrir ne l'effaça pas du rang des plus grands Héros. On meurt toujours avec gloire, quand on meurt pour sa patrie.

Le Roi d'Angleterre ne tira pas

F iv

de la mort de Walley tout le fruit qu'il s'en étoit promis. Les Ecossois, à la vérité, subirent assez patiemment le joug durant quelque tems ; mais les Anglois n'en devinrent pas plus traitables, peut-être parce que les pertes qu'on faisoit en France, balançoient les succès d'Ecosse. Edouard faisoit des captifs, sans cesser lui-même de l'être ; il étoit conquérant, & n'étoit pas encore Roi. Nous avons vu que le Prince, en montant sur le trône, avoit dissimulé quelques usurpations que les Communes avoient faites durant son absence. Lorsqu'il se crut assez aimé ou assez craint, il voulut effacer les taches, que ses deux derniers prédécesseurs, & sa première complaisance, avoient faites au trône. Il commença à régner sans son Parlement ; & sans s'embarrasser des priviléges de la grande Chartre, il imposa lui-même des subfides extraordinaires.

Avant que de prendre ce parti généreux, le Monarque Anglois auroit dû examiner avec soin, s'il étoit assorti à son caractère & aux circonstances : le premier pas une fois fait, il devoit se roidir contre les obstacles, que les prétentions orgueilleuses & le génie altier de ses peuples lui faisoient voir dans l'exécution de son entreprise. Mais la plûpart des hommes, des grands hommes mêmes, ne sçavent être hardis qu'à demi. Edouard, qui n'avoit pas ce courage d'esprit, infinitement plus rare & plus estimable que celui du cœur, manqua de résolution dans la première occasion, où il éprouva de la résistance. Il craignit de tout perdre par sa fermeté ; & il n'apperçut pas les suites plus funestes de sa foibleſſe. La nation qui craignoit d'abord, commença bientôt à se faire craindre. Les Evêques, les Barons & les Communes, unirent leurs voix, leurſſ

mécontentemens & leurs remontrances.

Le Prince , pour les appaiser , convoqua une assemblée , où il assura lui-même aux Communes leur usurpation. Il ordonna à tous les Cherifs d'Angleterre que chaque Comté ou Province députât deux Chevaliers , chaque Cité deux Citoyens , chaque Bourg deux Bourgeois au Parlement qui devoit s'assembler , afin de consentir à ce que les Barons & les Pairs du Royaume jugeroient à propos d'ordonner , & de l'approuver. Il est évident par ces expressions , quand on ne le scauroit pas d'ailleurs , que les Communes n'avoient pas voix délibérative , mais seulement représentative. Dans les actes authentiques de tous les Parlemens convoqués sous ce règne , les Députés de cette Chambre ne parlent jamais au Monarque qu'en Suppliants ; ils lui représentent les griefs de la na-

tion, & le prient d'y remedier par l'avis de ses Seigneurs spirituels & temporels. Tous le sarrétés sont conçus en ces termes : *Accordé par le Roi & les Seigneurs spirituels & temporels aux prières & aux suppli-cations des Communes.* Le peu d'autorité qu'avoient les Communes dans le Parlement, fit apparem-ment penser à Edouard, qu'il n'y avoit point de danger pour des Souverains, à se dépouiller du droit de les composer. La suite dût le dé-tromper. Il ne tarda pas à sentir qu'il y avoit plus de sûreté & de dignité à nommer les Députés qu'à les re-cevoir. La multitude, qui jusqu'à-lors avoit assez ordinairement ap-puyé le Roi contre les Barons, com-mença à former des prétentions, & voulut avoir des droits à part. Les mouvemens qui se firent dans les Provinces pour le choix des Dé-putés, reveillèrent des idées de ré-volte mal assoupies. Le peuple, qui

Ervi

en Angleterre a autant de penchant pour la liberté , qu'il en a peut-être ailleurs pour la servitude , devint ambitieux , insolent & inquiet. Sans avoir droit de suffrage , il dicta souvent des loix au Monarque , & régla les résolutions des hommes d'Etat. Un changement si important ne fut pas l'ouvrage de plusieurs siècles. On peut dire que les Anglois sont le peuple le plus phlegmatique , & en même tems le plus vif de l'Europe. Le court espace d'un Parlement à l'autre , suffit pour cette dangereuse fermentation. Edward régna assez long-tems pour être témoin , & en un sens la victime de ces caprices. Il se vit forcé à désavouer les atteintes qu'il avoit données aux priviléges ou aux usurpations de la nation , & à promettre plus de retenue. Sa Déclaration fut envoyée par tout , & enregistrée dans tous les Tribunaux du Royaume.

Un Roi trouve toujours humilians & durs les engagemens qu'il prend avec ses Sujets ; Edouard les trouva insupportables. Dans des tems faus- fement éclairés, on compte les liens si respectables de la Religion pour rien. Dans ces siècles barbares on se croyoit libre des sermens qu'on avoit faits à Dieu, par la dispense qu'en donnoit un homme. Le Monarque Anglois, pour rompre ses engagemens, s'adressa selon l'usage au Saint Siège. Clement V. n'avoit pas porté sur le trône l'ambition de décorer la liste des grands Princes & des Saints Pontifes. Indifférent pour ce qui étoit ou juste ou grand, il n'avoit d'empressement que pour ce qui étoit utile. Edouard lui fit part des richesses de ses Etats ; & Clement de son côté ouvrit les trésors de l'Eglise. Il fut permis au Prince de recouvrer le plus qu'il pourroit de l'autorité, que ses Sujets avoient usurpée. La mort anéantit ses vœux.

Les Historiens de différentes nations ont parlé si diversement de ce Prince fameux, qu'il est difficile de s'en former une juste idée. Les satyres sont venues des Ecossais; les Anglois ont fait les éloges. Je ne crains pas d'avancer que les uns ni les autres ne l'ont bien connu, & j'oseraï réclamer le jugement de ceux qui ne lisent pas simplement l'Histoire pour trouver des dattes. Edouard n'avoit pas ce qu'on appelle des principes, & un caractère bien décidé. Ses vertus & ses vices dépendoient un peu trop des occasions. Il étoit cruel, quoique brave; modéré, quoique conquérant; vindicatif, quoique bon. Ses lumières furent médiocres, ses succès brillans, son courage extraordinaire; ses mœurs étoient pures jusqu'à l'austérité; son équité exacte jusqu'à la dureté; son amitié généreuse jusqu'à l'héroïsme. Téméraire vis-à-vis des ennemis qu'il méprisoit, il

2007 201 21

étoit irrésolu avec ceux qu'il prenoit pour ses égaux ; & il croyoit trop aisément qu'on pouvoit l'égaler. Son règne fut dans tous les sens son règne ; il n'eut ni Ministre ni Favoris, ce que l'Histoire remarque de peu d'autres Princes.

## V. E P O Q U E.

*Le Parlement usurpe l'autorité législative sous Edouard II.*

1308.

**L**E pouvoir de faire des loix a été dans tous les tems & chez tous les peuples, la marque distinctive de l'autorité Souveraine. Depuis que Guillaume le conquérant eut subjugé les Anglois, tous les Rois ses successeurs jouirent de ce droit suprême. Les diverses fac-

tions, qui dans un si long-tems agitèrent l'Etat, n'attaquèrent jamais cette glorieuse prérogative. L'Histoire nous a conservé le détail des loix, qu'Edouard I. faisoit sans son Parlement. Il s'attribue à lui seul le pouvoir législatif; & la Formule des Edits étoit : *Notre Souverain Seigneur le Roi a pourvû & établi les Actes suivans.*

La faiblesse d'Edouard II. son fils & son successeur, inspira de l'ambition à ses peuples, ou du moins leur fournit l'occasion de faire éclater celle qu'ils nourrissoient. Ce jeune Prince marqua son avènement au trône par une action honteuse & malheureuse, qui lui assura sans retour la haine de ses Sujets, & qui décida de tous les événemens de son règne.

Dès son enfance, Edouard s'étoit décrié par un goût excessif pour ses Favoris, dont le bruit public vœuloit qu'il fit des Maitresses. Com-

me on craignoit les fuites funestes de ces sortes d'engagemens , les *Mignons* furent écartés , & on s'affura , le plus qu'il fut possible , que ce feroit pour toujours. Les volontés des morts sont rarement des ordres pour les vivans. Edouard n'attendit pas que le corps du Roi son pere fut enseveli , pour violer ses fermens & troubler la paix publique. Gaveston , celui-là même qui avoit le plus servi à corrompre ses mœurs , fut rappelé avec honneur , & on n'oublia rien pour lui faire entièrement oublier sa disgrace.

Gaveston allioit les graces d'une aimable femme avec les talens qui font un grand homme. Il avoit une figure charmante , & un corps robuste ; du goût pour les choses frivoles , & de l'ambition ; la fureur de la parure , & la passion de la gloire ; le cœur tendré , & l'ame héroïque ; l'esprit agréable , & les lumières étendues. Avec les vertus

des deux sexes il avoit aussi leurs défauts : il étoit efféminé & insatiable, galant & terrible, insinuant & brusque, poli & insolent. Il outra les trois caractères qu'il réunissoit, la fierté d'un Gascon, les caprices d'un Favori, la dureté d'un Ministre.

Des hommes, ou si l'on veut, des femmes de cette trempe, n'altument jamais des passions modérées. Edouard rendit Gaveston l'âme de tous ses plaisirs, le dispensateur de toutes ses grâces, le compagnon de tous ses honneurs, le dépositaire de toute sa puissance. Escrave jusques sur le trône, le Monarque Anglois n'étoit occupé que du soin de plaire à son amant ou du bonheur de le posséder. Il ne recevoit d'hommage que pour le renvoyer à ce qu'il aimoit. Ne pouvant lui céder la Couronne, il l'en approcha en le nommant Vice-Roi de tous ses Etats. Edouard n'eut que

le nom de Roi ; Gaveston en eût l'autorité.

Un homme sage, pour désarmer l'envie, auroit temperé l'éclat de sa faveur & de sa fortune ; le superbe Favori révolta les Grands, en triomphant orgueilleusement de la sienne. Ils trouvoient Edouard inconsidéré, & Gaveston vain. Ils blâmoient dans l'un la facilité à donner, & dans l'autre l'avidité à prendre. Le premier les révoltoit par une confiance aveugle, & le second par des trahisons indignes. Ils haïssoient Edouard parce qu'il ne les ménageoit pas, & Gaveston parce qu'il les insultoit. Ils étoient également étonnés, & du Prince qui ne voyoit pas le précipice qu'il se creusoit, & du Favori qui ne le craignoit pas.

Cependant les Seigneurs n'éclaterent pas d'abord. Ils attendirent qu'Edouard se fût tout-à-fait dégradé, Gaveston tout-à-fait oublié.

le peuple tout-à-fait indisposé. Alors ils porterent leurs plaintes au Parlement, qui les appuya de toute sa puissance. Le Roi se vit forcé à sacrifier son Favori aux clamours publiques. Gaveston fut envoyé en Irlande avec toutes les marques de faveur, & tous les titres d'honneur, qui pouvoient adoucir sa disgrâce. Cet exil fut court, parce que le Roi ne guérit point de sa passion ; il redevint nécessaire, parce que Gaveston ne diminua rien de son insolence, qu'il l'augmenta même par l'alliance de son sang avec celui de son Maître.

Le nouvel orage qui perdit le Favori, fut formé avec grand éclar par le trop célèbre Comte de Lancastre. Ce Prince tenoit à tout, au Trône par le sang, au Roi par ses dignités, à la vertu par des apparences, aux Grands par son ambition, aux amis par ses services, à la multitude par ses largesses, au

soldat par sa valeur , au Parlement par son éloquence. Son nom seul attira l'Angleterre entiere sous ses étendarts. Tout le monde étoit convaincu que le parti , où il se trouvoit , étoit le parti de l'humanité , de la justice , de la Religion. Le Roi & son Favori virent grossir ce nuage sans s'effrayer. Leur fermeté ne venoit pas de leur courage , mais de leur indolence. Pour ne pas interrompre leurs plaisirs honteux , ils se cachoient à eux-mêmes le péril qui les menaçoit. Cette sécurité coûta la tête à Gaveston , & à Edouard son autorité ; l'on fit mourir l'un , on dégrada l'autre.

Je ne scais si je me trompe , mais il me semble que les Anglois ont toujours travaillé à rendre leurs Rois méprisables , pour avoir droit de les mépriser. Ils craignent autant un bon Prince , qu'on craint ailleurs un tyran. Je les crois convaincus que leur liberté , cette idole qui

leur a coûté tant de sang, ne se trouvera jamais en péril que sous un Monarque qui les forcera à l'aimer & à l'estimer. Quoi qu'il en soit de cette reflexion, les factieux n'avoient pas attendu jusqu'au moment dont je parle, pour attenter aux droits du Diadème. Le foible Edward n'étoit parvenu à se faire couronner, qu'en jurant *qu'il garderoit & feroit observer les Loix & les Statuts que le Parlement jugeroit à propos de faire.* Ce serment fit à l'autorité Royale la brèche la plus funeste. Lancastre, qui n'étoit pas loin du Trône, auroit dû profiter de l'ascendant qu'il avoit pris dans la Ligue, pour anéantir cet engagement : Il le fit renouveler solennellement. Plus avide de la faveur populaire que de l'espérance éloignée de régner, cet enthousiaste Républicain dépouilla son Sang à jamais du pouvoir suprême. Depuis ce tems-là le droit des Loix n'ap-

partient pas plus au Roi, qu'à son Parlement. Pour en faire ou pour en anéantir, il faut nécessairement le concours des deux Puissances. C'est donc dans la réunion des deux Puissances que réside l'autorité Souveraine.

Afin de donner quelque consistan-  
ce aux divers arrangemens pris avec  
le Monarque, les Grands qu'on com-  
mençoit dès-lors à nommer Mylords  
s'obligerent par leurs intrigues, à  
prendre de leurs mains un Chambel-  
lan, qu'ils croyoient inviolablement  
dévoué à la Ligue, & d'un caractere  
propre à former à la Cour un es-  
pion parfait. Hugues Spenser avoit  
un pere, d'un génie vaste & d'un  
cœur hardi, qui n'avoit paru que  
grand Capitaine, & qui se trouva  
délié Courtisan; que l'intérêt avoit  
rendu Républiquain, & qu'un plus  
grand intérêt rendit Royaliste. Cet  
homme ambitieux voulut faire jouer  
à son fils un plus grand & plus no-

ble rôle que celui qu'on lui desti-  
noit. Il lui persuada de sacrifier les  
intérêts des Barons aux siens , &  
de travailler à devenir le maître de  
ceux qui se regardoient comme ses  
protecteurs. Les graces du corps  
& de la figure , des mœurs singu-  
lières & dépravées , un caractère  
souple & rampant , l'esprit gay &  
vif , une complaisance de tous les  
instans & de tous les genres , don-  
noient au jeune Spenser de grands  
droits sur le cœur d'Edouard ; il y  
réigna. Dans la vivacité de ces nou-  
velles amours , tout fut permis au  
fils & au pere , qui comme tous les  
Favoris qui les avoient précédés ,  
& qui les ont suivis , ne garderent  
aucune mesure , ni dans leur orgueil ,  
ni dans leur ambition , ni dans leur  
vengeance. L'indignation publique  
les éloigna durant quelque tems de  
la Cour , & même du Royaume ;  
mais la faveur toujours constante  
du Roi les y rappella à l'occasion  
que je vais dire.

'La

La Reine, par je ne scais quel caprice pieux qui n'étoit pas dans son caractère, voulut faire un pèlerinage à Cantorberi. Le Château de Lédes se trouva sur la route, & elle s'y présenta pour passer la nuit. Comme cette place appartenloit à un des auteurs des derniers troubles, & que la confiance n'étoit pas encore trop bien rétablie, l'entrée en fut refusée assez brusquement. La Princesse naturellement fiere & vindicative, oublia qu'elle faisoit un voyage de dévotion, pour ne se souvenir que de l'injure qui lui étoit faite. Un homme peut bien quelquefois différer sa vengeance, mais celle d'une femme ne scauroit souffrir de retardement. Isabelle fit de ces éclats, dont il n'y a qu'une personne de son sexe qui soit capable. Il faut du spectacle pour frapper les Anglois, & ces clamours attendrirent la multitude. Le Roi lui-même tout indo-

tant qu'il étoit, servit la vengeance de la Princesse avec autant de vivacité que s'il l'eut aimée. Il leva sur le champ des troupes. Pour rassurer ses sujets qui commençoint à s'allarmer de ces mouvemens, le Monarque déclara authentiquement qu'il ne prenoit pas les armes pour faire la guerre à son peuple, mais seulement pour punir l'insolence d'un particulier. Cette proclamation contint tout le monde. Edouard se vit en état de faire agir librement son armée. Le Château de Lédes fut assiégué, pris & rasé. Ce succès, si l'on peut l'appeler de ce nom, enfla son courage. Il n'avoit pris les armes que pour appaiser la Reine; il pensa à s'en servir pour se venger de ses ennemis, & pour rendre tout son lustre au Diadème.

Le Monarque sur ces entrefaites rappella les deux Spensers, pour s'appuyer de leurs lumières dans son conseil, & de leur bravoure

dans ses armées. Ce trait d'autorité, fait avec un air de sagesse & de dignité, qu'Edouard n'avoit pas mis jusqu'alors dans ses entreprises, persuada au gros de la nation, qu'il se sentoit en état d'être Roi, & qu'il étoit tems qu'ils reprissent la modeste condition de sujets. L'idée qu'on avoit que ce Prince étoit puissant, le rendit enfin redoutable. Le peuple qui avoit crû le parti des Seigneurs le plus juste, parce qu'il étoit le plus fort, se rangea de celui du Roi pour la même raison. Les plus timides ou les plus sages des Mylords confédérés rentrèrent aussi dans l'obéissance ; mais ils furent reçus avec une hauteur, qui leur persuada qu'on auroit mieux aimé devoir leur soumission à la force des armes, qu'à un repentir lâche & intéressé.

Le Comte de Lancastre, ce Chef éternel de toutes les Ligues, voyoit avec chagrin sa faction affoiblie par

G ij

les désertions continuelles. Pour la premiere fois de sa vie , il se vit réduit à l'humiliation accablante , de fuir devant un Roi & des Favoris , qu'il avoit traités jusqu'alors avec le dernier mépris. La victoire donne toujours des ailes au moindre soldat ; les défaites les ôtent souvent au plus intrépide. L'armée Royale atteignoit les Confédérés , & les attaqua. Les Rebelles étoient en trop petit nombre pour vaincre ; ils ne pouvoient que mourir , & ils le firent avec courage. Lancastre trop criminel pour mériter une fin si glorieuse chercha la mort , & ne trouva que la servitude.

Il y avoit deux partis à prendre sur ce redoutable Rebelle , & sur environ quatre-vingt Seigneurs, qui avoient été faits prisonniers avec lui ; celui de la justice , ou celui de la clémence. Le Roi selon les Loix pouvoit les punir ou leur pardonner. Il paroissoit dangereux de

verser tant de sang illustre ; ce spectacle d'horreur pouvoit révolter plus qu'intimider ; & au lieu de rendre respectable l'autorité , la faire détester comme une tyrannie. D'un autre côté , les Confédérés avoient paru jusqu'alors trop jaloux de l'indépendance , pour qu'on pût compter sur leur soumission. La générosité du pardon en les humiliant , devoit naturellement les aigrir contre la Cour , & les rendre irréconciliables. Faire périr les prisonniers , c'étoit pousser à bout leurs amis ; les relâcher , c'étoit les armer eux-mêmes. L'un étoit peut-être plus sûr , mais l'autre paroissoit plus noble.

C'étoit plus de difficultés qu'Edouard n'en pouvoit résoudre. Par foiblesse , il inclinoit de lui-même à la douceur ; on le rendit cruel par foiblesse. Les Favoris lui persuaderent qu'il n'affureroit son autorité que par la mort des Fac-

G iij

nieux, & il en signa l'Arrêt. Lancastre fut exécuté à Ponfret, & vingt-deux Seigneurs en divers lieux, pour jeter l'épouvante dans tout le Royaume.

Ces déluge du plus beau sang d'Angleterre remplir tous les cœurs d'effroy. On ne craignoit pas seulement d'agir, on osoit à peine parler. Le tems paroissoit venu de rétablir les droits de la Royauté, & d'arracher au Parlement la puissance législative, à laquelle il devoit d'autant moins tenir, qu'il n'en avoit pas encore fait usage. Les Spensers prirent malheureusement le change; ils auroient assuré leur faveur en affermissant l'autorité Royale; ils ruinierent l'une & l'autre en poursuivant la vengeance de leurs injures particulières. La foudre tomba d'abord sur les trois principaux auteurs de leur exil, qui se trouvèrent mêlés dans les derniers troubles: Orleton Evêque d'Hereford,

l'Evêque de Lincoln, & Mortimer le jeune. Dans ces tems peu éclairés, se consacrer au service des Autels, c'étoit s'assurer l'impunité des outrages qu'on faisoit au Trône. Le Clergé exigea assez fierement l'élargissement des deux Prélats, & Mortimer échappa à la fureur des Fauvres par une avanture extraordinaire, dont on verra le dénouement dans la suite de cette Histoire. Un péril & des intérêts communs unirent ces trois hommes devenus célèbres. Il résulta de ce Triumvirat un tout redoutable à la tranquillité publique. Le premier paroiffoit né pour bouleverser le monde, le second pour le gouverner, le troisième pour le conquérir. L'un avoit toute l'activité qu'il faut pour former un parti; l'autre la sagesse nécessaire pour le conduire; le dernier assez d'audace pour le faire agir. La Ligue avoit ses ressorts, son lien, son épée: elle

manquoit d'autorité, & Isabelle lui en donna.

Cette Princesse indignée de n'être ni Reine ni Epouse, & ennuyée de la froideur du Roi & du mépris des Favoris, chercha un soulagement à ses peines dans un commerce étroit avec les Factieux. L'union fut bientôt formée, & la confiance parfaiteme<sup>t</sup>nt établie entr'eux. La perte des Spensers & peut-être celle d'Edouard fut jurée : des hommes nourris dans l'intrigue formoient l'entreprise, mais on manquoit de bras pour l'exécuter, & le découragement général de la nation étoit jusqu'à l'espérance d'en pouvoir trouver.

Telle étoit la situation des affaires, lorsqu'on vit éclore entre l'Angleterre & la France de ces semences de division qui ont commencé avec les deux Monarchies, & qui ne finiront probablement qu'avec elles. Les mécontents qui ayoient

l'œil à tout, entrevirent dans ces démêlés quelques circonstances dont ils pourroient profiter pour leurs intérêts. Ils traverserent sous main & avec succès les négociations entamées pour terminer ces différens, & firent adroitemment insinuer aux Ministres qu'il n'y avoit que la Reine assez aimée ou assez adroite pour adoucir l'esprit trop aigri de Charles le Bel. Les Spensers donnerent aveuglément dans le piège. Isabelle fut priée de passer la mer pour aller rétablir la concorde entre deux Nations qui lui étoient si chères, & pour réunir deux grands Princes dont l'un étoit son frere & l'autre son mari.

La Princesse, qui n'avoit été connue jusqu'alors que par ses malheurs, commença un rôle à la Cour de France, qui ravit d'abord, qui étonna dans la suite, & qui finit enfin par effrayer l'univers. En peu de jours elle termina l'affaire des

deux Couronnes avantageusement en apparence pour elles, mais dans le fonds relativement à ses seuls intérêts. Par ce Traité Charles rendoit au Roi d'Angleterre tout ce qu'il lui avoit pris, à condition que ce Prince viendroit en personne rendre hommage de la Guienne, ou qu'il en chargeroit Edouard son fils en lui cédant le domaine de cette belle Province. Cette alternative fut une adresse de la Reine, ou pour donner occasion à ses amis de bouleverser l'Angleterre, si le Roi fortoit de son Isle, ou pour fortifier son parti dans le Continent, si elle se voyoit maîtresse de la personne du Prince son fils. Le Conseil d'Edouard se partagea dans une affaire de cette importance. Les citoyens & les ennemis des Spensers vouloient que le Roi gardât ses domaines, & rendît l'hommage : les FAVORIS & leurs créatures qui ne trouvoient nulle sûreté, ni à accom-

pagner leur Maître en France , ni à demeurer sans lui en Angleterre , furent d'un avis contraire , & il prévalut. Le jeune Prince âgé d'environ treize ans , fut envoyé en France , & son arrivée y fut le sceau de la paix entre les deux Nations.

La Paix ayant été publiée , & la réconciliation paroissant sincère , Edouard crut qu'un plus long séjour de la Reine sa femme & du Prince de Galles à la Cour de France , étoit inutile , & leur envoya ordre de revenir. Isabelle étoit retenue à Paris par des liens plus forts que les ressorts qu'on mettoit en œuvre pour l'en retirer. Deux passions toutes deux extrêmes , l'amour & la haine , régnoient dans son cœur. Elle conduisoit à la fois une intrigue de galanterie & une intrigue de politique ; & on lui trouvoit pour les deux choses un talent & un goût égaux. Mortimer que nous avons vu arraché à la haine des

Spensers, fut redevable de son salut à la Reine, dont il possédoit depuis long-tems toute la tendresse. L'intérêt de son cœur avoit fçu rendre la Princesse si persuasive en cette rencontre, qu'elle l'avoit emporté dans l'esprit du Roi sur ses FAVORIS. Cependant en lui conservant la vie, elle n'avoit pu lui faire rendre la liberté. L'amour inspira depuis tant de stratagèmes au Prisonnier, qu'il trompa la vigilance de ses ennemis, brisa ses fers, & alla joindre la Reine en France, où ils se dédommagerent sans contradiction de ce qu'une séparation forcée leur avoit coûté de chagrin.

Cependant le soin de leur amour ne retardoit pas les préparatifs de leur vengeance. Leur parti étoit pris de ne retourner en Angleterre qu'en état d'accabler leurs ennemis, & le Prince de Galles étoit du complot. Le Roi Charles séduit par les pleurs & les caresses d'une sœur ai-

mable, épousa ses ressentimens. A la vérité, il ne prit pas ouvertement son parti ; mais il la servoit plus utilement sous main, que par un éclat peut être inutile, & qui certainement ne convenoit pas. Une belle femme qui dispose de grands trésors, ne manque nulle part de Partisans. La Princeffe ne fut plus occupée du soin de chercher des braves qui l'accompagnassent ; elle se trouva feulement embarrassée à choisir ceux qui lui convenoient le mieux.

Le bruit des amours & des projets d'Isabelle passa bientôt jusqu'à Londres. L'honneur & la sûreté du trône parurent également en danger au Monarque Anglois. Il redemandea sa femme avec une colere & des hauteurs qui revoltèrent Charles ; mais les Spensers plus habiles gagnèrent par leurs profusions tous ceux qui avoient du crédit sur le Roi François. Dès-lors les Mi-

nistres commencèrent à faire regarder comme un crime d'Etat l'appui qu'on donnoit à une épouse visiblement rebelle, & les dévois comme un crime de Religion, la complaisance qu'on avoit pour ses désordres. Les deux cabales unirent depuis leurs raisons & leurs forces. Charles sentit la nécessité qu'il y avoit d'abandonner Isabelle : on a prétendu même, qu'il s'étoit déterminé à la faire arrêter avec son fils, pour les renvoyer au Roi d'Angleterre.

La Princessé avertie de ce qui se tramoit, se retira assez en désordre & mal accompagnée dans le Hainaut, où elle fut reçue avec des honneurs extraordinaire. Jean de Hainaut frere du Souverain de cette Province, se piquoit d'avoir toute la valeur & la générosité des Chevaliers errans. Il assembla trois cens Gentilshommes avec lesquels il entreprit de ramener en Angleterre Isabelle qu'il trouvoit d'une beauté

parfaite , & dont les Avantures avoient fait du bruit. A leur exemple , toute la jeunesse de la Cour de Hainaut , se piqua de pitié & de bravoure , & la Reine passa la mer avec environ trois mille de ces illustres Avanturiers. A son arrivée , la plûpart des Seigneurs Anglois joignirent des troupes aux siennes , Edouard livré à l'incertitude qui avoit influé sur toutes les actions de sa vie , se vit reduit à fuir sans sçavoir où , & sans pouvoir se fixer dans aucun endroit qui ne fut rempli d'amis chancelans & d'ennemis déclarés. Ne sachant plus quel parti prendre , ni ses Ministres quel conseil lui donner , il se refugia avec son Eavori dans le pays de Galles , & le vieux Spenser s'enferma dans Bristol , pour couvrir la fuite du Prince , & pour retarder les progrès des mécontents. Cette Ville n'arrêta que peu de jours l'armée de la Reine , & la mort de son défenseur

teur ne satisfit pas son ressentiment. Elle suiyit sa fortune , qui ne tarda pas à lui livrer le Favori , qu'elle fit mourir , & le Maître qu'elle fit enfermer.

Il est des occasions , où il est aussi embarrassant de réussir que d'échouer , & Isabelle se trouvoit dans ces circonstances. Faire périr le Roi ou le rétablir , il n'y avoit pour elle qu'un de ces deux partis à prendre. L'un mettoit ses jours en péril , & l'autre flétrissoit sa gloire. J'aime à croire pour l'honneur de l'humanité , que la Reine balança quelque tems entre son devoir & sa sûreté ; c'est tout ce que la suite de l'Historie nous permet de penser de plus généreux de son caractère. Le Parlement , qu'elle assembla , & dont elle ordonnoit tous les mouvemens , déposa le Roi prisonnier , & éleva son fils sur le trône. La Reine , à cette nouvelle , joua parfaitement le rôle d'une personne affligée , &

toute l'Angleterre chercha des adoucissemens à une douleur, qu'on étoit bien persuadé que la Reine ne sentoit pas. Le Prince de Galles que son âge rendoit moins soupçonneux, fut peut-être le seul qui se laissa toucher par ses feintes larmes. Il en fut si attendri, qu'il fit vœu de n'accepter jamais la Couronne pendant la vie du Roi son pere, sans son consentement exprès. Cette résolution déconcerta le Parlement, & donna sans doute occasion à l'ouverture que firent quelques esprits modérés, d'engager le Roi à céder par une démission volontaire, un Sceptre qu'il ne pouvoit plus porter.

Edouard avoit été esclaye sur le trône ; il ne fut pas libre dans les fers. Il finit, comme il avoit commencé, en lâche. De son consentement, sa Couronne passa sur une tête plus heureuse & plus digne de la porter. A ce prix, on consentit à

le laisser vivre : grace, ou outrage inutile ; la crainte de quelque révolution fit hâter sa mort. La Reine Régente , & Mortimer son Amant & son Ministre , furent accusés de cet attentat. Le nouveau Roi le crut d'autant plus aisément , qu'il les détestoit l'un & l'autre pour leur orgueil & leur tyrannie. Il alla lui-même enlever le Favori jusques dans le lit de la Reine , & le fit périr. Isabelle elle-même fut renfermée ; ses jours furent avancés ; & la justice le permettoit à un Roi , mais la nature le défendoit peut-être à un fils.

Telles furent les horreurs qui terminèrent le tumultueux & malheureux Régne d'Edouard II. Il fut une preuve , que les tragiques catastrophes sont plus communes sous un Roi sans talens , que sous un tiran sans humanité. On peut le regarder comme le destructeur de la Monarchie Angloise. En partageant

l'autorité des loix avec son Parlement, il laissa à sa nation une sémence de guerres civiles que des torrens de sang n'ont pu étouffer. Ce Prince fut la première victime de ses imprudences : & l'Histoire d'Angleterre qui n'est guéres qu'une liste terrible des plus grands malheurs, n'offre peut-être pas des fortunes qu'on puisse comparer aux siennes.

---

### V. I. E P O Q U E.

*Les Communes, usurpent le Pouvoir législatif sous le Régne d'Edouard IV. 1461.*

**S**i l'art de régner n'est que celui d'assurer le bonheur des peuples, & la dignité, l'autorité, le repos des Souverains, on peut dire

qu'Edouard III, que les Anglois nous donnent pour un des plus grands Princes qui ait jamais tenu le Sceptre, ne fut pas un grand Roi, à prendre ce titre dans toute son étendue. Ce Monarque abrégea, par la déposition du Roi son pere, le chemin qui devoit le conduire au trône; il l'illustra dans la suite par ses exploits; enfin il le deshonna par des amours ridicules & surannés. Son orient fut criminel, son midi héroïque, son couchant malheureux. Il fit de grandes choses; & ses admirateurs prétendent qu'il les fit par des motifs encore plus grands. A les entendre, sa grandeur d'ame étoit sans ambition, son courage sans emportement, son autorité sans précipitation, sa justice sans cruauté, sa vivacité sans imprudence, sa discipline sans rigueur, son ressentissement sans vengeance, son autorité sans orgueil. Les Anglois disent ordinairement tant de

mal de leurs Rois , qu'on leur pardonneroit sans peine d'outrer l'éloge de celui-ci , si ce Prince leur étoit cher par un motif plus juste & plus généreux , que celui de ses succès & de sa haine contre la France.

Il se peut après tout , qu'Edouard eût été un Monarque parfait sur un autre trône ; mais celui des Anglois est si orageux & si glissant , que je le crois plus difficile à remplir que celui de la plûpart des autres peuples. Il paroît que ce Prince ne connaît pas les intérêts de sa Couronne , ou qu'il craignit le génie de ses Sujets. Il manqua de lumière ou de fermeté. Les brêches faites à l'autorité Royale sous un Roi méprisé , devoient être réparées par un Prince admiré , avant que le tems les eût affermies. Il falloit , je l'avoue , braver quelques murmures , & courir peut-être quelques risques pour y réussir ; mais a-t-on droit au titre de Grand , quand on est rebuté par de tels obstacles ?

Pour éviter un leger péril , Edouard jeta ses successeurs dans les plus grands dangers : il n'eut de courage que pour vaincre ses ennemis , il en manqua pour forcer ses Sujets à devenir heureux. S'il fit le bonheur de la génération qu'il gouvernoit , ce fut aux dépens des générations qui la devoient suivre. Dépourvû de vûes générales , & entraîné par le cours des circonstances , ce Prince n'étendit pas sa prévoyance plus loin que son Régne. Il parut plutôt faire la guerre par inquiétude que par ambition. Tout le crédit qu'il avoit dans son Parlement , il le fit servir à ses conquêtes , au lieu qu'il auroit dû faire servir ses conquêtes à se rendre maître de son Parlement , & à le resserrer dans ses vraies bornes. L'envie d'être aimé , & de petits intérêts particuliers , qui sont la ruine de la politique , lui firent négliger ou sacrifier les avantages de sa Couron-

ne : ses triomphes mêmes , en élé-  
vant le courage & les prétentions  
des Anglois , devinrent funestes à  
les successeurs. On est fâché de le  
dire , quoique vrai ; un Roi d'An-  
gleterre doit mettre ses Sujets au  
nombre de ses ennemis , mais en-  
nemis dont il est pourtant obligé  
de faire la félicité ; & Edouard fut  
si éloigné de sentir cela , qu'il vou-  
lut régner sur les Anglois , comme  
il avoit régné sur un autre peuple.  
Enfin l'Angleterre auroit eu besoin  
d'un Maître consommé dans l'art  
de régner , & celui dont je parle  
ne fut qu'un Héros instruit dans ce-  
lui de vaincre. Il eut un grand nom-  
bre de fils qui furent sa force du-  
rant sa vie , & la ruine de ses Etats  
& de l'autorité Royale après sa  
mort.

Les descendants des Ducs d'Yorc  
& de Lancastre son troisième &  
quatrième fils , se disputèrent long-  
tems & vivement la Couronne.

desaciz

Pour appuyer leurs prétentions, il se forma deux Factions célèbres en Angleterre, sous le nom de Rose-Rouge & de Rose-Blanche. La première appuyoit la Maison de Lancastre, & la seconde la Maison d'Yorc. L'Histoire est fouillée des horreurs ausquelles ces Factions se livrèrent. Leur fureur égale à l'ambition des Chefs, fit de l'Angleterre, pendant près d'un siècle, un théâtre de carnage & de sang. Il s'établit entre les Princes des deux Maisons, des principes sanglans qu'on a peine à croire. Les Chefs des deux Partis ne paroissoient se faire la guerre, que pour savoir qui auroit droit d'exterminer plus de Citoyens. Ces tyrans ne se lassèrent jamais de leurs barbaries; & par un désespoir affreux, la nation entière s'affilia en quelque sorte à leurs fureurs & à leurs haines. Dès lors ce ne fut plus une guerre réglée, c'étoient des massacres continuels.

tinuels. On ne demanda plus, on ne fit plus de quartier. Il ne fut plus permis de vivre en paix, ni d'y laisser vivre les autres ; & les Anglois ne voulurent plus de maîtres, qui n'eussent été portés sur le trône par des fleuves de sang.

Les Monarques voulurent s'assurer par l'infamie un trône qui auroit été mieux assuré par le courage ; ils ne regardèrent leur élévation que comme le pouvoir de faire des crimes. Ne trouvant pas dans leur génie des ressources pour surmonter les périls qui les entouroient, ils appellèrent à leur secours les forfaits ; ils furent tous des monstres ou par faiblesse ou par cruauté, & l'échaffaut ne fut pas le supplice le plus barbare & le plus honteux qu'ils firent souffrir à leurs ennemis.

Aussi éprouvèrent-ils les inquiétudes que donne une élévation achetée au prix de l'honneur & de la vertu. Comme la plupart n'avoient for-

né de plain que pour leur élévation, & n'en avoient pas fait pour la soutenir, ils furent renversés. Après la première yvresse de la nouveauté, les peuples abandonnoient l'idole qu'ils s'étoient faite. Les Anglois animés de cet esprit d'indépendance qui les porte à secouer le joug, ou de cette impatience qui leur fait désirer de changer de maître, ne mittent plus de bornes à leurs entreprises. On avoit donné le trône sans équité, & on l'ôtoit par caprice ; les détrônemens flattroient la vanité de la nation, & lui servoient d'occupation. Le peuple voyant successivement passer sous ses yeux plusieurs Rois, ne s'accoutuma à aucun, & la révolte perdit ce qu'elle avoit d'odieux, parce qu'elle devint fréquente & générale.

Le Parlement profita de ces divisions pour achever de ruiner l'autorité Royale. On l'a pû remarquer jusques ici : Ce n'est que dans les malheurs de la patrie, que ce grand

Corps a puisé ses droits. Il lui a fallu exciter des troubles ou les fomenter, pour parvenir à se rendre redoutable à ses Maîtres. Ses prétentions ou ses chimères furent surtout nourries par les deux **Factions**, qui se disputoient non le cœur, mais le **Sceptre** des Anglois. Il est vrai que les Pairs n'avoient rien à desirer, depuis qu'ils partageoient le droit des loix avec leurs Souverains; mais les Communes ne jouissoient pas de cet avantage; elles le souhaitoient pourtant passionément, & elles l'acquièrent de la manière que nous allons dire.

Après la mort d'Edouard III. Richard II. fils de ce Prince de Galles qui fut le plus grand homme & le plus honnête homme de son siècle, monta sur le trône. Il n'y porta ni les vertus d'un Chrétien, ni les qualités d'un honnête homme, ni les talens d'un grand Roi. Son Régne fut celui des femmes, des Favoris, des Ministres. Il manqua également d'esprit,

Hij

de cœur , de moeurs. Il ne fut ni parler , ni agir , ni mourir en Prince.

Le Duc de Lancastre qui le détrôna , prit le nom de Henri IV. Le nom d'un usurpateur réveille naturellement de grandes idées. Celui dont nous parlons n'eut , par un privilége humiliant , ni des vices éclatans , ni l'apparence de grandes vertus. Il connoissoit peu la guerre , médiocrement le cabinet , souverainement l'intrigue. Son Régne ne fut ni obscur ni brillant ; sa domination ntitannique , ni paternelle ; son Etat ni violemment agité , ni toujours tout-à-fair tranquille. Il fut loué des Ecclésiastiques , parce qu'il défendit les biens du Clergé contre les entreprises du Parlement : des dévots , parce qu'il fit brûler les Herétiques : des Poëtes qui commencèrent alors à fleurir en Angleterre , parce qu'il les paya bien.

Henri V. son fils & son successeur fut aux yeux d'un Anglois plus

qu'un Alexandre , aux yeux d'un François presque un Néron , aux yeux d'un Citoyen du monde , un ambitieux qui se laissa aller à quelques barbaries , & un conquérant qui n'eut que des succès la plupart faciles. Il dut la conquête de la France , un peu à sa valeur , & beaucoup à l'imbécillité de Charles VI. aux fureurs de la Reine , à la jeunesse du Dauphin , aux divisions des Ministres.

Son héritier Henri VI. n'eut pas son bonheur , encore moins son mérite. Son incapacité le rendit méprisable à ses Sujets ; la pureté de ses mœurs le garantit de leur haine. Ce sentiment violent étoit réservé tout entier pour la Reine Marguerite d'Anjou , qui ne lui laissoit que le nom de Roi. Cette Princesse , la plus belle de son siècle , brilloit également dans un cercle , par les agréments de sa conversation , dans une société de gens d'esprit , par la finesse & la

justesse de ses idées, dans le Gouvernement de l'Etat, par l'étendue de son génie, à la tête des armées, par sa valeur; dans un parti, par l'esprit d'intrigue: ce fut un caractère extrême à qui on ne peut reprocher, que d'avoir outré toutes les vertus. Sa noblesse dégénéra en fierté, sa fermeté en tirannie, sa bravoure en temérité, sa politique en artifice, sa constance en obstination. Un autre auroit peut-être sauvé l'Etat avec un mérite ordinaire; Marguerite le perdit par de grands talens.

L'empire qu'elle avoit pris sur le Roi & sur ses Sujets, indisposa toute la nation. Les peuples parurent disposés à changer de maître; & la Maison d'Yorck saisit ce précieux moment pour faire valoir ses droits.

Richard, qui en étoit le chef, avoit de l'esprit, de la valeur, de l'ambition. Il étoit d'une dissimulation profonde, d'un secret impénétrable, d'une fermeté aussi supérieure

re aux revers qu'incapable d'incon-  
tance. Instruit par le passé, & atten-  
tif au présent, l'avenir se dévelopoit  
à ses yeux. Il se connoissoit en hom-  
mes; il ne se trompa jamais dans le  
choix qu'il fit de ses confidens ou  
de ses amis. Enfin il avoit deux fils  
capables de l'aider dans l'exécution  
de ses projets, & de la poursuivre  
en cas qu'il vînt à manquer.

Avec ces avantages le Duc d'Yorck  
pouvoit réussir: mais il parut pres-  
que impossible qu'il ne réussît pas,  
quand il eut mis dans ses intérêts les  
deux hommes d'Angleterre les plus  
estimés & les plus dignes de l'être,  
les Comtes de Salisburi & de War-  
wick. Le pere étoit l'homme de son  
siècle de plus modeste, & le fils le  
plus magnifique. L'un étoit plus  
grand homme de cabinet, & l'autre a-  
voit plus le talent de la guerre. Le pre-  
mier avoit un courage prudent, le  
second un héroïsme qui rendoit la  
prudence presque inutile. Salisburi

scavoit s'accommoder à sa fortune, Warwick se rendoit l'arbitre de la sienne. Le vieux ne perdit jamais d'ami, le jeune ne manqua jamais aucun de ceux qu'il voulut avoir. On jugeoit l'un digne de tous les emplois qu'il avoit eus, on croyoit l'autre supérieur à toutes les places. Le pere eut été le plus grand homme d'Angleterre, si son fils ne l'eût surpassé.

Ce Triumvirat eut les suites qu'on en devoit naturellement attendre. La perte de deux cens mille hommes, d'environ quatre-vingt Princes du Sang, de presque tous les grands Seigneurs du Royaume, furent les fruits malheureux d'une union, que, malgré tant d'horreurs, on eut fâché de ne pouvoir pas trouver criminelle. Les étrangers prirent parti dans ce différent, selon leur caprice ou leurs intérêts. La France fut pour la Rose Rouge, & le Duc de Bourgogne pour la Rose Blanche.

Henri fut d'abord défait & pris par le Duc d'Yorck, qui se fit déclarer Protecteur & Gouverneur Général du Royaume. Les choses furent poussées plus loin quelque tems après ; il établit dans un Parlement ses droits à la Couronne, & fut déclaré par la Chambre Haute, que Henri la porteroit pendant sa vie, & que la maison d'Yorck lui succéderoit.

C'en étoit trop pour un sujet, & trop peu pour un homme qui ne prétendoit plus l'être. Après avoir aspiré au Trône, le Duc ne devoit se prêter à aucun accommodement qui l'en éloignât. Ce tempérament ne fut pas du goût d'une Nation qui est extrême. Il diminua les espérances de son parti, & releva le courage des Chefs de la Rose Rouge qui passerent dans le camp & sous les drapeaux de la Reine.

Cette Princesse, supérieure à ses disgraces, fut passer tout son ressen-

H v

timent, tout son courage, tout son désespoir dans leur ame. Ces armes les rendirent invincibles, & les firent triompher de leur ennemi. Le Duc d'Yorck & son second fils le Comte de Rulland périrent dans une bataille qui fut livrée dans ces circonstances: Milord Salisbury n'échappa à la fureur du soldat que pour porter sa tête sur un échafaud.

L'habile Reine ne s'amusa pas à goûter la douceur de sa victoire, elle en poursuivit les fruits. Warwick qui étoit dans Londres en sortit pour loi en disputer l'entrée. Un second succès couronna le courage de Marguerite. Le Comte fut défait, mis en fuite, & le Roi, dont on lui avoit confié la garde fut délivré. Ce malheureux Prince recouvrira tout à la fois sa liberté, sa femme, son fils unique, sa couronne; & s'il eût été capable de sentiment, il auroit eût la consolation de devoir tous ces avantages à la personne du monde

qu'il aimoit le plus.

La Reine ne doutoit point que deux grandes victoires ne lui ouvris-  
sent les portes de la Capitale. Elle  
s'y présenta aveo la confiance ordi-  
naire aux vainqueurs. Les partisans  
de la maison d'Yorck firent habile-  
ment tourner en négociation une  
affaire qui auroit dû se terminer par  
l'épée. Ils rallentirent les démarches  
de Marguerite, & hâterent celles du  
nouveau Duc d'Yorck. Ce Prince,  
après avoir défait une armée de Lan-  
castriens près d'Hereford, avoit ras-  
semblé les débris de Warwick, &  
marchoit à grandes journées vers  
Londres. Il y entra sans obstacles.  
Après s'être mis fierement & sans  
délai la couronne sur la tête, & pris  
le nom d'Edouard IV. il suivit la  
Reine qui se retiroit, & qui n'avoit  
pas jugé à propos de hazarder une  
action sous les murs d'une Ville qui  
lui étoit contraire.

Les armées se joignirent aux ep-

H. vij

virons d'Yorck. Elles avoient toutes deux des motifs pour souhaiter le combat , & des raisons pour espérer la victoire. Henri , ou la Reine sous son nom , n'espéroit de remonter sur le Trône que par des succès : Edouard ne pouvoit s'y maintenir que par des triomphes. Le premier se trouvoit dans une Province qui lui étoit favorable , & où ses armes avoient été deux fois heureuses : le second sur une terre rougie du sang de son pere , de son frere , & de Salisburi le plus ardent de ses amis. L'un avoit à soutenir le désespoir de ses partisans ; & l'autre l'orgueil des siens. Le Roi fugitif avoit plus de troupes ; mais le nouveau Roi en avoit de meilleures.

La fureur des Guerres Civiles n'a peut-être jamais autant éclaté que dans cette sanglante journée. Les Anglois y combattirent avec toute la vivacité de leur nation , & avec une opiniâtreté qui est peut-être

d'un autre climat. Des deux côtés on ne songeait qu'à vaincre ou à perdre. Personne n'étoit occupé du soin de ses jours , on ne l'étoit que de la perte de l'ennemi. Ceux qui tombaient étoient remplacés par ceux qui les suivoient avec un sang froid qui se trouve rarement avec les grandes passions , mais qui les rend toujours plus terribles. Quarante mille morts couvroient le champ de bataille ; & la fortune sembloit incertaine. Enfin Edouard & Warwick , les deux Chefs de la Faction d'Yorck , la fixerent dans leur parti par des actions extraordinaires , qu'il n'y a que les grandes ames qui puissent croire. Assurés de la victoire , les deux fiers Vainqueurs laisserent à leurs Lieutenans le soin de la poursuite , & prirent en diligence le chemin d'Yorck , avec l'espérance d'y surprendre Henri & Marguerite qui s'y étoient retirés avant la bataille.

La Princesse instruite de ses mal-

heurs, venoit d'en partir avec son fils & son époux. Cette intrépide Reine, qui contre son inclination, ses intérêts, & sa coutume, ne s'étoit pas trouvée à l'action, & étoit restée auprès de l'imbecille Roi pour le rassurer, se retireroit avec précipitation en Ecosse pour y attendre un meilleur tems, ou y préparer une nouvelle révolution. Cette fuite mit la gloire d'Edouard à couvert, ou la borna. Peut-être auroit-il souillé sa victoire? Peut-être l'auroit-il rendue plus éclatante? Son ambition & sa générosité donnent de la vraisemblance aux deux conjectures. Quoi qu'il en soit, il ne séjourna à Yorck & aux environs; qu'autant de tems qu'il en falloit, pour recevoir les fournissances des Vaincus, & les mettre hors d'état de les retraiter: il partit ensuite pour Londres.

Le Parlement fut aussi-tôt convoqué: Comme la victoire rend tout facile & tout juste, cette assemblée

approuva solemnellement tout ce que le peuple avoit fait, il y avoit trois mois, en appellant Edouard au Trône, & tout ce qu'avoit fait Edouard lui-même en y montant. Cette résolution assortie aux circonstances fut reçue avec un applaudissement dont les Anglois sont rarement prodigues, & suivie d'une innovation dans le Gouvernement, dont les évenemens postérieurs feront sentir l'importance.

Il est certain que c'est sous le Règne de ce Monarque, que la Chambre Basse a commencé à jouir de la puissance législative. On ne sait pas précisément quelle année, parce que les titres, qui en sont soi, sont sans date. On conjecture avec vrai-semblance, qu'Edouard, par ce privilége, voulut rendre son couronnement agréable au peuple, qui y paraisoit si sensible. Alors l'ancien style des actes du Parlement fut changé. Au lieu de dire comme autre-

fois, accordé aux prières & aux suppli-  
cations des Communes par le Roi &  
les Seigneurs, on mit : Accordé par  
le Roi & les Seigneurs avec le con-  
sentement des Communes. Il est vrai que  
la partie du Gouvernement qu'on  
appelle *exécutif* fut toujours retenue  
par Edouard & ses successeurs. L'ins-  
pection sur l'exécution des Loix est  
un droit & une prérogative, insepa-  
rable de la Royauté, dont la fin est  
la conservation du repos public, &  
l'administration de la justice entre  
tous les Membres du Corps politi-  
que. Cependant les Anglois ont en-  
core trouvé cette autorité excessive :  
le Parlement s'est mis insensiblement  
en possession de citer à son Tribu-  
nal tous ceux à qui le Roi a confié  
quelque partie de cette puissance.

Après les premiers jours donnés  
au soin de l'Etat, Edouard se livra en-  
tierement à son caractère. Il y avoit,  
si on ose le dire, deux hommes dis-

ferens dans la personne de ce Prince. Ses propres ennemis avoient admiré dans lui une élévation de sentiments, une étendue de génie, une fierté de courage, une suite de vues, cette activité, cette prudence, cette générosité qui avoit préparé & améné ses succès : ses amis mêmes ne virent depuis qu'un voluptueux, un indolent, un effémité. Au-dessus de l'homme dans le cours de ses exploits, il parut au-dessous des femmes dans la suite de ses plaisirs. Il se livra à des amours de tous les genres. Il en eut de sérieux & d'enjoués, de nobles & de bas, de vagues & de fixes, de passionnés & de frivoles. Il attaquoit toutes les femmes par esprit de débauche, & s'attachoit pourtant à quelques-unes par des passions suivies. Trois de ses maîtresses le captiverent plus long-tems. Il étoit charmé, disoit-il, de la gayeté de l'une, de l'esprit de l'autre, & de la piété de la troisième, qui ne fortoit que

res de l'Eglise que quand il la faisoit appeller.

Ce qu'Edouard avoit éprouvé dans le cours de ses galanteries, lui avoit persuadé que sa bonne mine lui donnoit des droits assurés sur le cœur de toutes les femmes. Une veuve de qualité, nommée Elisabeth Vodwile, qui sans beauté avoit l'art de plaire, & à qui l'ambition renloit lieu de sagesse, renversa ce système d'amour propre. Tout ce que le Trône a de plus brillant, la passion de plus vif, l'autorité de plus fort, la profusion de plus séduisant, fut inutilement employé contre la fière Vodwile. On ne lui put jamais arracher que ces paroles accablantes pour un amant : Je n'ai pas assez de naissance pour pouvoir espérer d'être Reine ; & j'ai trop d'honneur pour m'abaisser à être Maîtresse. Edouard, après avoir noué inutilement mille intrigues pour se guérir de la passion, en vint où l'adroite

veuve avoit voulu l'amener. Il la couronna, & ce mariage plongea l'Angleterre dans de nouveaux troubles.

Varwick, qui avoit passé la mer pour demander au nom de son Maître une Princesse de Savoie, sentit trop vivement le ridicule du personnage qu'on lui faisoit jouer. Ne doutant point qu'on n'eût formé le projet de le rendre la fable de l'Europe, il conçut le dessein d'une vengeance éclatante, & il hâta son retour pour l'exécuter. Les mécontents s'étant joints à lui, il marcha au-devant du Prince qui venoit à sa rencontre, le battit & le fit prisonnier. Trop de bonheur aveugle souvent. Un prisonnier de cette importance ne pouvoit être trop bien gardé ; cependant il le fut si mal, qu'il s'échappa, remit sur pié une armée, défit à son tour Varwick, & l'obligea à se retirer en France. Là ce grand homme associa sa vengeance

à celle de Marguerite qu'il y trouva. Il se forma de la réunion de leurs amis un parti qui détrôna Edouard.

Ce Prince abandonna le Trône & l'Angleterre pour peu de tems. Quelques secours qu'il trouva dans l'amitié du Due de Bourgogne, le mirent en état de recommencer la guerre; & avec une hardiesse qui cesse d'être témérité dans les grands hommes, il se présenta d'abord sous les murs de Londres. Trois choses lui en ouvrirent les portes. Le Parlement, dont il avoit augmenté la puissance, les Habitans, avec qui il avoit contracté de grandes dettes, & qui étoient bien-aisés que leur Crédancier fut en état de les payer; les Bourgeoises, qu'il avoit honorées, & qui espéroient d'être encore honorées de ses bonnes graces. Les secours, qu'Edouard trouva dans la Capitale, le mirent en état d'aller combattre Warwick, qui fut battu & tué; le Prince de Galles périt dans

une seconde bataille , & Henri VI. dans sa prison. La captivité de Marguerite acheva de pacifier l'Angleterre. Edouard libre de toute inquiétude se livra entièrement au plaisir. Son affabilité lui gagna tous les coeurs ; & la volupté corrompit le sien. Il aima trop le sexe , & en fut trop aimé. Ce goût fit tort à sa fortune & flétrit sa gloire. Il commença son Régne en héros , & le finit en débauché.

---

### V I I. E P O Q U E.

*Les Communes s'emparent de toute l'Autorité Souveraine sous Charles I. 1648.*

**L**'Angleterre étoit à peine consolée de la perte d'Edouard ; que la mort de ses deux fils la cou-

vrit d'un nouveau deuil. Le Duc de  
 Glocestre leur tuteur & leur oncle  
 les fit étouffer, & monta sur le  
 Trône dont il les faisoit descendre.  
 Cet Usurpateur, connu dans l'His-  
 toire sous le nom de Richard III.  
 avoit une ame perverse dans un corps  
 mal fait. Sa phisionomie annonçoit  
 tout ce qu'on peut imaginer de plus  
 sinistre, & ne développoit pas en-  
 core la moitié de sa méchanceté. Son  
 cœur toujours fermé à l'humanité,  
 étoit toujours ouvert à la perfidie. Il  
 ne ménageoit pas son sang dans la  
 guerre ; mais il abusoit de la paix  
 pour répandre celui de ses ennemis.  
 Sa férocité & son ambition furent  
 les deux sources de ses cruautés ; &  
 il immola presqu'autant de victimes  
 à son tempérament, qu'à ses inté-  
 rêts. Ses caresses étoient perfides :  
 elles annonçoiient à ceux qui en é-  
 toient l'objet, une trahison ou un  
 assassinat. Personne ne fut en sûreté  
 sous ce Régne ; parceque ceux qui

ueroient pu se rassurer sur l'innocence de leurs mœurs, avoient à craindre l'imagination du Monarque. Il étoit avide du bien d'autrui, & prodigue du sien. Peu de politiques ont mieux noué que lui une intrigue; & personne n'en a jamais mieux servi à profiter. Tout parloit en lui ou se taisoit à son gré. Jamais on ne lut dans ses yeux les secrets, que cachoit son ame. Il ne communiquoit ses projets qu'à ceux dont il ne pouvoit se passer dans l'exécution; & jamais l'instant de la confiance ne prévint celui de la nécessité. Il n'abandonnoit rien au hazard dans ses entreprises, ce qui est souvent un défaut en politique; & ce système nuisit plus d'une fois à ses intérêts. Ce fut un monstre qui eut de grands talens, point de vertus, & tous les vices.

L'horreur d'un tel caractère étonna les Anglois mêmes. Les plus sages d'entre eux formèrent le difficile projet de réunir les forces des deux

Rozes contre le tiran. Après bien des aigreurs & des soins, où réussit à faire agréer aux Chefs des deux Partis le mariage d'Elisabeth fille aînée d'Edouard & héritière de la Maison d'York par son pere, avec le Comte de Richemont héritier de la Maison de Lancastre par sa mere Marguerite de Sommerset, Richemont, triste & unique reste d'un sang réprouvé, passoit dans l'esclavage, loin de sa patrie, une vie que ses ancêtres avoient finie dans des batailles ou sur l'échafaut. Prescrit comme eux, ce jeune Prince s'étoit embarqué pour aller chercher un azile que l'Angleterre lui refusoit. La mer le jeta sur les côtes de Bretagne, dont le Souverain, gagné par des présens, ou intimidé par des menaces, le retenoit depuis dix-sept ans dans les fers. Richemont fut assez heureux pour briser sa prison, dans le tems même que les vœux de sa nation l'appelloient au trône, & que les soins, les risques

risques mêmes de ses amis lui en ap-  
planissoient le chemin. Il les joignit  
avec un secours de quatre mille Nor-  
mands, que lui avoit accordé la  
France; & il marcha sans tarder à  
Richard.

La bataille commença au lever du  
soleil. Elle paroissoit tourner favo-  
rablement pour le Roi, plus grand  
homme de guerre que son rival,  
lorsque la trahison de plusieurs des  
siens, & un secours considérable qui  
arriva au Comte, firent changer le  
fort du combat. Richard pouvoit se  
retirer sans honneur; il n'avoit manqué  
à rien de ce qu'un grand Capitaine  
pouvoit faire; mais il méprisa ceux  
qui le lui conseilloient. Sa vauteu re-  
doubla avec le péril. Il porta l'indif-  
férance pour la vie, aussi loin qu'elle  
pouvoit aller. Il ne succomba, qu'ap-  
rès avoir fait des efforts, dont on  
est fâché de trouver un si méchant  
homme capable.

La mort du tiran occasionna la

suite de quelques-uns de ses Partisans, & la soumission du grand nombre. Richemont les reçut avec bonté, & leur permit de se ranger sous ses étendards. Les vaincus & les vainqueurs ne composèrent plus dès lors qu'une même armée. Les Anglois des deux partis oublièrent qu'ils avoient été ennemis, ils se souvinrent seulement qu'ils étoient Anglois. L'amour de la patrie prit dans tous les cœurs la place des fureurs civiles. D'une voix unanime, on proclama Richemont Roi d'Angleterre, sous le nom de Henri VII. & on lui attacha la Couronne de Richard, qui avoit été trouvée parmi les dépouilles.

Tandis que la nation se livroit aux douceurs d'une joie, qu'elle n'avoit pas éprouvée depuis long-tems, qu'elle n'avoit osé même espérer, Henri examinoit avec ses confidens, à quel titre il lui convenoit de régner. Son mariage lui donnoit les

droits de la Maison d'Yorck. Il avoit par lui-même ceux de la Maison de Lancastre, & ses succès lui facilitoient celui de conquête. Le Conseil composé de Prélats & d'autres personnes sans vues & sans courage, prit un parti qui étoit foible, & qu'il ne crut que modéré. Chacun opinâ pour celle des deux Factions, à laquelle l'habitude le tenoit lié, ou pour la réunion de leurs droits. Enfin le généreux Stanley, qui avoit eu plus de part que personne à la révolution, qui pensoit en grand, & qui s'exprimoit avec liberté, prit la parole, & dit au Roi.

*Il y a plus de prudence que de courage dans les Conseils qu'on vous donne, Grand Prince. Vous venez de faire tomber la Couronne de dessus la tête d'un usurpateur; & vous avez droit de la mettre sur la vôtre, aux conditions qu'il vous plaira d'imposer. Guillaume I. dont la conquête avoit tant de rapport avec la vôtre, donna ses loix à*

l'Angleterre ; ce Héros & la Nation  
 s'en trouvèrent bien. Les priviléges  
 dont triomphe le Parlement , le Parle-  
 ment lui-même , sont des usurpations ,  
 qu'il est de votre gloire d'anéantir ou  
 de modifier. L'Angleterre , l'Etat le  
 plus Monarchique de l'Europe , a dég-  
 néré en République , par l'audace d'une  
 Assemblée , dont vous-même , vous avez  
 éprouvé les fureurs. Les Peuples ont  
 abusé des conjectures , pour ruiner l'autorité Souveraine : Pourquoi des Sou-  
 verains n'auroient-ils pas droit de s'en  
 prévaloir pour la recouvrer ? Un Roi  
 véritablement Roi doit rendre au Trône  
 toute la majesté , que de faibles Monar-  
 ques lui ont laissé ravir. Le Sceptre  
 ne peut être affermi dans vos mains ,  
 ni la tranquillité assurée dans l'Etat ,  
 que par ces précautions salutaires.  
 Etouffez mille petits tirans , & don-  
 nez-nous un Roi bon , un Roi sage ,  
 un Roi pacifique.

La rumeur , qu'excita l'avis de  
 Stanley , ôta au Roi le courage de le

suivre. Ce Prince n'osa jamais hazarde une démarche qui pouvoit le précipiter du trône aussi aisément que l'y affermir. Il aima mieux partager son autorité avec le Parlement, que de flotter entre l'espérance & la crainte de l'acquérir, ou de la perdre toute entiere. Cependant, comme il souffroit impatiemment l'espèce de servitude dans laquelle le retenoit ce Corps redoutable, il s'occupa sérieusement du soin de s'en affranchir; & voici ce qu'il imagina.

Avant que ses droits ou ses succès lui eussent donné la Couronne, les Seigneurs étoient seuls maîtres, seuls propriétaires des terres. C'étoient comme autant de Souverains, qui tenoient leurs Cours séparées dans les Provinces, & qui y exerçoient leur domination ou leur tyrannie. La loi leur défendoit d'aliéner leurs Domaines, & de vendre leurs Fiefs. Cette loi avoit toujours été inviolablement observée. Les Communes

étoient leurs Vassaux. Ils étoient obligés de prendre les armes par leurs ordres, de servir à la guerre sous leur conduite, & de paroître à leur suite dans toutes les occasions publiques.

Henri, pour affoiblir le pouvoir des Grands, qui par le secours de leurs esclaves balançoient l'autorité Royale depuis trop long-tems, fit proposer sous main dans le Parlement un Acte, qui permit aux Seigneurs d'aliéner leurs terres en faveur de qui ils voudroient. Les Paix amolliés par le luxe & ruinés par les guerres civiles, goûterent une ouverture si favorable à leur cœur & à leur situation. L'argent immense qu'on leur offroit de leurs Fiefs, leur fit sacrifier leurs plus précieux intérêts. Ils ne s'apperçurent pas, ou ne voulurent pas s'appercevoir, que cet arrangement, qui leur étoit si agréable, deviendroit funeste à leurs descendants. Ils manquèrent de lumiè-

res ; mais le Roi en manqua comme eux. Cette innovation , en élevant extrêmement les Communes , est devenue par degrés la reine du pouvoir Royal & de l'Aristocratique.

La conduite de Henri en cette occasion & en plusieurs autres , me ferroit pancher à croire avec quelques Historiens , que ce Prince ne fut pas un politique du premier ordre. Il avoit du bon sens ; mais il manquoit de génie. Son jugement étoit net ; mais son imagination froide. Il avoit le coup d'œil infaillible ; mais il ne l'avoit pas perçant. Il saisissoit bien les conséquences ; mais les grands , les premiers principes lui échappoient. Il réussit dans tous ses projets ; mais ses entreprises portoient empreinte la médiocrité de son caractère. S'il n'eut pas la pénétration nécessaire pour prévenir les conjurations ; il eut une sagesse & une vaillance suffisantes pour les dissiper. Sans paroître jaloux de son autorité , il

gouverna seul : une application forte & continue lui tenoit lieu de facilité & de génie. Tout ce qu'il y avoit d'Anglois éclairés trayailloient pour sa gloire, sans qu'ils s'en doussettent. Il les consultoit ; mais il avoit le secret de paroître recevoir leurs lumières, plutôt par estime ou par modestie, que par besoin. Son air mystérieux servit admirablement à couvrir la lenteur de ses réflexions, & à lui donner une réputation de finesse, dont on prétendoit découvrir les ressorts secrets jusques dans les événemens les plus indifférens, ou même dans les fautes qui lui échappoient. Par un contraste assez singulier, il fut à la fois avare & magnifique ; & sa politique tira parti de ces deux passions, ou de ces deux goûts : par l'un il imposoit, & l'autre lui fournissoit des trésors qui le mettoient en état de se faire craindre. La nature ne l'avoit pas destiné à être un grand homme ; mais il le

parut, & ne fut peut-être pas loin de le devenir.

Avec moins de talens & plus de vices, Henri VIII. son fils & son successeur régna plus paisiblement, plus absolument. Ce Prince dut l'autorité assez étendue qu'il exerça, à un événement malheureusement célèbre, qui dans un autre siècle ou sous un autre climat l'auroit perdu sans ressource. Il inspira du respect pour le Trône à son Parlement, en lui donnant du mépris pour la Thia-re. Il resserra les liens qui lui unissoient ses Sujets, en brisant ceux qui les tenoient attachés à Rome. Les Anglois trouvèrent plus beau, ou seulement plus singulier, d'être les arbitres de la Religion que de l'Etat; & ils se livrèrent à ce changement de scène, avec une fureur qui n'est pas d'un peuple philosophe, mais qui étoit favorable aux desseins de Henri.

Ce Monarque portoit impatiem-

ment le joug qui l'unissoit à la veuve de son frere. Ce lien, qui lui avoit été d'abord odieux, lui étoit devenu avec le tems insupportable. L'intérêt politique avoit long-tems prévalu; l'intérêt du cœur prenoit insensiblement le dessus. Une vieille femme, qui avoit de l'humeur, ne pouvoit pas balancer une jeune maîtresse qui avoit du manège. Anne de Boulen avoit toute la tendresse du Roi; Catherine d'Arragon éroit privée même des attentions les plus froides.

Tandis que l'amour inspiroit des souhaits à Henri pour l'élevation de sa Maîtresse, la haine de l'Empereur dictoit à Wolsey des projets pour la chute de la Reine qui étoit sa tante. Le Maître & le Favori unirent leurs passion & leur fureur: ils jetterent les fondemens du fatueux divorce qui a perdu la Religion en Angleterre; & qui du pays des Martyrs, en a fait la patrie des incrédules.

La Cour de Rome, où cette grande cause fut d'abord plaidée, avoit alors pour Chef Clement VII. de la Maison de Medicis. Ce Pontife réduisit malheureusement en négociation, une affaire, où il ne falloit que les lumières du Saint Esprit ; il voulut être politique, où il ne s'agissoit que d'être Chrétien. La crainte d'offenser Charles-Quint & ses amis, s'il consentoit à la dissolution du mariage ; l'inconvénient d'aigrir Henri & ses Alliés, s'il n'y consentoit pas ; les avantages de sa Maison, dont le fort dépendoit de l'Empereur ; les intérêts du Saint Siège, qui exigeoient de grands ménagements pour l'Angleterre ; surtout le caractère irresolu de Clement, qui avoit passé sa vie à vouloir & à ne vouloir pas, à lever des armées & à les congédier, à faire des alliances & à les rompre : tout cela forma un grand nombre d'intrigues, qui, bien loin de se dénouer, se multiplièrent.

& s'embrouilloient tous les jours.

L'amour, & surtout l'amour d'un Souverain, ne s'accommode pas des lenteurs de la Cour de Rome. Henri chercha dans ses Etats des facilités qu'il n'avoit pas trouvées chez les Etrangers. Cranmer Archevêque de Cantorberi prononça la Sentence de divorce, que le Pape avoit toujours différée sous divers prétextes; & Anne monta fièrement sur un Trône, dont on força Catherine à descendre après 22. ans de règne.

Charles-Quint que les Espagnols comparent souvent à Salomon pour la sagesse, à César pour la valeur, à Auguste pour la fortune, ne se dissimula pas, qu'on n'avoit dégradé sa reine que pour l'outrager lui-même. Il sentit cet affront en Prince qui n'éroit pas accoutumé à en recevoir. Toute l'Europe entendit ses plaintes; & Rome se chargea de les justifier. Cette Cour, dont la circonspection est connue & admirée de

toute la terre, s'éloigna de ses maximes en cette occasion. Après avoir été trop lente, lorsqu'il s'agissait de faire grâce, elle se montra précipitée, lorsqu'il fut question de lancer la foudre. En se hâtant de fulminer la Sentence d'excommunication, Clement s'assura la réputation de Pontife imprudent, & Henri, en la méprisant, la réputation d'un Prince sans Religion.

Malheureusement pour l'Angleterre, l'exemple du Roi y fut plus contagieux qu'il n'a accoutumé de l'être. Le Parlement abandonna la véritable Religion avec une facilité, qu'on ne lui a pas trouvée pour lui faire quitter la mauvaise. Tous ceux que l'autorité de ce grand Corps n'entraîna pas, portèrent leur tête sur un échafaud, & par un événement, qui n'est pas à l'honneur de la constance Angloise, le nombre de ces ames fermes se trouva moins grand, qu'il ne l'a été dans de sem-

blâmes occasions chez tous les autres peuples.

Il falloit flatter l'indépendance des Anglois par un aussi grand objet que l'étoit un schisme, pour fixer le Parlement, de tout tems si inquiet, dans les intérêts d'un Prince, dont le caractère propre étoit l'inconstance. Henri fut inconstant dans ses amours : Six Reines partagèrent successivement sa couche. La répudiation fut le partage de deux, & deux laissèrent leur Couronne sur un échaffaut ; les autres employèrent des jours malheureux à craindre l'un, & peut-être à souhaiter l'autre. Inconstant dans ses projets, il médita successivement la ruine de la France, l'abaissement de l'Espagne, l'élevation de l'Angleterre : Il auroit pu tout cela ; mais il se contenta de le souhaiter, ou tout au plus de le commencer. Inconstant dans ses alliances : tantôt il se déclara pour Charles-Quint, tantôt pour François I.

& quelquefois il resta neutre. Il aimoit la franchise de l'un, il detestoit la finesse de l'autre ; & par une bizarrie tout-à-fait contrarie à ses intérêts, il fut plus souvent & plus long-tems allié du premier que du second. Inconstant dans ses amitiés : ses Ministres, ses Favoris eurent tous une fin tragique : Wolsey, peut-être le plus grand politique, & certainement le plus méchant homme de son siècle, échappa au bûcher, mais il n'évita pas la disgrâce. Inconstant dans ses goûts : il écrivit contre Luther & agit contre le Pape ; il mérita le titre de défenseur de la foi, & celui de persécuteur de l'Eglise ; il reçut des brefs & des excommunications de Rome : Sa vie fut un rîsso de contradictions. Il fut constant que dans ses fauteurs. De son propre aveu, il n'épargna aucune femme dans sa passion, ni aucun homme dans sa colère ; Et sembl l'expression d'un célèbre Anglois

Si tous les portraits d'un Prince impitoyable, qui font dans le monde venoient à se perdre, on pourroit les peindre tous une seconde fois au naturel, en tirant leurs traits sur la vie de Henri VIII.

Edouard son fils ne fit que paroître sur la scène, il n'y joua point de rôle; on conjecture pourtant qu'il auroit bien représenté. Les Protéstants le regardoient déjà comme leur Apôtre, & les Catholiques comme un Fanatique, qui éprouveroit quelque jour leur foi. Il ne pût que laisser entrevoir du goût pour la vertu, & du talent pour les affaires: mais il eut le tems de flétrir son Régne par une injustice, que les insinuations d'un Ministre ambitieux, & le goût de la réforme lui arrachèrent. Il écarta Marie & Elisabeth ses deux sœurs du Trône, & y appella Jeanne Gray sa cousine.

Cette jeune personne, dont les Lettres avoient altéré la foi, poli

l'esprit , formé le cœur , élevé les sens-  
timens , témoigna la répugnance la  
plus décidée & la plus sincère pour  
le personnage qu'on la pressoit de re-  
présenter. Elle avoit trop de lumie-  
res , pour ne pas voir que le sceptre  
qu'on lui offroit , ne lui appartenoit  
point ; trop de droiture , pour achet-  
ter son élévation par une injustice ;  
trop d'humanité , pour chercher à  
profiter du malheur d'autrui ; trop  
de politique , pour ne pas sentir que  
le rôle qu'on lui offroit seroit ridicule  
& court ; trop de Philosophie même ,  
pour sacrifier la tranquillité de sa  
condition à l'éclat embarrassant du  
Diadème. L'obstination de ses parens  
trionpha à la fin de sa résistance.  
elle paya de tout son sang une Royau-  
té forcée de neuf jours ; & mourut  
plus glorieusement sur un échafaud ,  
que Marie ne vivoit sur le Trône.

La nouvelle Reine avoit conservé  
la Foi dans un Royaume qui l'avoit  
perdue. Pour l'y rétablir sans oppo-

sition, elle épousa Philippe fils de Charles-Quint. Les deux époux travaillerent à ce grand ouvrage avec toute la hauteur, toute la dureté, toute l'infexibilité de leur caractere. On employa pour ramener les Anglois à l'unité, des voies aussi sanguinaires, qu'Henri VIII. en avait mises en usage pour les en éloigner. Une Religion de douceur s'arma du glaive. La destruction des Protestans parut plus avancée, & même plus désirée que leur conversion. Le projet étoit arrêté d'obtenir par la précipitation, par la violence, par l'autorité, ce qui devoit être l'ouvrage de la charité, de la patience & du zèle.

Le Parlement accablé, pour ainsi dire, de toute la réputation, de toute la puissance, de tout l'orgueil du Monarque Espagnol, étudioit les volontés de la Reine, & se prétroit par foiblesse à des arrangemens, où il auroit dû entrer par Religion. Il

s de consentit à la réunion de l'Angleterre avec le Saint Siège ; & ce qui n'est pas si digne d'éloge , il signa l'Arrêt de mort de tous ceux qui s'y opposoient. Une complaisance si aveugle retardoit la perte de ce grand Corps qu'on avoit jurée ; une autre cause rendit inutiles les arrangements qu'on avoit pris pour y réussir.

Lorsque Philippe épousa Marie , elle étoit d'une figure désagréable , d'un âge avancé , d'une santé foible , d'une humeur inquiète. L'ambitieux Espagnol sacrifia ses dégoûts au desir d'ajouter une riche Couronne à tant de vastes Etats , dont il devoit bientôt hériter. La stérilité de la Reine confondit ces vues , & mit fin aux complaisances d'un époux intéressé , qui venoit d'ailleurs de se revêtir de l'immense dépouille de Charles-Quint. Dès-lors le Conseil de Madrid n'influça plus que faiblement dans les résolutions qu'on prenoit à la Cour de Londres.

Marie craignit de marquer trop d'amour à un Prince qui la méprisoit, en lui sacrifiant son Parlement, ou de courir trop de risque, en hazardant une démarche qui peut-être ne seroit pas soutenue. Elle étoit agitée de ces pensées, lorsque sa mort plaça sur le Trône la plus grande Princesse, qui y soit peut-être jamais montée.

Elisabeth, que l'admiration universelle a placée au-dessus de la critique, je dirois presque de l'éloge, prenoit les rênes d'un Empire agité, dont mille ennemis tous redoutables & tous dangereux avoient médité la ruine : un Philippe second, dont la politique inquiète & profonde scavoit faire des traîtres dans tous les Conseils des Princes, & susciter des partis dans tous les Etats : un Duc d'Albe, l'appui de son Maître par ses victoires, & le destructeur de la société par ses cruautés : un Duc de Parme, qui joignit aux ru-

les Italiennes l'avantage du phlegme Espagnol : une Catherine de Medicis qui préferoit d'achever par un crime ce qu'elle auroit pu aussi facilement emporter par une vertu : un Duc de Guise, que le bonheur de réussir à tout rendoit hardi à tout entreprendre : un Sixte-Quint, qui comptoit pour rien de dominer, s'il ne foulloit ses piés des Couronnes : une Marie Stuart, dont les malheurs ont été si grands, qu'ils ont plutôt obscurci que relevé l'éclat de ses belles qualités. Quelques Ecrivains passionnés ajoutent la Société des Jesuites, qu'ils appellent calomnieusement une épée nue, dont la poignée est toujours à Rome.

Après tout, Elisabeth voyoit autour de son Trône des écueils plus dangereux encore que les orages qui la menaçoiént au loin. Les Catholiques qui soupçonoient sa croyance, quoiqu'elle fit encore profession de leur Religion, paroisoient dispo-

sés à lui contester une Couronne qui dans leurs principes ne lui appartenloit pas, puisque l'union d'Henr. avec Anne de Boulen n'étoit qu'un concubinage. Les novateurs, que la persécution avoit unis trop étroitement, étoient résolus à dominer ou à s'ensemeler sous les ruines du Trône. Les Irlandois esclaves de la Cour de Rome, & Pensionnaires de celle de Madrid, épousoient aveuglément les faveurs de ces deux Couronnes. Les Grands formoient tous des prétentions, ou pour gouverner la Reine, ou pour l'épouser ou pour la détruire. Le Parlement étoit d'autant plus avide d'autorité qu'il y avoit long-tems qu'il n'en avoit eû.

La Reine vit tous ces écueils; & les évita par de ces grands coups de politique, qui font un spectacle rare sur la scène du monde, parce qu'il n'est pas commun d'y voir des Acteurs du caractère d'Elisabeth. On

est étonné encoré aujourd'hui comment une jeune Princesse sans expérience, sans amis, sans conseil, sans un droit trop décidé au Thrône, a pu régner avec plus de dignité, d'autorité, de tranquillité qu'aucun Monarque qui portât alors la Couronne. Tandis que l'Europe entière étoit en proie aux divisions domestiques, aux guerres étrangères, aux factions, aux poisons, à la misere, aux assassinats, à toutes les horreurs, qui rendront le seizième siècle odieux & célèbre; l'Angleterre voyoit son commerce s'étendre, ses loix s'affermir, sa police se perfectionner. L'Histoire doit recueillir avec soin les principes sublimes d'une administration si parfaite.

Elizabeth, sans que le Parlement y ait eu d'autre part que de faire exécuter ses ordres, vint à bout de donner ce grand spectacle à la terre, par une modération judicieuse, qui lui fit mépriser sagement la brillante fo-

tie des conquêtes : par une noble jalouſie du pouvoir ſuprême , qu'elle ſçut également maintenir par l'infirmité & par la force : par des principes fixes & invariables de gouvernement , dont rien ne fut jamais capable de la faire écarter : par une attention ſcrupuleufe à reprimer les abus naiffans , ou à les reſſerrer dans les bornes précifes qu'exigeoit la politique : par une dexterité ſinguliere à ménager les occasions , qu'elle ne perdit jamais , ou faute de diligence ou par trop de précipitation : par le talent équivoque , & qu'on peut louer & blâmer , de faire naître des haines , d'éternifer des discordes parmi ſes ennemis : par le choix toujours décent , toujours éclairé , toujours utile de ſes Ministres , de ſes Généraux , de ſes Favoris mêmes. A ces grands talens , Elizabeth ajouta l'apparence des vertus ſolides & éclatantes , qui font l'ornement & l'appui du Trône. Quoique ſouverainement

nément ambitieuse, elle parut désintéressée; zélée pour la Religion Anglicane, quoique indifférente pour tous les cultes; passionnée pour le bonheur de ses sujets, quoique idolâtre seulement de sa propre gloire; pleine de franchise & de probité, quoique peu scrupuleuse dans les affaires. Elle unit les petites vanités de femme avec les grands sentiments des Héros, les ridicules d'un sexe avec le travail de l'autre, beaucoup de défauts d'un Particulier avec toutes les qualités d'un Souverain parfait. Pour être jugée comme il faut, Elisabeth ne la doit être que par des hommes d'Etat, des Ministres & des Rois.

Jacques Roi d'Ecosse, qui lui succéda, monta par un chemin semé de fleurs sur un Trône, où l'on n'arrivoit gueres que par des flots de sang & par des cabales. Quoique étranger, & Chef d'une Nation abhorrée en Angleterre, il fut

K

reçu avec des transports si marqués de joie ; son arrivée excita des acclamations si universelles & si vives , qu'un bon Ecossois de sa suite ne put s'empêcher de dire , que les Anglois étoient capables de gâter un bon Roi. Des sentimens si tendres , si respectueux n'étoient pas naturels à la Nation qui les avoit ; ils durerent peu ; & il est plus étonnant que le Roi Jacques les ait fait naître , qu'il n'est surprenant qu'il les ait vûs finir. Ce Prince voulut être pacifique , & il ne fut qu'indolent ; sage , & il ne fut qu'irrésolu ; juste , & il ne fut que timide ; modéré , & il ne fut que mou ; bon , & il ne fut que foible ; Théologien , & il ne fut que Fanatique ; Philosophe , & il ne fut que bisarre ; Docteur , & il ne fut que pédant. Il s'érigea en controverse , & parut plus fier , dit un Historien , d'avoir écrit contre les Cardinaux Bellarmin & du Per-

ron, que ne l'auroit été un Conquérant, qui n'auroit fait que venir, voir & vaincre. Personne ne portoit plus loin les prétentions de la Royauté que Jacques ; & peu de Princes ont autant contribué à l'avilir que lui. On ne pouvoit être gueres plus grand dans la spéculation, ni plus petit dans la pratique. Il pensoit en législateur ; il agissoit en femme.

Cependant il commença son Règne par une démarche qui annonçoit un Roi résolu à l'être. Dans la proclamation qu'il publia pour la convocation d'un Parlement, il entreprit de marquer les qualités, que devoient avoir les Députés des Communes. Ses prédecesseurs l'avoient fait souvent, mais par voie d'exhortation : Jacques employoit une maniére de commandement, & paroissoit déterminé à ne recevoir le suffrage, que de ceux qui auroient tout ce qu'il exigeoit. Cet-

te innovation portoit atteinte visiblement aux priviléges de la Chambre des Communes, qui jouissoit pleinement du droit de décider touchant la validité des élections de ses propres membres.

La prétention du Monarque agit les sujets. Jacques craignit une révolution, où il y avoit à peine un murmure. Ce Prince aimoit mieux vivre paisible que de régner glorieusement. Il prit le parti d'abandonner le soin de l'Etat à son Parlement, & le consulta même toujours depuis sur les affaires un peu importantes de sa famille. Cet arrangement failloit à devenir funeste à ce grand Corps, par le désespoir où il jeta une partie de la Nation.

Les Catholiques accablés par Elisabeth, avoient espéré qu'un Roi fils de Marie Stuart leur seroit favorable. La dépendance, où ce Prince se mit de son Parlement, leur fit penser que le joug, sous le-

quet ils gémissoient, alloit encore s'appesantir. Ils se déterminerent à le briser, par un des plus noirs complots, qui aient jamais troublé le repos du monde.

Ces sanguinaires Sectateurs d'une Religion consacrée par la douceur & la charité, prirent la barbare résolution de faire périr le Prince & tous les Membres du Parlement, lorsqu'ils seroient assemblés, afin que délivrés de leurs principaux Tyrans, ils pussent redonner à leur Communion la supériorité qui lui est dûe, & qu'elle a eue dans tous les tems. Pour exécuter leur projet, ces furieux loüerent les maisons voisines du lieu où se tenoit l'Assemblée, & ramassèrent beaucoup de poudre au-dessous de la Salle de Westminster. C'en étoit fait des plus nobles, des plus sages têtes de l'Isle, si une lettre anonyme, qu'un des Conjurés écrivit au Lord Mounteagle pour le detour-

ner des Assemblées, n'eût fait soupçonner la Conspiracy. On visita tous les souterrains, & l'on trouva caché à l'entrée d'une cave un Artificier habile, qui peu d'heures après devoit faire jouer la mine, & anéantir le Parlement. La crainte plus que le repentir attacha tout le secret de la Conspiracy à ce malheureux. Quelques-uns des Conjurés furent tués en se défendant; plusieurs sortirent du Royaume; huit furent pris & exécutés. Robert Catesby simple Gentilhomme, & Thomas Percy de la maison de Northumberland étoient les Chefs apparens de la Conjuration; on a prétendu que les Jesuites, les plus Philosophes de tous ceux qui par goût ou par état, consacrent leurs jours à la réformation & à la propagation du Christianisme, en étoient les Auteurs réels.

Ces Peres qui portent l'humanité, les Arts, la Religion dans tout

l'univers ; qui sont Législateurs dans le Paraguay , Scavans à la Chine , Missionnaires dans le Canada & martyrs partout où il faut l'être , furent accusés d'être des factieux dans la Grande Bretagne. Ils s'en sont constamment défendus , sans s'en être encore justifiés. Trois raisons font beaucoup douter de leur innocence. Il régne dans leur apologie une aigreur qui n'est pas dans leur caractère. Ils ont cherché à étayer leur défense d'un miracle. Enfin on les voyoit à la tête des Catholiques du pays , rang que leur donne partout ailleurs leur mérite.

Quoi qu'il en soit , le Parlement depuis la découverte de la Conspiration , devint plus absolu que jamais , & le Roi plus dépendant. Ce Prince trouva plus facile de souffrir des injures que de les venger , de se passer de l'estime publique que de la mériter , de sacrifier les droits de sa Couronne que de

troubler son repos pour les maintenir. Il vécut sur le Trône, comme un particulier dans sa famille. Il ne conserva de la Royauté que le don de guérir les possédés, qu'on attribue aux Rois d'Angleterre. On auroit dit qu'il n'étoit que passager d'un vaisseau dont il étoit, ou devoit être le Pilote. Cette inaction lui procura des jours obscurs, & prépara un règne tragique à son successeur.

A peine Charles I. étoit monté sur le Trône, qu'il parut entre lui & ses sujets des dispositions à se haïr, une antipathie même toute formée. Tandis que le Roi se livroit successivement à mille projets, dont la variété étoit plus propre à le faire mépriser qu'à le faire craindre, la Nation s'affermissoit dans la résolution de traverser tout ce qui seroit contraire à ses priviléges. D'un côté, on voyoit un orgueil naissant qui ne pourroit jamais souf-

frir de contradiction ; de l'autre , une opiniâtréte invincible qui seroit toujours incapable de ménagement . Le Monarque donnoit dans des profusions qui ne pourroient être soutenues que par des moyens ruineux , le peuple étoit livré à une épargne sordide , que la plus grande abondance ne diminuoit point . La Cour avoit une politique vaine , artificieuse , précipitée ; le Parlement une lenteur dans les délibérations , qui sans servir la patrie , désespéroit un jeune Prince . Des inclinations si opposées devoient naturellement se choquer dans une région comme l'Angleterre . Un homme dangereux qui , après avoir été le Favori du pere , se trouvoit l'idole du fils , précipita cet instant fatal .

George Villers Duc de Buckin-  
gham , avoit précisément tout ce  
qu'il falloit pour gâter ses Maî-  
tres , & pour les perdre . C'étoit

l'homme de l'Europe le mieux fait,  
le plus galant, le plus magnifi-  
que & le plus fier. Il avoit l'esprit  
Français & le cœur Anglois. Per-  
sonne ne parloit avec tant de gra-  
ce, ni n'agissoit plus noblement. Il  
connoissoit les ruses de Cour, &  
les déaignoit : Il ignoroit les af-  
faires, & s'en rendoit l'arbitre.  
Son courage brilloit également dans  
la chaleur du combat & dans les  
dangers envisagés de fens froid ;  
mais il étoit moins habile à prévoir  
le péril que fermé à le soutenir.  
Assis à côté du Trône dès qu'il pa-  
rut à la Cour, & accoutumé aux  
complaisances de la part des Rois,  
il détestoit les sujets qui lui osoient  
faire quelque résistance ; & il les  
poursuivoit avec fureur, mais sans  
lâcheté. La dissimulation fut toujours  
à ses yeux un crime. Dans ses ven-  
geances l'éclat précédent la foudre,  
& ses ennemis furent toujours aver-  
tis du mal qu'il vouloit leur faire.

Extrême dans sa haine , le Favori fut aveugle dans son amitié. On lui paroissoit propre à tout , dès qu'on avoit l'avantage d'être son parent ou son ami. Sa générosité s'étendit jusques sur les personnes les plus indifférentes ; & il avoit plus de plaisir à faire des grâces qu'on n'en avoit à les recevoir. Pour prix de tant de profusions , il n'eut pas un seul ami véritable. Quoique pré-somptueux , il étoit capable d'écouter des conseils sages & modestes ; & il ne trouva pas un homme assez reconnoissant pour les lui donner. Il ne lui manqua peut-être pour être un grand homme que la passion , qui a rendu tant d'autres Favoris odieux. Il ne visa qu'à ce qui étoit agréable ou noble ; il auroit formé des desseins utiles , s'il eût été ambitieux. Ses ressentimens particuliers déciderent des affaires publiques ; & le tour qu'elles prirent ne pouvoit être ni plus humiliant ni plus malheureux..

Kvj

Buckingham étoit allé négocier autrefois en Espagne le mariage du Prince de Galles, qui échoua; & il avoit été envoyé depuis en France pour recevoir la Princesse promise à son Maître. Il porta dans ses Ambassades l'esprit de galanterie qui lui étoit ordinaire. Dans la premiere, il feignit une passion pour la Duchesse d'Olivarés, & il en sentit une véritable pour la Reine Anne d'Autriche dans la dernière. Il fut puni en secret de l'une, & méprisé hautement pour l'autre. Ces deux traitemens, qui quoique différens, lui donnoient un ridicule à peu près égal, l'indisposèrent contre les deux Nations; et leur fit déclarer la guerre. Les armes Angloises avoient du dessous par tout, lorsque le Favori fut assassiné. Sa mort fut le sceau de la paix avec les étrangers: peut-être avec un peu d'adresse, Charles auroit-il pu la rétablir aussi dans l'intérieur du Royaume. Ce Prince avoit con-

voqué trois Parlemens coup sur coup. Les deux premiers lui avoient opiniâtrément refusé des secours, pour soutenir une guerre qu'ils n'aprouvoient point, parce qu'elle étoit l'ouvrage de Buckingham; le troisième lui en accorda à des conditions si humiliantes, qu'il le cassa encore assez brusquement, & promit trop fièrement & trop fortement de n'en jamais assebler d'autre.

Pour pouvoir se passer des secours, que les Rois ses prédeceſſeurs tiroient ordinairement de ces Assemblées, Charles fit revivre des droits abolis par la coutume, imposa des taxes refusées par le Parlement, exigea des contributions avec une hauteur ignorée jusqu'alors dans l'Isle. Il avoit oublié que le Roi, qui est ailleurs le Juge Souverain & sans appel de la Nation, n'est en Angleterre que le premier Magistrat du Royaume. Dans ses

principes , il devoit être aussi absolu qu'aucun Monarque qui ait jamais porté la Couronne .

„ Du principe , que le Parlement  
 „ ne devoit son existence qu'à la  
 „ concession des Rois , & que cette  
 „ concession pouvoit être révo-  
 „ quée , naissoit naturellement cette  
 „ conséquence ; que le Roi pou-  
 „ voit gouverner sans Parlement ,  
 „ & par conséquent imposer des  
 „ taxes sur son peuple , comme il  
 „ le jugeroit à propos pour le sou-  
 „ tien du Gouvernement . Du prin-  
 „ cipe , que le Roi étoit au-dessus  
 „ des loix , il suivoit nécessaire-  
 „ ment qu'il n'y avoit aucune su-  
 „ reté pour les Sujets , & que leur  
 „ honneur , leurs biens , leur libe-  
 „ té , leur vie même étoient à la  
 „ disposition du Roi . Du principe ,  
 „ que le Parlement n'avoit aucun  
 „ droit de se mêler des affaires sur  
 „ lesquelles le Roi ne lui deman-  
 „ doit pas son avis , on ne pouvoit

» que conclure , qu'il falloit laisser  
» faire au Roi tout ce qu'il vou-  
» loit , même les choses les plus  
» préjudiciables à la Nation. Du  
» principe , que c'étoit manquer  
» de respect pour le Roi que de se  
» plaindre du Gouvernement , il  
» falloit nécessairement inférer que  
» le Parlement ne pouvoit exami-  
» ner aucun grief , ni s'en plain-  
» dre , puisque les griefs ne sont  
» ordinairement que des injustices  
» commises par le Roi ou par ses  
» Ministres. Du principe , que le  
» Parlement n'avoit tout au plus  
» que le droit de représenter les  
» griefs au Roi , après quoi il de-  
» voit tranquillement attendre le  
» remède du Roi même , il suivoit  
» que le Roi pouvoit vexer ses  
» Sujets à sa fantaisie , sans aucu-  
» ne obligation de remédier à leurs  
» maux , qu'autant qu'il le jugeroit  
» convenable. Du principe , que  
» c'étoit offenser le Roi dans l'en-

» droit le plus sensible , que de dis-  
 » puter sur l'étendue de sa préro-  
 » gative , on ne pouvoit que tirer  
 » cette conséquence , que cette  
 » prérogative étoit sans bornes ,  
 » ou qu'elle ne pouvoit être limi-  
 » tée que par la sagesse ou la bon-  
 » té du Roi même. « Tous ces  
 » principes , comme il est aisé de s'en  
 » appercevoir , tendoient à établir  
 » un Gouvernement arbitraire , & par  
 » conséquent injuste . Charles régnoit  
 » depuis environ douze ans de cette  
 » maniere , lorsqu'il se livra téméraire-  
 » ment aux conseils violens & pré-  
 » cipités de Guillaume Laud Arche-  
 » vêque de Cantorberi .

Ce Prélat ne devoit rien à la naif-  
 » fance , peu de chose à la fortune ;  
 » & beaucoup à la vertu . Il avoit un  
 » esprit vif ; une capacité étendue ;  
 » des mœurs austères . Son humeur  
 » étoit aigre ; son cœur ouvert , ses  
 » manières un peu grossières . Il aimoit  
 » sa Patrie , son Roi , son Eglise . Les

vicioux ne lui étoient pas moins insupportables que le vice ; les incrédules aussi odieux que l'incrédulité ; les pratiques extérieures de la piété , plus chères peut-être que l'essentiel de la Religion. Il eut malheureusement du zéle ; & ce zéle porta sur des objets aussi précieux aux Anglois , que s'ils avoient eu véritablement de la religion.

Depuis que la Grande-Bretagne eut abandonné le centre de l'unité , les systèmes s'y multiplièrent si fort qu'on a dit : que si on obligeoit tous les Anglois à mettre leur profession de foi par écrit , il n'y en auroit pas deux qui se ressemblas- sent. Parmi toutes ces Sectes , il s'en trouvoit deux dont les liens exté- rieurs réunissoient un grand nom- bre de Partisans. L'une en secouant le joug de Rome , avoit retenu l'E- piscopat , & une partie des cérémo- nies de l'ancienne Eglise ; l'autre avoit renversé toute subordination.

& aboli tout éclat extérieur comme contraire à la simplicité de l'Evangile. Les premiers s'appellèrent Episcopaux ou Anglicans ; les derniers, Presbiteraliens ou Puritains, & ils étoient Calvinistes. Les uns voulaient une aristocratie dans l'Église ; les autres une démocratie toute pure. L'Episcopat étoit dominant en Angleterre, & le Presbyterianisme en Ecosse. Le Roi animé par l'Archevêque voulut introduire partout la Liturgie Anglaise, & rendre la religion de la Grande-Bretagne uniforme.

Les Ecossois alarmés pour leur Religion, s'engagèrent par un acte féditieux appellé *le Covenanter*, à prendre les armes pour la défendre ; & Lesley Officier de réputation fut choisi pour commander leurs troupes. Charles se trouva d'abord en état de les accabler ; son irrésolution arrêta la foudre. Les Rebelles plus attentifs à leurs intérêts, s'eu-

rent reparer l'inégalité de leurs forces par des intrigues. Ils conjurèrent l'orage par la séduction de ceux qui accompagoient le Roi dans cette expédition : Tous ses Courtaillans prêterent volontiers l'oreille à la proposition d'un Traité.

Le Comte d'Arondel , par le mouvement de son inconstance ordinaire , étoit déjà las d'être Général. Le Chevalier Vane , homme actif & intelligent , avoit tourné ses talens du côté de ses affaires particulières. Le Comte de Pembrok haïssoit autant la guerre qu'il aimoit la chasse. Le Comte de Holland , dont toute la politique se bornoit à une entiere conformité aux inclinations de son Maître , craignoit la désolation de l'Ecosse , parce que le Roi la craignoit. Le vieux Chevalier Coke étoit flatté de l'idée de finir bientôt un voyage incommode qu'il n'avoit jamais crû nécessaire. Le seul Comte d'Essex demeura fer-

me dans les intérêts du Roi. Il refusa constamment de recevoir les visites des Commissaires d'Ecosse, d'entendre même leurs Propositions. On conclut un Traité équivoque que chacun expliqua dans la suite à son gré. Charles congédia son armée ; les Ecossois augmenterent la leur , & ils trouverent un appui dans un des plus grands hommes qu'il y ait jamais eu.

Le Cardinal de Richelieu qui eut le privilége unique de rendre utiles à l'Etat qu'il gouvernoit ses passions & ses talens , ses vices comme ses vertus , avoit un intérêt personnel de troubler l'Angleterre , qui , pour venger Marie de Medicis , appuyoit tous les partis qui se formoient en France contre ce Ministre. Les secours d'un homme puissant qui les prodiguoit , & les conseils d'un politique qui s'est rarement trompé , donnerent une nouvelle vivacité & plus de consistance aux mouvemens

qui agitoient l'Ecosse. Charles fut  
vit forcé à reprendre les armes con-  
tre ses Sujets ; & le Lord Conway  
 fut chargé des premières opérations  
 de la guerre.

Ce Seigneur rassembloit des qua-  
lités qui se trouvent rarement en-  
semble ; un courage intrépide à la  
guerre , & une souplesse infinie à  
la Cour ; l'estime des hommes d'E-  
tat , & l'amitié des personnes frivo-  
les ; un attrait vif pour la volupté ,  
& une forte application à l'étude :  
un zéle réel dans le cœur pour la  
Religion , & une incrédulité bien  
décidée dans l'esprit ; la lâcheté de  
trahir tous les partis , & l'adresse de  
gagner la confiance de toutes les  
Factions.

Posté avantageusement sur les  
bords de la Thine pour en disputer  
le passage aux Ecoffois , il s'enfuit  
avec une précipitation qui fit moins  
de tort à sa valeur qu'à sa probité.  
Le Comte de Strafford Viceroy d'Ir-

lande , joignit dans ces circonstances les débris de l'armée qu'il devoit commander. L'esprit de sédition qu'il y remarqua , n'abatit pas son courage. Avec ses huit mille Irlandois braves , disciplinés , inviolablement attachés à sa personne , il promit sur sa tête de repousser les Rebelles jusques dans leurs montagnes ; & jamais ce grand homme ne fut accusé de rémerité.

Le Roi , qui ne voyoit autour de lui qu'un ennemi victorieux & fier , une armée découragée & corrompue , un peuple mécontent qui apoyoit ou du moins ne traversoit pas la rebellion , une Cour où régnoint assez ouvertement tous ces vices ensemble , refusa son consentement à une résolution si généreuse. Croyant son parti ruiné , quand il n'étoit encore qu'en péril , il assembla tous les Pairs du Royaume , chose qui étoit sans exemple depuis plusieurs siècles. Cette Assemblée ,

quoique composée de toute la haute Noblesse du Royaume, ne réunit que des hommes bornés qui ne voyoient rien, des cœurs timides que tout effrayoit, des esprits faux qui n'avoient que des vues dangereuses, des ames perfides qui trahissoient leur Souverain & leur Bienfaiteur. Charles n'y trouva que de la hauteur; point de bon conseil, & encore moins de secours. Dans cette extrémité, l'infortuné Monarque se détermina à convoquer le sanguinaire Parlement de mil six cens quarante, pour se reconcilier, s'il en étoit encoté tems, avec les Anglois, & pour les armer contre les Ecoffois.

La plûpart des Pairs qui composoient cette trop célèbre Assemblée, se trouvèrent corrompus, & tous les Membres des Communes étoient fanatiques. Dans la Haute Chambre, on étoit mécontent du Roi: dans la Chambre Basse, on détestoit

tolt la Royaute. Les premiers étoient sans Religion ; & les seconds , ce qui est plus dangereux , en avoient une ennemie de l'Ordre. D'un côté on ne vouloit qu'humilier le Souverain ; de l'autre on étoit déterminé à le perdre.

Les Seigneurs les plus opposés à Charles furent , le Comte de Bedford qui aimoit mieux tenir le premier rang au Parlement , que de n'avoit que le second à la Cour. Le Vicomte Say qui se faisoit une religion de haïr tout ce qui n'étoit pas de la Secte des Puritains. Le Comte de Warwick , l'homme le plus corrompu , & un des plus grands hypocrites d'Angleterre. Le Lord Mandeville , l'idole du peuple par ses profusions , & des honnêtes gens par sa douceur. Le Comte d'Essex , que le hazard plaça toujours dans de grandes scènes , & que la nature avoit destiné à l'obscurité. Le Comte de Holland , Parlementaire

lementaire par caprice plutôt que par raison ou par sentiment. Le Comte de Northumberland , qui portoit aux derniers excès le mépris pour ses maîtres , & l'ingratitude pour ses bienfaiteurs. Mylord Herbert , qui entroit dans un parti , parce qu'on l'y mertoit , & qui y étoit constant , parce qu'on lui disoit qu'il le falloit être.

La Royauté n'avoit point dans les Communes des ennemis plus violens , plus accrédités & plus adroits que Pym , à qui une longue expérience tenoit lieu de pénétration , de vertus & de services : Hambdem , qui étoit tout ce qu'il vouloit , & qui n'a jamais été ce qu'il sembloit être : Saint Jean , homme sombre , enveloppé , entêté , séditieux par principe & par caractère : Fiennes dans qui les Ministres de Genève , & les Rebelles de France avoient fortifié le mépris de l'autorité : Vane , dont la dissimulation

L

profonde , & le génie emporté unis ensemble , formoient un factieux parfait : Hollis , qui n'eut de blâmable dans sa conduite , que le motif qui en dirigeoit les ressorts.

Comme le Roi avoit peu d'amis dans le Parlement , & qu'il n'y en avoit que de foibles , ses ennemis s'y trouverent les maîtres des délibérations. Ils commencèrent par s'unir étroitement avec l'armée Ecossaise , qui , par un accord fait avec Charles , devoit demeurer en Angleterre jusqu'à ce que le Parlement eût rétabli la paix entre les deux Nations. Les Anglois qui songeoient à se revolter , ne garderent plus de mesures avec le Monarque , quand ils se virent appuyés par des Rebelles , dont la protection les assuroit de l'impunité. Pour ôter au Trône l'unique appui qui lui restoit , ils accusèrent le Comte de Strafford d'avoir travaillé à détruire la réformation & la liberté. Cet

homme illustre étoit coupable d'un plus grand crime ; il aimoit , il ser- voit son Roi. Un si noir complot qui commençoit par l'injustice , de- voit finir par la sédition. Les Pairs qui avoient horreur de se couvrir d'un sang si pur , furent exposés à la fureur du peuple par les intrigues de la Chambre Basse : la foiblesse en éloigna plusieurs de l'assemblée ; la crainte arracha aux autres un ar- rêt honteux.

Le Roi qui avoit été quelquefois grand , parut disposé à l'être en cer- te occasion. Il ne refusa pas seule- ment de souffrir à l'injustice ; il fit encore éclater son indignation. Les clamours d'une populace sédi- tieuse , & les conseils de quelques amis timides furent également mé- prisés. Charles parla en Maître ir- rité , en ami tendre , en Monarque reconnaissant. On peut dire que Strafford immola la gloire du Roi à la sienne. Pour être grand , il for-

ça presque son Souverain à une lacheté. Le foible Prince accorda aux prières de son Ministre, ce qu'il avoit refusé aux menaces de son Parlement. Il fut permis aux Factieux d'immoler la victime ; & tous les siècles se souviendront que Charles I. en signa l'arrêt.

Le généreux Strafford soutint à la mort la gloire de sa vie. Il trouva plus d'honneur sur l'échafaut, qu'il n'en avoit acquis dans mille combats ; & il ne regarda pas comme un supplice, une fin utile à son Roi. Le sacrifice de ses jours lui assura la réputation du meilleur des Sujets. Ses succès à la Cour & à l'armée l'avoient déjà placé parmi les premiers politiques & les plus grands Généraux. On oublioit en le voyant, que c'étoit l'homme de sa Nation le plus puissant & le plus riche ; on pensoit seulement qu'il en étoit le premier génie. Il concevoit si aisément qu'il pouvoit se

passer d'étude. Il s'exprimoit avec tant de grace qu'il n'avoit pas besoin de scavoit. Son esprit ne fut peut-être que trop supérieur. Cet ascendant lui inspiroit pour les autres hommes un mépris qu'il n'avoit pas l'attention de dissimuler. La fierté qui est le défaut ordinaire des Héros Anglois, fut spécialement celui de Strafford. Il ne voulut jamais que la justice ; mais dans le choix des moyens, il préféra toujours les violens. Sans une trop haute opinion de lui-même, qui le portoit, pour ainsi dire, à se croire un Dieu, il eût pu devenir le premier des hommes.

La fin tragique de Strafford, & l'emprisonnement de l'Archevêque de Cantorberi, qui éprouva dans la suite le même sort, privèrent le Roi de ses deux yeux, ainsi qu'on s'exprimoit alors. Leur place & celle de quelques autres, qui en se retirant dans les pays étrangers,

épargnerent d'autres crimes à la Nation, & au Roi des foiblettes, furent remplies par les Seigneurs les plus séditieux du Royaume. Le Parlement exigea cette complaisance; & le Monarque crut que cet expédition guériroit ses Sujets de leurs défiances. Il reçut ses Ministres de la main de ses persécuteurs.

Les ennemis de la Royauté sont hors de leur place dans le Conseil des Princes. Charles ne trouva dans le sien que des traîtres qui le livrèrent à des rebelles. Le Parlement souhaita qu'il lui sacrifiât le droit dont jouissoient pleinement les Rois, de bannir & d'emprisonner sans en découvrir les causes; il le lui sacrifia: qu'il renonçât à tous les tributs qui se levoient par ses ordres, & qui faisoient partie de son domaine; il y renonça: que les deux Tribunaux destinés à soutenir l'honneur & les droits du Diadème fussent supprimés; il les suppri-

ma : qu'il s'engageât à convoquer régulièrement tous les trois ans le Parlement ; il s'y engagea. Enfin le Parlement souhaita de ne pouvoir être cassé que du consentement des deux Chambres ; cette audacieuse demande fut encore accordée. Le lendemain du jour auquel ce fatal consentement fut donné, le Comte de Dorset entra la tête couverte dans la chambre de Charles. Comme on l'avertit de songer où il étoit, il répondit, *qu'il n'y avoit plus de Roi d'Angleterre.*

En effet, à peine le Parlement fut-il maître de prolonger à son gré sa durée, qu'il demanda la disposition des armées, des places, des ports, des arcenaux du Royaume. Indigné de ces orgueilleuses prétentions, le Monarque Anglois se souvint enfin qu'il étoit encore sur le Trône, & qu'il falloit s'y soutenir sans honte, ou en descendre du moins avec gloire. Il arma, & ce

retour de courage lui ramena des Partisans que l'animosité de ses ennemis avoit préparés à ce changement.

Depuis long-tems les bons Citoyens que l'amour de l'Ordre avoit autrefois aigris contre les usurpations de Charles , détestoient dans leur cœur les entreprises des Factieux qui usurpoient son autorité. Ils trouverent plus étrange encore que le Parlement voulut gouverner sans Roi , qu'ils n'avoient trouvé mauvais que le Roi voulut se passer de Parlement. La constitution du Gouvernement étoit plus alterée par l'un que par l'autre. Ils faisoient des vœux contre les tirans , en attendant l'occasion de faire des efforts contre la tyrannie. La résolution du Prince fit éclater de si beaux sentimens ; & l'Europe apprit avec joye que la fidélité pour le Souverain , n'étoit pas une vertu tout-à-fait bannie de l'Angleterre.

Deux Partis célèbres encore aujourd'hui commencèrent alors à diviser la Nation. L'un étoit composé des Episcopaux & de ceux pour qui l'autorité Royale étoit encore respectable. L'autre étoit rempli par les Presbiteriens, & par les esprits Republiquains ou Parlementaires. Les premiers furent appellés dans la suite Tories, les seconds eurent le nom de Wigs. Il n'est pas de mon sujet de décrire les événemens meurtriers que produisirent ces divisions. Jamais l'Angleterre ne fut inondée de tant de sang, ni souillée de plus de crimes. La guerre se fit avec plus de brutalité que de bravoure, plus d'opiniâtré que de constance, plus d'impétuosité que d'intelligence, plus d'animosité que d'émulation, plus de fureur que d'héroïsme. L'honneur des Royalistes l'emporta d'abord sur le désespoir des Parlementaires ; la bonne sur la mauvaise cause ; la Religion

sur le Fanatisme. Charles alloit triompher, s'il eût eu dans le Conseil le courage qu'il avoit dans les armées. Il pouvoit tout, & il n'osa rien. De perfides amis l'arrêtèrent deux fois sur la route de Londres, tandis que les Rebelles prenoient des mesures infaillibles pour l'accabler par le conseil d'Olivier Cromwel.

Cet illustre scélérat, qui ne peut être loué sans horreur, ni méprisé sans injustice, qu'on est forcé d'admirer & de détester tout ensemble, éclairoit déjà par des lumières supérieures le Parlement qu'il devoit un jour gouverner. Pour empêcher la ruine de cette Assemblée, Cromwel imagina l'alliance de l'Ecosse, & par là son parti qui étoit presque abbatu, devint plus puissant que jamais.

Les Ecossois qui avoient autrefois donné la loi à Charles, craignirent d'être obligés à la recevoir.

d'eux, s'il parvenoit à fixer la victoire qui commençoit à se ranger sous ses étendarts. Pour prévenir une soumission qu'il leur plaisoit d'appeler esclavage ; ils entrerent dans une ligue dont il y a apparence qu'ils ne pénétrerent pas tout-à-fait le but. Ils furent flattés du plaisir d'assurer leur liberté, de l'avantage de rendre le Presbytéranisme dominant, & de l'honneur de protéger l'Angleterre. La révolte unit deux Nations divisees par une antipathie de quinze siècles. Londres & Edimbourg confondirent leurs prétentions, leurs murmures, leurs projets & leur politique.

Dès-lors la ruine du Parti Royaliste devint infaillible. Quelques avantages remportés sur les Parlementaires Anglois ne rassurerent pas contre l'union des forces des deux grands Royaumes. Charles, avec des Partisans dont quelques-uns étoient perfides, plusieurs chan-

Lvi

celans , & peu déterminés à vaincre ou à périr , ne pouvoit pas résister à des Enthousiaſtſes ſans nombre , conduits par une politique abominable , mais profonde. Pour ſuspendre ſeullement la chute du Roi , il falloit des prodiges , & tandis que Cromwel en faifoit en Angleterre pour l'avancer , Montroſe en faifoit pour la retarder.

Ces deux hommes célèbres fixerent ſur eux les yeux de l'Europe entière par des talents plus différens qu'opposés. Montroſe avoit une droiture de cœur qui le fixa toujours dans les intérêts de ſon Roi & de ſa patrie ; Cromwel une ſupériorité d'esprit qui donnoit un air d'équité aux actions les plus criminelles. L'un réussit à former lui ſeul un parti ſans d'autres resſources que ſon courage ; l'autre vint à bout de dominer dans le ſien par beaucoup d'adresse & de politique. Le premier excelloit à lever des armées , & à les en-

durcir au froid & à la faim ; le second , à les retenir & à les faire sub-  
sister. Le Héros de l'Ecosse avoit  
une audace qui déconcertoit les me-  
sures des Guerriers méthodiques ;  
celui d'Angleterre se faisoit un sys-  
tème , & le suivoit , mais sans len-  
teur & sans timidité. Montrose fai-  
soit de grandes choses pour le plai-  
sir de les faire , & l'honneur de les  
avoir faites ; Cromwel avoit des  
vûes plus intéressées , il vouloit re-  
cueillir le fruit de ses intrigues &  
de ses exploits. La vanité faisoit  
proprement le caractère du premier ;  
l'ambition étoit la passion dominan-  
te du second. Celui - ci se montra  
supérieur à ses disgraces ; celui - là  
plus grand que ses succès. L'un  
éprouva mille trahisons & les étouf-  
fa ; l'autre se connoissoit si bien en  
hommes , qu'il n'en fut jamais trom-  
pé. L'Ecossois perdoit souvent ses  
plus zélés partisans par des soup-  
çons injurieux à leur gloire. L'An-

glois ramenoit ses ennemis par une confiance qui les séduissoit. Avec le premier on espéroit beaucoup de vaincre ; on étoit assuré de n'être pas vaincu avec le second. Si la Couronne pouvoit être soutenue sur la tête de Charles, c'étoit par Montrose ; si elle en devoit tomber, c'étoit par Cromwel. Le Parlementaire fut autant supérieur au Royaliste par l'esprit, qu'il fut inférieur par le cœur. L'un ressembloit aux Héros Grecs, & l'autre aux Héros Romains.

Montrose eut d'abord des succès qui tiennent plus du Roman que de l'Historie. Entré seul & en secret en Ecosse, il inspira à quelques braves qu'il rassembla, & à douze cens Irlandois qui le vinrent joindre, une passion extrême pour lui, pour son parti, pour le Roi, pour la gloire, & pour les actions extraordinaires. Sans bagage, sans artillerie, sans munitions, sans places fortes, sans in-

telligences , sans argent , sans ressources , & presque sans armes , suivi seulement de trois mille hommes , mais trois mille hommes formés par lui aux combats , il gagna quatre batailles , défit cent Pattis , surprit quatre-vingt Châteaux , forçà les meilleures Villes , répandit la terreur dans tout le Royaume . Abandonné par les premières troupes qu'il avoit levées , trompé par plusieurs de ceux que la nécessité de ses affaires l'obligeoit d'employer , protesté par le Parlement , entouré d'un peuple d'ennemis & de jaloux , assiégé par deux , par trois , & quelquefois par quatre armées , attaché à un Prince qui communiquoit son malheur à tous ses amis , Montrose ne reçut jamais qu'un échec . Il avoit réparé ce malheur par son activité , sa valeur , sa fortune ; il étoit parvenu à conquérir l'Ecosse entière , ou presque entière , lorsqu'une nouvelle scène de la tragédie la plus

compliquée qu'il y ait jamais eu, changea tout - à - coup la situation des affaires.

Le Roi après avoir soutenu avec des succès variés une guerre cruelle contre les Anglois rebelles & les Ecoffois qu'ils avoient appellés à leur secours, s'étoit lassé de lutter contre la fortune. Accablé sous le poids de ses malheurs, & ne voyant point de jour dans le cahos de ses affaires, ni d'issue dans le labyrinthe où le fil des évenemens l'avoit conduir; ce Prince infortuné se précipita dans l'abîme qui lui parut le moins profond; il alla se jeter dans les bras de l'Armée d'Ecosse, espérant y trouver non de l'obéissance, mais de la compassion.

Leslay qui commandoit les Rebelles, reçut le Monarque en Sujet respectueux, mais non pas fidèle. Il lui persuada de regagner le cœur de ses Sujets, en faisant ouvrir toutes les Villes dévouées à ses intérêts.

terêts, & en désarmant tous les corps d'armée qui combattoient encore sous ses enseignes. Les fautes qu'on fait dans les grandes places ne sont pas toujours libres ; ce sont souvent des suites malheureuses & nécessaires des fâcheuses situations où l'on se trouve. Charles accorda tout, parce qu'il n'étoit pas en état de rien refuser. Depuis cet ordre fatal il ne resta pas le moindre vestige du bon Parti dans l'étendue des deux Royaumes. Tout se soumit jusqu'à l'invincible Montrose. Ce grand homme préfera la gloire de bon Sujet à celle de Conquérant redoutable. L'exil auquel son Maître étoit forcé à le condamner lui parut plus glorieux, qu'une indépendance marquée du sceau de la Rébellion. Il s'arracha du sein des guerriers qu'il avoit si souvent menés à la victoire en Ecoffe, pour aller rendre les Chrétiens triomphans des Infidèles en Hongrie.

Tandis que ce Héros alloit prêter le secours de son bras à d'autres peuples, le Parlement d'Angleterre achettoit des Ecoffois l'odieux privilége de commettre le plus grand des crimes. Le Prince instruit du prix pour lequel on le livroit, s'écria avec indignation, qu'il aimoit encore mieux être avec ceux qui l'avoient acheté cherement, qu'avec ceux qui l'avoient lâchement vendu.

Lorsque Charles fut conduit en Angleterre, il y avoit deux Factions dans le Parlement, les Presbytériens & les Indépendans. Les premiers ne vouloient que l'anéantissement de l'Episcopat, & la diminution de la Puissance Royale : les seconds étoient pour l'extinction de la Royauté, & par conséquent pour la mort du Monarque.

Ireton gendre de Cromwel, & le Chef après lui des Indépendans, fonda les dispositions de la Cham-

bre Basse, qu'il harangua en ces termes.

» On abuse depuis trop long-  
 » tems de la patience du premier  
 » Tribunal d'Angleterre. Les ca-  
 » prices d'un Roi opiniâtre ont tant  
 » coûté de sang à l'Etat, qu'il se-  
 » roit imprudent de tarder encore  
 » à reprimer ses fureurs. Le Con-  
 » trat des Rois & des peuples con-  
 » tient un engagement mutuel d'o-  
 » béissance & de protection ; on  
 » nous refuse l'un, nous sommes  
 » dispensés de l'autre. Toute l'Eu-  
 » rope a les yeux sur vous, pour  
 » sçavoir si vous avez autant de  
 » fermeté pour assurer le salut pu-  
 » blic, que vous avez fait paroi-  
 » tre de lumières pour le connoî-  
 » tre. Ne balancez pas à prendre  
 » le parti le plus généreux ; les  
 » vaillans hommes, par qui vous  
 » avez triomphé si souvent, vous  
 » assûrent par ma voix que leur  
 » courage n'a pas diminué, & que

„ leur zéle pour la patrie est tou-  
 „ jours le même. Ils souhaitent seu-  
 „ lement de n'être pas obligés à  
 „ chercher dans leurs forces une  
 „ sûreté , qu'ils aimoient mieux de-  
 „ voir à la promptitude & à la vi-  
 „ gueur de vos résolutions.„

Tandis que Ireton parloit , Crom-  
 wel étudioit tous les visages , & lis-  
 soit dans les yeux de l'assemblée ce  
 qu'il devoit penser de chacun de  
 ceux qui la composoient. Après  
 cette épreuve infaillible pour un  
 homme de son caractère , il livra  
 le Parlement à l'armée dont il étoit  
 l'idole , & fit exclure ou emprison-  
 ner par la force des armes , envi-  
 ron deux cens Membres de la Cham-  
 bre Basse dont la conscience s'ac-  
 cordoit mal avec ses desseins. Il fit  
 plus : assûré que la Chambre Haute  
 détestoit ses forfaits , & ne se prê-  
 teroit jamais à ses vûes , il fit dé-  
 clarer dans celle des Communes ,  
 qu'à elle seule appartenoit le pou-

voir de faire des loix , & qu'on n'y  
avoit pas besoin du consentement  
des Seigneurs , la Souveraine Puis-  
sance étant originairement dans le  
peuple. On érigea ensuite un Tri-  
bunal sous le titre de Cour de Hau-  
te Justice , dont les Juges furent ti-  
rés , partie de l'armée , & partie  
des Communes , par l'autorité de  
qui cette Assemblée se formoit.  
Charles fut cité devant ces furieux ,  
qui justifierent tous le choix qu'on  
avoit fait d'eux. La plus horrible  
catastrophe ne leur coûta pas un  
soupir , ni le plus noir forfait un re-  
mord. L'Angleterre devint le théâ-  
tre d'un spectacle horrible , dont  
aucune autre nation n'a eu à rougir.  
Un Roi généreux fut condamné ,  
comme tyran , à périr sur un écha-  
faut ; & cette horrible scène fut vue  
avec aussi peu d'émotion , que s'il  
se fut agi du dernier des hommes.  
*Les Presbytériens , dit un Ecrivain  
célèbre , fournirent la hache qui cou-*

par la tête au Roi, & livrerent la victime toute liée aux Indépendans qui l'égorgerent.

L'infortuné Monarque fut conduit à une fin si tragique par les passions de Buckingham, le zèle impétueux de Laud, les hauteurs de Strafford, les indiscretions de la Reine, les divisions de son Conseil, la trahison de ses Favoris, le concert de ses persécuteurs, l'ambition de Cromwel. Le meilleur maître, le meilleur ami, le meilleur pere, le meilleur mari, le meilleur Chrétien, peut-être le plus honnête homme de son siècle; il ne lui manqua que de connoître ses talens pour être un grand Roi. Il fut assez appliqué pour suffire au gouvernement de ses Etats; assez habile pour commander ses armées; assez brave pour vaincre ses ennemis; assez généreux pour désarmer les Rebelles; assez éclairé pour connoître les intérêts de sa Couronne; assez mo-

déré pour respecter les droits de ses peuples. Malheureusement il se défia trop de ses forces , & se livra sans réserve aux passions de ses Ministres , & aux caprices de ses FAVORIS. Son règne ne fut proprement que l'histoire de ces différens caractères. A la lenteur succéda la précipitation , au despotisme des maximes populaires , au goût de la guerre l'amour de la paix , à une dureté outrée une douceur excessive , au refus des choses les plus raisonnables la concession des plus injustes , aux grandes intrigues les petites finesses , à l'envie de tout brouiller le desir de tout réunir. Pour peindre d'un trait ce Monarque , il fut le jouet de ses amis durant la vie , & la victime de ses ennemis à la mort. Il la vit venir en grand homme , & ne laissa paroître ni foiblesse , ni ostentation.

Les parricides avoient leurs mains encore teintes du sang de leur Sou-

verain , lorsqu'ils chercherent dans de nouveaux crimes l'impunité de celui qu'ils avoient commis. Trois précautions , toutes trois extrêmes , leur parurent nécessaires , pour garantir leurs têtes coupables de la foudre qui les menaçoit. Ils avoient massacré le pere , ils proscrivirent les Princes ses fils comme ses complices ; ils avoient dégradé la Chambre des Pairs , ils la supprimèrent comme inutile ; ils avoient avili la Royauté , ils l'anéantirent comme funeste au bonheur des peuples. L'autorité Souveraine résida dès-lors toute entière dans la seule Chambre des Communes.

La nouvelle République inspirée par le génie étendu & sublime de Cromwel , procura à l'Angleterre une tranquillité qu'elle n'espéroit plus , & lui donna un éclat qu'elle n'avoit pas eu depuis plusieurs siècles. On venoit d'être agité des plus violentes tempêtes , & tout pa-  
ritut

rut calme ; on s'éroit eru à la veille de sa ruine , & on éroit en état de donner des loix. Il est facheux pour l'honneur de la vertu , qu'un des plus beaux , des plus grands spectacles que fournissent les Annales des Nations , soit l'ouvrage de la révolte. Tout parut merveilleux dans cette révolution. Les Royalistes se plierent à un genre de Gouvernement mal assorti à leur caractère , & que leur conscience n'aprouvoit pas. Les Grands accoutumés au rôle de Législateurs demeurerent païsibles dans l'ordre de simples Citoyens. Les Irlandois & les Ecoisois , qui avoient armé ; les premiers par attachement pour leurs Rois ; les autres pour effacer l'horreur de leur trahison , furent malheureusement domptés. Les Hollandais , qui avoient profité des malheurs de l'Angleterre pour usurper l'empire de la mer , furent humiliés. La France & l'Espagne tou

jours rivales, toujours ennemis, briguoient baslement, si on ose le dire, l'alliance des usurpateurs. Les Souverains qui auroient dû s'unir pour venger un attentat commun à tous les Rois, applaudissoient à l'injustice par crainte ou par intérêt. Toute l'Europe s'humilia, se tut, ou admira.

Cromwel étoit le ressort secret de ces coups d'Etat. Oracle du Parlement par ses lumières, & idole de l'armée par son courage, il remuoit à son gré les deux corps, & les faisoit également concourir à ses vues & à la gloire de la Nation. Quand le tiran vit que les prodiges de son administration avoient fait sur les esprits & sur les cœurs, l'impression qu'il s'en promettoit, il dédaigna une autorité empruntée, & voulut avoir un pouvoir à lui. Comme son système étoit de se faire décerner les honneurs & non de les usurper, il prit des routes assez détournées pour

parvenir au but qu'il se proposoit. L'armée nourrissoit depuis long-tems une haine fiere , vive & ouverte pour le Parlement. Quand Crom-  
wel n'eut plus d'intérêt à suspendre les effets terribles de cette dangereuse passion , elle agit avec toute l'au-  
dace qu'elle peut avoir dans de bra-  
ves gens qui se croient fortement  
offensés. Ils ne se bornerent pas à demander la réformation de l'Etat , ils voulurent qu'elle fût l'ouvrage d'une autre Assemblée. Le Parle-  
ment chercha à cacher la frayeur , que lui causoient ces prétentions , sous un faux air de courage qu'il ne soutint pas long-tems. Il voulut cas-  
ser une partie de l'armée , & dis-  
perser le reste pour l'empêcher de cabaler contre le Gouvernement. Cette hauteur irrita des hommes , qui ne s'attendoient pas à trouver de la résistance ; les esprits s'échauf-  
fèrent , & chacun prit parti selon son inclination ou ses intérêts.

Mij

la fin les Anglois armés donnerent la loi à ceux qui ne l'étoient pas. Douze Députés de l'armée & douze du Parlement, furent choisis pour imaginer une nouvelle forme de Gouvernement.

Les Parlementaires regagnerent dans les Conférences, la supériorité qu'ils avoient perdue dans les précédés. Ils persuaderent aux Militaires que leurs intérêts communs demandoient que les choses restassent sur l'ancien pied. Cromwel vit l'instant qui alloit déranger ses vues, & il le prévint. Spectateur indifférent & désintéressé en apparence jusqu'à ce jour, il se déclara hautement pour l'armée dont il étoit Général. Suivi de ses principaux Officiers, il se rendit à Westminster, & en chassa avec mépris le Parlement qui y étoit assemblé, & qui vouloit secouer son joug. Cet ambitieux fut alors le maître de s'emparer du Gouvernement, mais il avoit obtenu du peuple &

de l'armée comme gracie, ce qu'il étoit résolu d'accorder un jour comme nécessaire. Pour conduire les affaires au point de maturité où il les souhaitoit, il témoigna beaucoup de zèle pour l'administration la plus populaire. A son instigation, le Conseil des Officiers qui avoit cassé le Parlement, remit l'autorité Souveraine à cene quarante-quatre personnes choisies dans les trois Royaumes qu'elles représentoient.

Le nouveau Tribunal, qui prit le nom de Parlement, fut composé à dessein de tout ce qu'il y avoit de plus ridicule, de plus extravagant, de plus décrié dans les trois Nations. Lorsque ces hommes méprisables eurent fait assez de bêtises pour exciter la risée & l'indignation publiques, les amis de Cromwel leur persuaderent d'abdiquer un pouvoir incommode, qui les livroit à tant de chagrins : ils y consentirent. L'ambitieux qui conduissoit avec art tou-

tes ces intrigues, vit alors couronner sa politique, comme il avoit vu triompher autrefois son audace, L'armée se joignit au Parlement, pour le conjurer de se charger seul du Gouvernement. Il voulut y être forcé. On se vit réduit à solliciter bassement des fers qu'on craignoit. Le tyran ne se rendit qu'après une résistance de plusieurs jours, & une froideur offensante. Encore voulut-il moins paroître accepter l'autorité, que cesser de la refuser, & faire croire qu'il avoit plus de talent que de passion pour régner.

Dès qu'on fut parvenu à vaincre l'hipocrate modeste du plus orgueilleux des hommes, la flatterie s'occupa du choix des titres qui pourroient plaître à l'usurpateur. Sa vanité auroit été pour les fastueux sa politique lui fait préférer les modestes. Il rejetait celui de Roi, qui lui auroit attiré la haine des peuples, & accepta celui de Pro-

recteur, qui lui concilia leur affection. Sous le premier de ces deux noms, il auroit paru plus maître ; il l'étoit réellement davantage sous le second. En mettant des bornes aux complaisances des Anglois, il leur épargnoit de la honte, & à lui par conséquent des contradictions. Ces préliminaires de son règne en prognostiquerent la sagesse, & en assurerent la tranquillité.

Cromwel ne fut pas un de ces hommes qui ont paru indignes de l'Empire aussi-tôt qu'ils y sont parvenus. Il avoit le génie de toutes les places, de tous les instans, de toutes les affaires, de tous les Partis, de tous les Gouvernemens. Il étoit toujours ce qu'il falloit être ; le plus brave à la tête des armées ; le plus éclairé dans les conseils ; le plus appliqué dans les affaires ; le plus éloquent dans les délibérations ; le plus actif dans les entreprises ; le plus fanatique dans la dé-

M iiij.

votion ; le plus ferme dans les dis-  
graces ; le plus scavanç dans une  
assemblée de Théologiens ; le plus  
factieux dans les conspirations. Il  
ne fit jamais de faute , ne manqua  
jamais d'occasion , ne laissa jamais  
d'avantage imparfait , ne se contenta  
jamais d'être grand quand il pou-  
voit être très-grand. Le hazard &  
le tempérament , qui décident de  
la conduite des autres hommes ,  
n'influèrent pas dans la moindre de  
ses actions. Né avec une indiffé-  
rence entière pour tout ce qui est  
louable ou blâmable , honnête ou  
deshonnête , il n'envisagea jamais  
la vertu comme vertu , le crime  
comme crime ; il ne vit que les rap-  
ports que l'un & l'autre pouvoient  
avoir à son élévation. C'étoit son  
idole ; il lui sacrifia son Roi , sa Pa-  
trie , sa Religion , qu'il auroit dé-  
fendus avec le même zèle , s'il y  
avoit eu autant d'avantage à les pro-  
téger , qu'à les anéantir. Le systè-

me de son ambition fut conduit avec un art, un ordre, une hardiesse, une souplesse, une fermeté, dont je ne crois pas qu'il y ait d'exemple dans l'Histoire. Toutes les Sectes, toutes les conditions, tous les peuples; la paix, la guerre, les négociations, les révolutions, les miracles, les prophéties: tout avança la fortune de l'hipocrate usurpateur. C'étoit un caractère né pour faire la destinée des Nations, des Empires & des siècles. L'éclat de ses talents a presque fait oublier l'horreur de ses attentats. La postérité doutera au moins, si Olivier Cromwel fut plus digne d'exécration que d'admiration.

La chute de Richard son fils suivit de près son élévation. Il fut assez long-tems Protecteur pour sa honte; trop peu pour qu'il en revint ni bien ni mal à l'Angleterre. Il n'eut ni vices ni vertus, dans un tems, chez une Nation,

M v

une place où peut-être tous les deux étoient également nécessaires. Sa déposition, qui fut principalement l'ouvrage de sa faiblesse, laissa le Royaume en proye à trois Factions, qui paroisoient devoir renouveler les sanguinaires scènes, dont le seul souvenir glaçoit tous les cœurs, d'effroi. Ces Partis qui alloient occuper le théâtre si agité de la Grande-Bretagne, étoient celui du Parlement, celui de Lambert, & celui du Roi.

Le Parlement étoit celui-là même, qui s'étoit souillé du sang de Charles I. qui avoit changé la Monarchie en République, & qui est connu dans l'Histoire sous le nom de long Parlement; parce qu'il dura douze ans. Il fut dispersé en 1653. par Cromwel, qui vouloit recueillir seul le fruit du crime qu'ils avoient fait ensemble. Le tour qu'on prit pour le rassembler, fut de dire qu'il avoit été convoqué sous le feu Roi.

qu'il n'avoit pas été cassé, & qu'il subsistoit encore. On a peine à comprendre comment l'armée, qui s'étoit prêtée aux violences du Protecteur, jetta les yeux sur ce Parlement qu'elle avoit offensé, plutôt que sur d'autres qui avoient été assemblés depuis, ou sur un nouveau qu'on pouvoit former. Je croirois que le penchant, qu'on remarquoit déjà dans beaucoup d'hommes gens pour le bon parti, fit préférer une Assemblée personnellement intéressée à perpétuer l'injustice, accoutumée aux plus odieuses catastrophes, & prêtel, s'il le falloit, à s'immoler le fils, comme elle avoit autrefois sacrifié le père.

La puissance du Parlement fut trouva balancée par celle de Lambert. Ce Général n'eut pas précisément les vertus qui font un grand homme; il eut les qualités moins honorables, mais plus rares d'un Chef de Parti. Son esprit sans être

fort étendu, étoit propre à former & à entretenir des Factions ; son cœur sans être droit, étoit généreux ; son éloquence sans être forte, étoit persuasive ; son air sans être noble, étoit imposant ; ses manières sans être agréables, étoient séduisantes. Il eut l'ambition d'aspirer à tout, l'audace de s'en dire digne, le bonheur de le faire croire. Par le brillant de son courage, il étonna les plus audacieux ; par l'activité de ses démarches, il fatigua les plus appliqués ; par la singularité de ses projets, il déconcerta les plus habiles ; par l'étendue de ses prétentions, il arrêta les plus ambitieux. Il surpassoit en fierté les plus orgueilleux, en ruses les plus fins, en connoissance les plus expérimentés, en constance les plus opiniâtres. Cromwel lui fit l'honneur ou la honte de le craindre, & de le regarder comme son rival. Je ne balance pas à croire qu'il au-

roit été son successeur, si une seconde usurpation eut été aussi facile que la première. La tyrannie de l'un avoit averti les Anglois de se précautionner contre celle de l'autre. Le malheur de Lambert est d'être venu quelques années trop tard.

Tandis que ce Général, qui ne pouvoit trouver son élévation que dans les malheurs publiques, brouilloit l'armée dont il étoit l'âme avec le Parlement qui le haïssoit; les Royalistes formoient des vœux, & hazardoient quelques démarches pour leur Souverain. Charles II. n'étoit pas alors en Angleterre. Méprisé par quelques Puissances, trompé par d'autres, & abandonné de toutes, il promenoit ses malheurs dans différentes Contrées de l'Europe; & à la honte de l'humanité, il éprouvoit plus de mépris que de compassion. Sa cause trouva à la fin un vengeur, & ses Partisans un

Chief dans la personne du Général  
Monck.

Le caractère de ce Héros avoit échappé jusqu'alors au discernement d'une Nation plus profonde dans la connoissance des sciences que des hommes. On le croyoit d'un sens assez droit, mais d'un esprit borné ; hardi dans les combats, mais timide par tout ailleurs ; avide de richesses, mais exempt d'ambition ; propre à faire la guerre, mais incapable de la conduire ; admirable dans un second rôle, mais déplacé dans le premier. On vouloit qu'il eût des fantaisies, & point de passions ; qu'il fût esclave des bienfiances, & qu'il ne connût pas la vertu ; qu'il n'eût point de principes fixes sur la Religion ni sur le Gouvernement, & qu'il se laissât aller au hazard ; qu'il demeurât toujours au-dessous du grand qu'il n'imaginoit point, qu'il ne voyoit pas même quand on le lui présentoit ; qu'il

n'eût été qu'un instrument docile, entre les mains de Cromwel, que, la mort de l'usurpateur alloit rendre inutile.

La conduite que tint Monck, dans la révolution qui rétablit la Monarchie Angloise, désabusa sa Nation. Soit que ce Général, comme je le crois, ait pensé à servir son Roi, aussi-tôt que les brouilles, ries de l'armée & du Parlement lui en eurent fait voir la possibilité; soit, comme quelques Historiens, le conjecturent, qu'il ne soit devenu vertueux que quand il eut désespéré de voir son ambition couronnée, il est certain qu'il a montré un talent inconnu en Angleterre, & rarement porté aussi loin, chez les peuples mêmes, dont la finesse forme le caractère, & fait, peut-être la sûreté. J'apperçois dans toute sa conduite un politique sage, qui n'enfante que des projets avoués par la probité, ou ordonnés.

par le devoir : un politique pru-  
dent , qui ne veut que des choses  
possibles , & dans le temps seulement  
qu'elles sont possibles : un politi-  
que impénétrable , dont on ne peut  
percer les vues , moins encore les  
moyens qui doivent en assurer le  
succès : un politique insinuant , qui  
s'ouvre les coeurs faibles par des  
caresses , les Grands par la confian-  
ce , les mauvais par des bienfaits :  
un politique adroit qui tourne con-  
tre ses ennemis les longues intri-  
gues , les détours artificieux , les  
dissimulations profondes , dont ils  
veulent l'envelopper : un politique  
vif , qui ne perd pas en des délibé-  
rations inutiles des moments favo-  
rables pour agir & pour avancer :  
un politique constant , qui trouve  
dans son épée & dans son génie ,  
de quoi s'affermir contre les diffi-  
cultés ou les surmonter. Monck  
part d'Ecosse dont il est Gouver-  
neur , & où il est adoré. Il se met

à la tête d'une armée qu'il a formée, durcie aux travaux guerriers, mêlée à la victoire, attaché à ses intérêts. Il entre en Angleterre, où il détruit par ses Lieutenans les restes misérables du Parti de Lambert, qui est pris & enfermé dans la tour. Il pénètre jusqu'à Londres, où il casse le Parlement factieux qui étoit assemblé, & en convoque un autre, où la Chambre des Pairs abolié d'abord après la mort de Charles I. est rétablie, & dont le premier acte d'autorité est le rappel du Roi. Si je ne me trompe, les fastes de l'Histoire Britannique n'ont pas fourni deux fois le spectacle d'une politique aussi profonde, aussi modérée, aussi vertueuse.

Le Prince, que cette heureuse révolution porta sur le Trône, avoit un goût décidé pour les plaisirs, & un talent supérieur pour les affaires. Il pouvoit être à son choix l'homme le plus agréable & le plus grand

Homme de son siècle ; & par une philosophie, qui n'est pas ordinai-  
rement celle des Rois, il aimait  
mieux être heureux que d'être cé-  
lèbre. Il fut plus débauché que vo-  
luptueux, plus emporté que déli-  
cat dans le plaisir ; & comme ses Maîtresses n'avoient pas à se louer  
de sa fidélité, elles n'eurent pas à  
se plaindre de sa jalouſie. On ne  
peut rien ajouter à la mauvaife opi-  
nion qu'il avoit des deux sexes ; il  
croyoit toutes les femmes sans ver-  
ta, & tous les hommes sans pro-  
bité ; ce qui se passoit dans sa Cour  
paroiffoit assez justifier cette idée.  
La liberté étoit proprement son ido-  
le ; pour lui être odieux, il suffisoit  
de l'avoir gêné un moment ; & on  
lui devenoit insupportable, pour  
avoir paru embarrassé avec lui.  
Quoiqu'on ne pût pas avoir plus  
de dignité qu'il en avoit, il détes-  
toit si fort le cérémonial, qu'il n'a-  
pas été Roi un seul quart d'heure.

durant tout son Règne. C'étoit le Prince de son siècle le plus caref-  
sant & le plus ingrat ; il se croyoit dispensé de payer des services , par-  
ce qu'il étoit persuadé qu'on ne les  
lui rendoit que par intérêt. Il par-  
loit beaucoup , mais si bien , qu'il  
étoit passé comme en proverbe , qu'il  
n'avoit jamais rien dit de mal , ni  
jamais rien fait de bien en sa vie.  
Il se laissa gouverner par ses Minis-  
tres , qui tous ensemble ne voyoient  
ni aussi loin ni aussi bien que lui ;  
& il aimoit mieux adopter leurs  
fautes , que de se donner la peine  
de les redresser. L'hipocrisie ne fut  
pas du nombre de ses vices ; il vé-  
cut publiquement sans foi comme  
sans moeurs ; & la Religion Catholi-  
que qu'il professa à la mort , servit  
probablement moins à assurer son  
salut , qu'à honorer sa mémoire.

## VIII. EPOQUE.

*Le Parlement s'attribue le droit de disposer de la Couronne sous Jacques II. en 1689.*

LE rétablissement de Charles II. sur le Trône de ses Pères, ne fut proprement qu'un changement de décoration qui annonçait de nouvelles scènes. Le cœur des Anglois, aussi fanatique que leur esprit est philosophe, fut l'origine des nouvelles révoltes, comme il l'avoit été des anciennes. Avec la révolte, étoit tombé le pouvoir des Presbiteriens Républiquains qui avoient aboli l'Episcopat; les Anglicans Royalistes devenus les maîtres voulurent anéantir le Puritanisme, pour venger l'outrage fait à

leurs Dogmes. Comme il eut été trop odieux de n'attaquer ouvertement qu'une seule Secte dans un pays où il y en avoit sans nombre, elles furent toutes enveloppées dans une même condamnation; on proscrivit tout ce que l'Eglise Gallicane comprend sous le nom de non-Conformistes.

Ce fut dans le premier Parlement convoqué par le Roi, que fut faite une démarche si odieuse & si précipitée. La Cour ne tarda pas à s'apercevoir, que le Chancelier Clarendon avoit sacrifié à l'amour de ses opinions, la grandeur & les intérêts de son Maître. Dans le système qu'avoit formé le Monarque de se rendre absolu, il devoit s'étudier à gagner les cœurs: & on venoit d'aliéner la moitié de la Nation, sans l'espérance d'aucun avantage. Pour calmer les Presbiteraliens, que leur caractère ou leur nombre tendoit redoutables, & favoriser les

Catholiques, dont les maximes étoient favorables au pouvoir arbitraire, on médita de rétablir la liberté de conscience. Clifford, Arlington, Shaftsbury, Lauderdale, Buckingham, dont les quatre premiers étoient Ministres, & le dernier Favori du Roi, furent les auteurs de cette entreprise. On les chargea d'en préparer le succès.

Clifford étoit droit, violent, opinionniste ; il paroissoit indifférent, & je crois qu'il l'étoit, pour sa fortune, pour son repos, pour sa gloire. Trois objets l'occuperoient tout entier : l'élévation du Roi, la ruine de l'Eglise Anglicane, la propagation de la Religion Romaine. S'il eût eu une vertu moins austère, ou des principes plus relâchés, il auroit pu servir utilement sa patrie.

Arlington réparoit la médiocrité de son génie, la lenteur de ses opérations, les bornes étroites de ses vues, par un jugement exquis, une

forte application, une grande connoissance des affaires étrangères qu'il devoit à son expérience : comme on n'étoit pas en garde contre lui, il étoit rare qu'il échouât dans ses entreprises.

Lauderdale joua presque toute sa vie un rôle emprunté. Il étoit Républiquain, & il travailla à établir la Monarchie pure ; Presbitérien, & il appuya le Catholicisme ; violent, & il employa toutes les souplesses de l'intrigue. Il eut l'esprit faux, la mémoire prodigieuse, plus de sçavoir qu'on ne lui en auroit passé ailleurs qu'en Angleterre. On ne le ramena jamais de ses erreurs, mais il en revenoit le plus souvent de lui-même, pourvù qu'il n'en fût pas averti : deux sortes d'ennemis s'opiniâtrèrent à sa perte ; il se débarrassa toujours heureusement des siens ; & si ses avis eussent été suivis, il auroit eu le même succès contre ceux du Monarque.

Buckingham avoir l'air noble, l'esprit agréable, le talent de tourner tout en ridicule. Il ne connaît la Religion que pour la combattre, la vertu que pour la mépriser, l'amitié que pour la trahir. Il commença par corrompre le Roi son Maître, continua par en médire sans ménagement, & finit enfin par en être haï. Il inspira successivement toutes les passions : l'admiration par ses belles qualités, l'envie par sa faveur, le mépris par ses mœurs, la haine par ses malices, la compassion par ses malheurs. Il se borna à être l'homme le plus frivole de sa Nation, quoiqu'il fût né pour en être le plus grand & le plus utile. Le portrait de Shaftesbury trouvera un peu plus bas sa place.

Les cinq Seigneurs regarderent l'affaire de la tolérance comme essentielle, puisque c'étoit la base sur laquelle devoit porter l'édifice du Gouvernement arbitraire qu'on vouloit

vouloit éléver ; mais ils ne s'attendaient pas à la voir réussir dans de grandes difficultés. Pour les prévenir ou les surmonter , ils formerent entr'eux une union indissoluble ; le Roi s'appuya de l'alliance de la France ; & la guerre contre la Hollande fut résolue , afin d'avoir un prétexte de tenir une armée sur pied. Après qu'on eut pris des arrangemens si fâges , Charles ne tarda pas à faire publier la liberté de conscience , & à suspendre l'exécution des loix pénales établies contre tous les non-Conformistes.

Il y a apparence que le chagrin que ce coup de vigueur causa aux Anglicans , auroit été l'unique suite fâcheuse de cette affaire , si les fonds sur lesquels on comptoit pour soutenir le poids de la guerre , n'eussent tous manqué à la fois. Dans cet embarras , le Roi se vit réduit à convoquer son Parlement ; & le Parlement qui sentit le besoin qu'on avoit

de lui, déclara qu'il n'accorderoit des subsides, qu'à condition que la liberté de conscience feroit révoquée.

Charles se trouva dans une de ces situations absolument mauvaises, où l'on ne peut prendre qu'un mauvais parti : il lui paroissoit humiliant de ruiner son ouvrage, & dangereux de le maintenir. D'un côté il voyoit sa gloire en péril, & de l'autre sa sûreté. Il lui falloit renoncer à ses projets, ou aux secours nécessaires pour les appuyer. Les hommes d'Etat, ce qui n'arrive pas toujours, étoient pour le parti honorable, & les femmes, ce qui est rare, se déclarerent pour le parti honteux. Les uns faisoient craindre au Monarque que le Parlement enhardi par ses premiers succès, ne portât trop loin ses vues ambitieuses ; les autres l'assuroient que cette condescendance lui attacheroit pour toujours ce grand Corps. Les Royalistes déclarés vou-

leioient qu'il fût appuyer ses préten-  
tions par l'armée qui étoit sous les  
murs de Londres ; les Républiquains  
secrets ne parloient qu'avec horreur  
d'un expédient qui alloit bouleverser  
le Royaume.

Le Roi balança ; & quand on ba-  
lance, on est déjà déterminé pour le  
mauvais parti. Comme l'instant pré-  
sent étoit toujours celui qui influoit  
le plus sur les résolutions de ce Prin-  
ce voluptueux, il sacrifia assez aisé-  
ment un avenir qui lui paroisoit in-  
certain & qui étoit peut-être éloï-  
gné, aux offres de son Parlement,  
aux caprices de ses Maîtresses, à son  
goût particulier ; on proscrivit de  
nouveau les non-Conformistes ; &  
les Ministres qui avoient conduit le  
grand, le précieux ouvrage de la to-  
lérance, se virent en péril. Ils sca-  
voient que le Prince n'étoit pas assez  
exact en matière de probité, pour  
soutenir les auteurs après avoir aban-  
donné l'ouvrage. Ils craignirent d'ê-

tre livrés aux ressentimens des deux Chambres par un Monarque timide, qui leur sacrifioit ses plus beaux projets. Shaftsbury le plus coupable, si c'est l'être que de servir son Souverain, étoit la victime dont les ennemis de la Royauté souhaitoient davantage le sacrifice. Il détourna le glaive en abandonnant les intérêts de la Cour, & devint le Chef des Parlementaires.

Cet homme si célèbre dans l'Histoire Angloise, fut un de ces caractères extraordinaire qu'on trouve dans la Grande-Bretagne plus qu'ailleurs, & qui contribuent à la gloire ou à la honte de leur Nation, selon les idées qu'on s'est fait des choses. La nature lui avoit donné un esprit vaste, le travail lui procura des connaissances profondes, l'ambition le fit aspirer aux grandes intrigues, l'habileté l'y plaça, le bonheur l'y fit réussir. Il fut ami sincère, rival dangereux, ennemi implacable, voisin

inquiet, maître généreux. Le talent de la parole commença sa réputation. Une éloquence forte, vénémente, plaisante même, mais à propos, lui avoit érigé une espèce de Trône dans le Parlement; il y régnait; inutilement on délibéroit, il ramenoit tout à lui par la conviction, par le sentiment ou par la crainte du ridicule. De cet avantage, naissoit la facilité qu'il trouvoit à former des cabales & des factions. Une détermination forte à tout oser, justifioit l'air de confiance qu'il affectoit souverainement avec ses complices; il ne fit jamais de crime inutile; mais il hazarda toujours sans remords tous ceux qu'il crut nécessaires à ses vengeances, à sa réputation, à ses intérêts. C'est peut-être le premier homme, qui sans inconsistance ait changé cinq à six fois de parti: il comptoit avec complaisance les raisons de ses variations; & on ne pouvoit s'empêcher d'en admirer

N iiij

le tems, la maniere & les circonstances. Une connoissance parfaite des talens, de l'humeur, des vues de tous ceux qui avoient quelque part aux affaires de sa Nation, montroit à ses yeux l'avenir d'une maniere qui tenoit beaucoup plus de la certitude que de la conjecture. Ses lumières n'étoient sûres qu'en politique ; il donnoit dans des erreurs capitales sur tout le reste. Il portoit l'Athéisme dans la Religion, la confusion du bien & du mal dans la Morale, le Pirronisme dans l'Histoire, l'Astrologie dans la Physique. Il feroit possible de tracer deux portraits de cet homme singulier, tous deux beaux, tous deux ressemblans, tous deux opposés.

Comme Shafesbury étoit ouvertement tout ce qu'il étoit, le Roi ne tarda pas à s'appercevoir qu'il s'étoit fait un ennemi dangereux, & le peuple sentit qu'il avoit acquis un Protecteur intrépide. Le nouveau Crom-

vel moins rusé, mais plus hardi encore, plus décidé que l'ancien, chercha par des éclats de vengeance à se faire regretter d'un parti, & à se faire souhaiter par l'autre : il avoit voulu avilir le Parlement ; il forma le dessein de détruire la Monarchie.

Ce projet paroissoit extravagant au premier coup d'œil. Les peuples venoient d'éprouver des horreurs, qui devoient naturellement les tenir en garde contre les inquiétudes des esprits factieux. Une nouvelle révolution dans le Gouvernement, renouvela nécessairement les mêmes scènes. L'alternative ne pouvoit rouler qu'entre la vengeance d'un Ministre outragé, & l'ambition de mille tirans. Ce raisonnement eût été bon ailleurs qu'en Angleterre, & auroit fait impression sur un autre homme que Shaftsbury.

Cet audacieux personnage vit d'abord qu'il pouvoit compter sur les

Wigs, ennemis de la Royauté par leur politique, & du Roi par leur Religion. La révocation de la liberté de conscience venoit d'aigrir ce parti tout Presbitérien, & l'avoit disposé à s'écartez de l'obéissance; mais depuis le rétablissement de la Monarchie, cette Faction étoit trop affolée pour pouvoir faire seule un changement dans l'Etat: Shaftsbury entreprit d'y faire concourir les Torys tout Royalistes, tout Anglicans qu'ils étoient; & il espéra de renverser le Trône par les mêmes mains qui venoient de le relever.

La réunion des deux partis étoit une espèce de chimere qu'on avoit tenté mille fois inutilement. Elle étoit devenue encore plus difficile depuis l'affaire de la tolérance, où une partie de la Nation avoit été sacrifiée à l'autre. Cet événement avoit augmenté les jalousies, & réveillé avec violence toutes les raisons qu'on croyoit avoir de se détester. Il falloit

des ressorts inconnus & bien puissans pour rapprocher des coeurs si éloignés , & pour donner les mêmes idées à des esprits qui avoient des principes tout opposés. Shaftsbury en vint à bout ; on va voir comment.

Toute l'Angleterre soupçonneoit depuis assez long-tems que son Roi cherchoit à rendre la Religion Romaine dominante , & à établir le pouvoir arbitraire ; mais elle ne faisoit que le soupçonner. Le doute se changea en certitude , quand on eut entendu Shaftsbury dans le Parlement. Cet infidèle Ministre n'ignoroit aucun des secrets de son Maître , & il les dévoila tous. Il fit adroitem-ent sentir les rapports nécessaires , que l'alliance avec la France , la guerre contre la Hollande , la liberté de conscience , avoient avec les deux objets que la Nation redoutoit le plus. Pour donner plus de poids à ses paroles , il s'avoua coupable d'avoir favorisé ces projets , & parut

Ny

disposé à expier ce qu'il avoit fait de trop pour le Souverain par les services qu'il rendroit aux peuples.

Les artifices de Shaftesbury firent plus d'effet qu'il n'en espéroit ; & il en espéroit beaucoup. Tout accoutumé qu'il étoit à entraîner la multitude, il n'avoit jamais eu de succès si complet. La liberté, les Loix, la Religion parurent dans le plus grand péril. Whigs & Tories, tout fut alarmé. On demanda d'une voix unanime, un remède à celui qui avoit découvert le mal.

Shaftesbury qui connoissoit mieux les hommes qu'ils ne se connoissent eux-mêmes, apperçut dans ces clamours plus de cette vivacité qui se plaint, que de cette fureur qui détermine aux grands crimes. Il ne méprisa pas assez les Anglois pour se faire voir tout entier à eux. Un Roi, dont on n'étoit que mécontent, ne lui parut pas une victime encore prête ; il crut devoir se borner cette fois

à la perte du Duc d'Yorck qui étoit détesté. Il espéra que le Monarque appuyeroit le Prince son frere contre la Nation ; que les cœurs s'aigriroient par ces divisions ; qu'avec un peu d'adresse, on rendroit le peuple & la Cour irréconciliables ; & que le Parlement se porteroit peut-être un jour de lui-même, à ce qu'il eût été dangereux de lui proposer trop tôt. Comme il étoit indifférent pour le Shaftesbury que le Duc d'Yorck vécut, & qu'il lui importoit seulement qu'il ne régnât point, il ne pensa pas à demander le sang du Prince ; il travailla seulement à le faire exclure de la Couronne. Un événement tout-à-fait bizarre lui en facilita les moyens.

Titus Oatés le plus méchant des hommes selon les uns, le plus fou selon les autres, & selon moi tous les deux ensemble, forgea la calomnie la plus affreuse & la plus mal concertée qui soit jamais tombée dans

l'esprit humain. Il attribua aux Catholiques le plan d'une conspiration, dont le but étoit de faire périr le Roi, de renverser le Gouvernement, d'élever la Religion Romaine sur les débris de toutes les autres, & de la cimenter par le sang de leurs Sectateurs. Le Général des Jésuites étoit le chef de l'entreprise. Le Pape, le Roi de France, celui d'Espagne, la Reine d'Angleterre, le Duc d'Yorck surtout, l'appuyoient. On avoit ramassé de si grands trésors, donné de si bons ordres, levé de si nombreuses armées, trouvé des Généraux si experimentés, choisi des Ministres si habiles, que deux heures devoient suffire pourachever la révolution.

La postérité aura peine à croire, qu'une des Nations les plus éclairées & les plus vertueuses qui soient au monde, ait été assez aveugle pour croire cette rêverie, ou assez injuste pour verser du sang sans y ajouter foi. Malgré les contradictions sans

nombre qui devoient faire mépriser l'accusation , & punir le délateur , les Catholiques furent traités avec autant de sévérité , que s'il n'y avoit eu rien à dire pour leur innocence : ils furent dépouillés , emprisonnés , exilés , mis à mort. Ces barbaries se multiplioient chaque jour , lorsque Shaftsbury offrit au Parlement le dénouement d'une Tragédie qui duroit depuis trop long-tems : il proposa , pour accabler d'un seul coup les Catholiques , de déclarer le Duc d'Yorck incapable de jamais monter sur le Trône Anglois. L'acte d'exclusion fut dressé & accepté sur le champ par les Communes , & ensuite envoyé à la Chambre Haute , où les intrigues & les promesses du Monarque parvinrent enfin à le faire rejeter. Shaftsbury n'abandonna pas pour cela son projet , il renouvella plus d'une fois ses poursuites ; mais il trouva toujours quelques Royalistes de trop parmi les Seigneurs. Le

tems & la mort de ce Factieux calmerent peu-à-peu les esprits. Le sceptre passa des mains de Charles dans celles du Duc d'Yorck avec une tranquillité, qui ne rappelloit pas ce qui avoit précédé, & qui n'annonçoit pas ce qui alloit suivre.

Jacques II. porta sur le Trône des talents bornés, quelques vertus inutiles, beaucoup de défauts essentiels. Les éloges, dont le sage Turenne honora ses premiers exploits, lui firent d'abord une réputation de valeur qui se soutint mal. Le travail lui donna sur la marine les lumières d'un Subalterne ; il manqua de génie pour acquérir celles d'un Amiral & d'un Souverain. Son application, toute forte, toute suivie qu'elle étoit, ne remplaçoit pas la pénétration que la nature lui avoit refusé pour les affaires : On disoit des deux frères que Charles pourroit tout voir s'il le vouloit ; & Jacques vaudroit tout voir s'il le pouvoit. Ses amis,

car quoique Roi il en avoit, & il méritoit d'en avoir, eurent à se louer de sa constance ; ses Ministres de sa fermeté ; ses Courtisans de sa franchise ; ses serviteurs de sa générosité ; ses trésoriers de son exactitude ; ses alliés de sa fidélité ; ses enfans de sa tendresse. Malheureusement ses sujets n'eurent pas tort d'être mécontents de son administration. Né ambitieux, il se trouva gêné par les loix, & visa au despotisme : Fier, il dédaigna de déguiser ses prétentions, & laissa trop éclater ses vues : violent, il méprisa les voies de l'insinuation, & voulut arriver à son but par la force : opiniâtre, il ne démordit jamais de ses entreprises, & il aimoit mieux tout perdre que de reculer : vindicatif, il ne pardonna, ne dissimula jamais d'injure, & pour n'avoir pas su oublier à propos des fautes, il pouloit ses ennemis aux plus grands crimes.

Un Prince de ce caractère auroit

eu besoin de gens sages capables de prévenir ses fautes par leurs lumières, & de réparer ses emportemens par leur modération ; malheureusement il n'écoutoit que des Ministres infidèles ou incapables : une Reine, qui quoique Italienne étoit plus emportée que politique : un Confesseur (*le P. Peters*) qui avoit toute l'ambition qu'on reproche injustement à sa Compagnie, sans en avoir l'habileté ; il pouvoit tout au plus faire des Proselytes, & on lui laissoit gouverner l'Etat. Ce fut peut-être un malheur, que les Maîtresses de ce Prince ne se mêlassent pas du Gouvernement. Jacques n'auroit pas été le premier Monarque qu'elles auroient rendu grand. Il y a apparence que leur esprit ressembloit à leur figure toujours si laide, que Charles II. disoit, *qu'il sembloit que son frere reçut ses Maîtresses de la main de ses Confesseurs qui les lui donnoient pour pénitence.*

Le portrait que je viens de tracer n'annonce pas un règne paisible, heureux & brillant. Le Duc de Monmouth fils naturel de Charles II. & le Comte d'Argyle le plus grand Seigneur d'Ecosse, en troublerent les premiers jours. La trahison avoit banni ces deux méchans hommes de leur patrie du vivant du feu Roi, le crime les avoit unis en Hollande, la revolte les conduisit l'un en Angleterre, l'autre en Ecosse; le desespoir les y fit arriver mal accompagnés; l'incapacité les y fit battre; la Justice les immola sur un échafaud.

Deux victoires les plus décisives qu'on pût souhaiter, donnerent aux armes de Jacques un éclat & une autorité qui lui firent précipiter ses desseins. Le Prince avoit le bonheur d'être Catholique, & l'ambition de communiquer son bonheur à tous ses Sujets. Il porta dans l'exécution de cette entreprise le zèle

qui rend un Missionnaire célèbre, & non pas celui qui rend un grand Roi illustre. Ses démarches se suivirent avec une précipitation, qui fit plus de tort à sa prudence que d'honneur à sa Religion. Il fit d'abord décliner par les douze Juges d'Angleterre, plus esclaves, dit-on, de la faveur que de la justice, que le Souverain avoit droit de dispenser des Loix Pénales portées par le Parlement. Ce premier avantage en préparoit, & en amena un plus important. Le Prince révoqua le serment du *Test*, par lequel on abjurloit la présence réelle de Jesus-Christ dans l'Eucharistie : cette Loi qui excluoit des Charges & du Parlement tous ceux qui refussoient de s'y soumettre, avoit été portée contre les Catholiques sous le règne de Charles II. On prévit dès-lors ce qui arriva, que les deux Chambres, que les Armées de terre, que les Flotes, que les Dignités alloient être remplies

par des Sujets de la Religion du Monarque. Enfin Jacques accorda la liberté de conscience à tous ses Sujets, afin que tous les Catholiques en pussent jouir sans jalouſie. La Nation acheva de s'aigrir par le spectacle inutile & déplacé d'un Nonce qui fit son entrée publique à Londres, & par le mépris qu'un Pontife opiniâtre & prévenu (*Innocent XI.*) affectoit à Rome pour l'Am-bassadeur du Roi d'Angleterre.

Cette suite d'imprudences de la part d'un Roi, qui n'étoit ni assez aimé pour se les faire pardonner, ni assez craint pour les faire dissimuler, ni assez habile pour les réparer, anima contre lui quatre sortes d'ennemis tous dangereux, quoique par des principes differens. Les Factieux, héritiers des projets & des successeurs de Shaftesbury, ennemis comme lui de l'ordre, de la subordination, du diadème. Les Fanatiques, qui ne voyoient de chemin

pour aller au Ciel, que celui que Henry VIII. & Elisabeth leur avoient tracé, & qui avoient pour le culte Romain une aversion qu'on n'a jamais vue que dans ceux qui le connoissent mal, ou qui ne le connoissent point. Les Citoyens, qui accoutumés à vivre sous l'empire des Loix, craignoient de vivre sous celui du Prince, ils étoient assez bons Anglois, mais ils étoient mauvais Royalistes. Les Mécontents, qui s'étoient vus réduits à céder leurs places aux Catholiques, & qui cherchoient dans la révolte une sûreté, que la partialité de Jacques les avoit empêchés de trouver dans la soumission.

Il paroît que les ressorts les plus déliés ne l'auroient pas dû être trop, pour faire mouvoir à propos & sans confusion une machine si composée. On peut cependant douter, si les Chefs qui réunissoient ces Partis, avoient des talents supérieurs.

L'Amiral Herbert aimoit précisément tout ce qui ne lui alloit pas ; le plaisir , & il étoit sombre ; les affaires , & il étoit négligent ; la société , & il étoit feroce ; la guerre , & il n'avoit point de vûes : Il se croyoit le premier homme de sa Nation , & la Cour le perdit , pour n'en avoir pas jugé si favorablement. Mylord Mordant étoit brave , impétueux , éloquent , généreux & singulier : il pensoit vite , jugeoit de travers , ne sçavoit rien taire. Russel étoit une ame d'une forte trempe. Ses ennemis convenoient que nul péril n'étonnoit son courage , que nul malheur n'ébranloit sa fermeté , que nul contre-tems n'épuisoit ses ressources : On ne jugeoit pas si favorablement de sa probité. Mylord Shrewsbury étoit regardé comme un homme d'honneur & un honnête homme , quoiqu'il eût passé sa vie à changer de Religion , & à chercher la véritable : tout sçavant qu'il

étoit, il se croyoit obligé à être aussi uni, aussi doux, aussi politique que les autres hommes. Sidney avoit le cœur trop sensible, l'esprit trop léger, les manières peut-être trop caressantes : sa paresse lui faisoit précipiter les affaires que les autres précipitoient par imprudence; un succès qu'il falloit attendre n'étoit pas un succès pour lui,

Tels furent les Seigneurs Anglois qui oserent lever les premiers l'étendard de la rébellion. Quelque grand que fût le nombre de leurs Partisans, l'Angleterre ne leur parut pas un théâtre assez sûr pour y faire éclater d'abord leur vengeance; ils porterent leurs mécontentemens chez les Hollandois, & en confierent le secret au Prince d'Orange.

Depuis long-tems l'ambitieux Stathouder aspiroit au Trône de la Grande-Bretagne; Shaftsbury lui avoit fait naître cette idée; ou du

moins l'y avoit affermis. On ne se livra pourtant à ces espérances qu'à proportion du jour qu'on vit à y réussir. Le crime n'arrêtait pas Guillaume, il étoit retenu par l'incertitude de l'évenement. Il voyoit de la possibilité dans cette entreprise, mais il étoit d'un caractère à ne s'y livrer que lorsqu'il l'auroit rendue infaillible. Les liens, qui l'unisoient au Monarque Anglois, ne devoient être rompus qu'avec des précautions infinies. Le succès, il est vrai, pouvoit diminuer l'horreur de cet attentat; mais il falloit ou réussir, ou s'attendre à être la fable de l'Europe & l'exécration du genre humain. Les préparatifs pour amener cette usurpation au point de maturité où on la souhaitoit, se faisoient avec toute la vivacité, tout le secret, tout l'ordre possibles. Peu de gens, sous long-tems éprouvés, étoient employés. Les mouvements qui agioient les Etats destinés à l'invasion,

étoient doublement tournés au profit du Prince ; sous main il les appuyoit , & d'un autre côté il offroit ses soins & son bras au Roi son beau-pere. Insensiblement l'orage qui se formoit contre Jacques se trouva grossi. Le nombre des mécontents fut bientôt plus grand que eelui des Sujets fidéles. Guillaume se vit comme assuré de l'Angleterre , il travailla à s'assurer des Etats voisins.

La France étoit la seule puissance de l'Europe qui prît un intérêt bien vif à Jacques II. La révocation de l'Edit de Nantes , où la Religion ne gagna rien , & où l'Etat perdit beaucoup , avoit extrêmement affoibli cette Monarchie ; cependant il lui restoit encore assez de forces pour appuyer ses Alliés , & pour donner de la jalouſie à tous ses voisins. Cette grandeur , dont l'éclat auroit dû être tempéré par la politique des Ministres , fut exagérée par la flatterie des Courtisans. Il ne se faisoit ,

Il ne se disoit rien à la Cour de Louis XIV. que d'humiliant pour les autres Cours. Le Prince d'Orange, l'eſprit le plus propre à l'intrigue qu'il y ait eû dans le dermier siècle, n'eut pas besoin de tout son talent, pour former dans ces circonſtances une Ligue qui occupât les forces de la France, tandis qu'il exécuteroit ses projets contre l'Angleterre. Il ne falloit qu'un centre pour réunir tant de haines & de jalouſies ; il le deyint, & il étoit propre à l'être.

Cette Ligue célèbre fut composée de l'Empereur Leopold, qui n'eut de passions, de vertus & de talents, que ceux de ſon Conseil. Il ne mérita ni la gloire des évenemens heureux, ni la honte des injustices criantes qui ſe firent durant ſon règne. Des Princes d'Allemagne, qui ſous le titre imposant de Souverains, n'étoient que les premiers Sujets de la Cour de Yienne. Du Roi d'Espagne Charles II. qui eut besoin de



faire un Testament pour devenir célèbre. D'Amédée Duc de Savoie, dont les variations éclatées & sçavantes supposoient plus de politique que de probité. Des Provinces-Unies, qui ne pouvoient être tranquilles, tandis que leur Idole étoit en mouvement. Innocent XI. en y entrant indirectement précipita les Stuarts du Trône. Comme Catholique, j'épargne la mémoire d'un Pontife, que comme François & comme Historien je devrois peindre des couleurs les plus odieuses.

La Cour de France trembla dans cette occasion ; mais elle ne trembla que pour le Roi d'Angleterre. Elle fit passer à Londres le détail des projets du Prince d'Orange, & offrit des secours suffisans pour les renverser. Jacques ne voyoit pas loin ; & Sunderland ne voyoit qu'avec des yeux infidèles. Ce perfide & adroit Ministre lui fit regarder comme chimérique le péril qu'on lui faisoit

craindre ; ce Prince étoit à peine déabusé , lorsque son ennemi parut sur les côtes. Guillaudme ne trouva pas dans les peuples les dispositions dont on l'avoit faites , & qu'il y souhaitoit. Peu d'Anglois le jadignirent à son arrivée , & il pouvoit être aisément accablé. Il passa au moins pour incontestable que le Roi , qui étoit à la tête d'une belle armée , pouvoit lui faire partager le péril.

Jacques , qui avoit manqué d'intelligence pour découvrir la conspiration , & d'activité pour la prévenir , manqua de fermeté pour la surmonter. Il délibéra lorsqu'il falloit combattre , il pensa à regagner le cœur de ses Sujets , lorsqu'il falloit les empêcher de se révolter , il voulut s'assurer de la fidélité de ses troupes , lorsqu'il falloit faire usage de leur valeur. Un air assuré auroit retenu dans le devoir ceux qui avoient le plus de penchant à la rébellion , au lieu qu'un abattement

O ij

excessif ébranla les plus fidèles. La contenance fiere & intrepide de Guillaume acheva ce que la foiblesse de Jacques avoit avancé. On aimait mieux le Prince qui se faisoit craindre, que le Prince qui le craignoit. Les drapeaux de l'un furent méprisés; on se rangea en foule sous les étendarts de l'autre. Le Roi se liera au désespoir, non à celui qu'inspire le courage, mais à celui qui est produit par la lâcheté, & qui l'augmente encore. Il abandonna sans tirer l'épée un Empire, dans lequel il auroit dû régner ou périr; il chercha un azile chez la Nation généreuse, qui jouit de la brillante prérogative d'en accorder à tous les Souverains malheureux; mais il éprouva qu'il lui auroit été plus facile de conserver ses Etats avec ce qu'il avoit de troupes, que de les recouvrer même avec les forces du plus Grand Roi.

Tandis que Jacques alloit cher-

cher en France un abri contre l'ou-  
rage, on prenoit des mesures pour  
l'empêcher de rentrer jamais en An-  
gleterre. Les Pairs du Royaume qui  
se trouverent à Londres, s'assemble-  
rent avec les Magistrats de cette Ca-  
pitale, pour pourvoir au Gouverne-  
nement. Guillaume fut prié de s'en-  
charger; & il le fit jusqu'à ce qu'une  
assemblée qu'il indiqua, compo-  
sée des deux Chambres, eût tout  
réglé. Elle fut appellée *Convention*,  
parce qu'il n'y a que le Roi qui puis-  
se convoquer un Parlement. On ne  
fut pas plutôt assemblé, qu'on agita  
l'odieuse & dangereuse question,  
s'il y a un Traité original entre le  
Roi & le Peuple, si Jacques l'avoit  
rompu par son administration des-  
potique, & si ses Sujets n'étoient pas  
déliés du serment de fidélité. Les  
Communes, qu'on avoit eu soin de  
composer des esprits les plus Répu-  
blicains & les plus Factieux, se ran-  
gerent unanimement à l'affirmative.

Q iij.

sur ces trois points, la Chambre, Haute balança long-tems; mais enfin elle se rendit, & le Thrône fut déclaré vacant.

Plus on y pense, moins on trouve de sagesse & d'équité dans une résolution si violente. En effet, quand il seroit vrai que les Souverains sont l'ouvrage du peuple, en pourroient-ils pour cela devenir la victime? La multitude ayant éprouvé les horreurs de l'anarchie, on a cherché la fin dans le sacrifice de la liberté; ne seroit-elle pas en contradiction avec elle-même, si elle se croyoit en droit de la recouvrer? Dès qu'on suppose que la puissance suprême a été cédée au Monarque, il est évident que la Nation a perdu ses droits. On ne nie pas qu'il ne puisse arriver que le Roi abuse de son pouvoir contre ses Sujets; mais ce malheur est beaucoup moins à craindre que la confusion, qu'entraîne le parti contraire. Le remede se-

soit toujours infinitement plus dangereux que le mal. L'anarchie est mille fois plus funeste que le despotisme.

Ce que je dis me paroît si évident, que je n'ai jamais pu croire que des hommes, qui ne sont pas sans lumières, & qui se disent Philosophes, n'aient pas apperçue la folie qu'il y a à soumettre la conduite des Rois aux caprices de la multitude. Des Ministres nourris dans les détours de la politique, ont bien de la peine à suivre le fil des affaires publiques; & on veut que des Citoyens obscurs, sans lumière & sans expérience, puissent connoître des intrigues du cabinet, des évenemens d'où dépendent la gloire & le salut de l'Etat. Le Souverain, qui pour pouvoir réussir dans ses projets a dû les tenir secrets, sera condamné par des Sujets remuans, ausquels il n'a pas dû faire connoître les motifs qui le faisoient

agir. Qu'un Roi échoue dans une entreprise sage, nécessaire, bien concertée & bien conduite, le peuple qui juge toujours sur les apparences & par les évenemens, le croira indigne du Trône, & l'en précipitera.

C'est un inconvenient, il est vrai, que les Loix soient impunément violées par le Prince destiné à les protéger. Mais si chaque particulier a le droit d'en prendre la défense contre l'autorité Souveraine, le Gouvernement se trouvera sans point fixe, & la politique sans principes; les révoltes seront légitimes, & les révolutions continues. Toutes les fois qu'une partie du peuple s'imaginera que l'Etat n'est pas conduit avec autant de sagesse & de bonheur qu'il le peut être, elle se croira en droit de prendre les armes pour réformer ce qui lui paroîtra mal. Les esprits hardis & factieux trouveront chaque jour de nouveaux prétextes,

pour exciter ou pour fomenter des troubles, qui leur donneront du crédit, tout au moins de la célébrité. Le monde entier sera un cahos horrible, qu'il sera impossible de débrouiller. Les sociétés se trouveront sans subordination, les Empires sans règle, les Rois sans autorité.

Ces réflexions sont trop sensibles, pour avoir échappé à tous les membres de la Convention. Comment se peut-il donc faire, que personne n'ait eu le courage de les proposer, quoiqu'il y eût bien des Royalistes dans cette assemblée? C'est une énigme que les Admirateurs de la liberté & de la générosité Angloise ne devineront pas sans peine. Après tout, la dégradation de Jacques II. faisoit naître plus de difficultés, qu'elle n'en terminoit. On se trouva engagé dans un labyrinthe tourmentueux & difficile, touchant l'établissement d'une nouvelle forme de Gouvernement.



Les Anglicans rigides opinoient avec chaleur pour le rappel du Monarque errant. Ils consentoient pourtant à la diminution de l'autorité Royale ; mais l'air chagrin avec lequel ils faisoient cette injustice, annonçoit qu'ils la laisseroient durer le moins qu'ils pourroient. Les défenseurs de ce sentiment se trouvant trop faibles pour prévaloir, se joignirent à d'autres qui méditoient de mettre la Couronne sur la tête du Prince de Galles.

De tous les partis injustes qu'on pouvoit prendre, c'étoit visiblement le moins mauvais. Le jeune Prince avoit un droit évident au Trône, dès qu'une fois on le supposoit vacant. Le droit héréditaire a toujours passé pour une loi fondamentale de la Monarchie Angloise ; & cet usage a été si fort respecté dans tous les tems, qu'il n'a jamais éprouvé de contradiction. Il est vrai que la succession à la Couronne y a fait

verser des torrens de sang ; mais les guerres ne partageoient pas les Rois & les peuples. Des Princes du Sang Royal s'arrachoient le Sceptre , parce que chaque Contendant prétendoit être l'héritier légitime du dernier Roi. Les Chefs de la Faction qui poursuivoient avec fureur l'insortuné Jacques , avoient prévu cet obstacle , & avoient pris de fort loin des mesures pour le lever. Ils avoient répandu dans le public la supposition du Prince de Galles. La calomnie toute audacieuse qu'elle est , ne put parvenir à donner la moindre ressemblance à cette imposture ; cependant on se servit du ridicule doute qu'on affectoit , pour agir à l'égard du légitime héritier du Trône , comme s'il n'existoit pas.

Cette résolution venoit de mettre les esprits en mouvement , lorsqu'ils furent calmés tout à coup , par une proposition qui fut faite à l'Assemblée d'établir une Régence.

O vj

Cette ouverture fut reçue avec des transports. Presque tous les Pairs, & beaucoup des Députés des Communes, trouvoient que cet arrangement mettoit à couvert les droits du Diadème, & l'honneur de la Nation. C'étoit scullement une injustice personnelle à l'égard du Prince qu'on déclaroit par là incapable de gouverner. Guillaume vit l'instant où ce parti alloit prévaloir. Alors il leva le masque, & déclara aux Facieux que si on ne lui donnoit des marques de reconnaissance qui pussent lui convenir, il repasseroit la mer, & les abandonneroit à la vengeance du Roi qu'ils avoient détrôné.

Cette déclaration inspira de l'audace aux ennemis secrets de la Royauté. Héritiers des fureurs de Cromwel & de Shaftsbury, ils n'avoient jamais perdu de vue le plan d'une République. Le tems d'en jeter les fondemens leur parut arrivé. Ils

proposerent de rendre le Trône électif, pour trouver dans la suite plus de facilité à l'abattre. Le Prince d'Orange qui voyoit trois têtes sur lesquelles la Couronne auroit dû passer avant que de venir orner légitimement la sienne, appuyoit secrètement cette opinion de tout son crédit. Cependant elle n'eut que peu de Partisans ; & l'indignation publique fut si marquée, qu'il fallut recourir à un autre expédient. On en chercha un enfin, qui fixa des irrésolutions qu'on désesperoit presque de voir finir.

Le Prince & la Princesse d'Orange furent conjointement placés sur le Trône en qualité de Roi & de Reine ; mais on laissa indéfinis si le Prince y étoit appellé par voie d'élection, ou s'il y parvenoit simplement du chef de sa femme. On ajouta que si Guillaume survivoit à Marie, il continueroit à régner au préjudice d'Anne seconde fille de Jacques,

& qu'en cas que cette Princesse vînt à mourir sans laisser d'enfans , la Couronne retourneroit à ceux du Prince , s'il en avoit d'un second lit. Après cela la convention fut changée en Parlement par le nouveau Monarque ; & tout ce qui avoit été fait , y fut confirmé solennellement. Dans la suite , le Parlement poussa plus loin son usurpation. Il enveloppa dans les malheurs des Stuarts , tous les Princes Catholiques qui pouvoient avoir des droits au Dia-dème. La Religion fit sacrifier la Maison de Savoie à celle de Hanovre , qui étoit plus éloignée du Trône ; & la Couronne de la Grande-Bretagne fut irrévocablement fixée sur la tête des Protestans. Guillaume survécut peu à cet arrangement. La mort termina ses jours , lorsqu'il fai- soit ses préparatifs pour arracher à la Maison de Bourbon , la succession de la Monarchie Espagnole.  
Je ne craindrai point d'avancer

que la flaterie plus que la vérité, a tracé tous les portraits qu'on nous a donnés jusqu'ici de ce Prince célèbre. Ses ennemis mêmes se sont laissés entraîner par le torrent, & ont copié sans discernement ce qui avoit été hazardé par ses pensionnaires. Il fut la preuve que le bonheur se mêle des réputations comme des fortunes, & qu'un Roi médiocre peut jouir de la plus brillante réputation dans l'Histoire. Justifions cette espèce de paradoxe, par des traits empruntés de ses propres Panégyristes. Sa phisionomie prévenoit en sa faveur, mais ses manières le trahissoient; il les avoit fieres, austères, rebutantes, mêlées malgré cela d'un air de finesse toujours mauvais, quoique la finesse même soit souvent utile. Il parloit peu & désagréablement, c'étoit le résultat de son éducation, de son indolence, de sa fierté. La dissimulation, à laquelle on l'avoit accoutumé

dans sa jeunesse, lui fut quelquefois aussi funeste qu'avantageuse : si les Hollandois l'honorèrent du nom de sagesse, les Anglois là détestèrent comme défiance. Il eut plus de pénétration pour connoître les hommes, que de talent pour les gagner; l'inflexibilité de son caractère ne lui permettoit pas de se plier à leurs goûts, à leurs vues, à leur génie. On ne peut pas avoir moins d'invention, ni plus de discernement qu'il en avoit; il imaginoit mal, mais il jugeoit bien. Son esprit n'avoit pas assez d'étendue pour embrasser plusieurs objets; & il ne parvint à connoître les différentes Cours de l'Europe, qu'en ignorant l'intérieur des Etats qu'il étoit chargé de conduire ou de gouverner. Le grand art des Souverains, l'art de former les hommes lui fut tout-à-fait inconnu; les talents sous son règne ne donnaient nul droit aux honneurs, ils étoient décernés par l'humeur & par

le caprice ; ce Prince cherchoit moins des Ministres habiles que des Courtilans soumis. Il porta la prévention pour ou contre aussi loin qu'elle pouvoit aller , & une première impression ne fut jamais effacée , il aimoit ou il haissoit , il estimoit ou il méprisoit sans retour. La guerre ne fut pas son côté brillant. Il ne forma presque point de siège qu'il ne levât , ne donna point de bataille qu'il ne perdit , ne se mesura à aucun Général sans en être battu : c'est avoir fini son éloge militaire , que d'avoir dit qu'il fut brave ; encore l'étoit-il moins par Héroïsme que par Religion , il étoit Prédestinatien. Ses succès ne prouvent pas autant qu'on le prétend , l'étendue de son génie : le hasard feul le fit Stadhouder ; l'irrésolution de Jacques II. le plaça sur un Trône , où il se repentit plus d'une fois d'être monté. De l'aveu de tous les Anglois , il y montra une grande inapplication , beaucoup

à l'humeur, & très-peu de capacité. Sa haine contre la France lui tient lieu de tous les talens; elle le fit l'ame d'une puissante ligue, lui attacha tous les ennemis de Louis le Grand; & lui donna tous les réfugiés pour Panegyristes.

## IX. EPOQUE.

*Union des Parlemens d'Angleterre  
& d'Ecosse sous le nom de Parlement de la Grande-Bretagne,  
par les soins de la Reine Anne  
en 1707.*

**G**uillaume emporta dans le tombeau la consolation de croire qu'il régneroit même après sa mort; & que ses vues, celle de l'union de l'Ecosse avec l'Angleterre en parti-

culier, régleroient les démarches de la Cour de Londres. Ces deux Royaumes connus sous le titre de Grande - Bretagne, depuis que la Couronne d'Angleterre étoit passée sur la tête des Stuarts, n'étoient pourtant réunis que de nom. Un même Roi, il est vrai, les gouvernoit; mais ils avoient des loix particulières. La concurrence produisit bientôt son effet ordinaire. Le peuple le plus puissant travailla à étendre ses droits, & le plus faible à conserver les siens.

Jacques I. avoit imaginé d'éreindre par la réunion des deux Nations, des animosités, qui quoique très-anciennes, étoient aussi vives que si elles n'eussent fait que de naître. Les deux Parlemens entrerent d'abord avec vivacité dans ce plan, Quelques incidents qu'on n'avoit pas prévus refroidirent un peu les esprits. Insensiblement le caractère incertain du Prince devint celui de

tous ceux qu'on avoit choisis pour remuer les ressorts d'une négociation qui avoit des difficultés. On oublia cette grande affaire. Il fut arrêté pourtant que les actes d'hostilité cesserоient sur les frontieres ; que les Ecossois auroient droit de naturalité en Angleterre ; & les Anglois en Ecosse ; que le commerce seroit libre entre les deux Royaumes. Ce dernier article déplut aux Anglois, & il ne passa point.

Les choses resterent dans cet état jusqu'à l'usurpation de Cromwell. Ce titan n'imagina pas de meilleur moyen pour affermir son autorité naissante, qu'un Traité de confédération entre l'Angleterre & l'Ecosse qui fut accepté. Il dura jusqu'à ce que les Ecossois, ayant par un retour de vertu pris les armes en faveur du fils dont ils avoient vendu le pere, furent défait à Worcester, & réduits ensuite à l'obéissance de l'usurpateur. Ce grand politique pro-

fit des droits & des priviléges des Conquérans, pour imposer son joug aux vaincus. Il incorpora l'Ecosse comme l'Irlande à la République qu'il avoit formée en Angleterre : les trois Royaumes furent gouvernés par un même Parlement.

Le rétablissement de la Monarchie rendit à chaque Nation ses anciens droits. L'autorité légitime ne crut pas pouvoir tenter avec bienféance de maintenir une union qui étoit l'ouvrage de l'usurpation. Charles II. entreprit dans la suite de renouveler cette forme de Gouvernement, pour pouvoir établir plus aisément le pouvoir arbitraire ; mais il éprouva que ce qui avoit été facile à Cromwel, lui étoit impossible. Il ne fut ni assez adroit pour aveugler les Ecossois, ni assez puissant pour les intimider. On sortoit des guerres civiles où les esprits s'étoient éclairés, & les cœurs affermis. Chacun dans ce tems de trouble s'étoit

intruit des intérêts publics , & s'étoit accoutumé à prodiguer son sang pour les soutenir. Il étoit arrivé à l'Ecosse ce qui arriva à tous les Etats agités par des discordes domestiques ; il s'y étoit formé un peuple de Citoyens , de Politiques & de Héros.

Cet amour , ce zèle pour la patrie , se trouverent refroidis au tems de l'invasion du Prince d'Orange. Les Ecossois ne parurent pas seulement disposés à souffrir l'union ; ils s'abaissoient en quelque sorte à la demander. De fâcheux contre-tems , des mesures mal prises , & je ne sçais quel refroidissement de la part des Anglois , firent avorter ce projet. Le Roi Guillaume voulut retrouver quelques années après une affaire si importante , mais les circonstances n'étoient plus les mêmes. Les Ecossois irrités des mauvais traitemens qu'ils avoient reçus des Anglois à l'occasion de leur établissement de Darien , rejettèrent fierement toutes

les propositions qui leur furent faites. On travailla sans succès à les calmer. Le Prince vit enfin qu'il ne pouvoit plus rien pour ce grand ouvrage, que d'en faire sentir l'utilité à la Princesse de Danemark qui lui succédoit.

La nouvelle Reine auroit crainct de trop hazarder, si elle avoit enrepris avec une autorité naissante cette affaire, où des Rois affermis sur le Trône par un long règne, avoient échoué. Elle crut devoir attendre que des succès éclatans & des services réels, lui eussent donné sur l'obéissance ou sur l'amour de ses peuples, des droits que le Sceptre n'y donne pas toujours. Les malheurs inouïs & presque incroyables de la France, préparentent cet événement.

Cette Couronne, qui pendant plus d'un demi siècle avoit fait la destinée des Nations, se trouvoit dans un état d'humiliation qui sem-

éloit annoncer la ruine. Ses armées  
 toujours aguerries, toujours triom-  
 phantes, toujours invincibles, n'é-  
 roient plus que des corps monstrueux  
 sans discipline, sans intelligence.  
 Ses Généraux dont le nom seul avoit  
 inspiré la terreur & l'admiration,  
 se voyoient le jouet de leurs ennemis  
 & de leurs soldats. Ses frontie-  
 res, qui n'avoient, pour ainsi dire,  
 jamais vu l'ennemi, étoient sou-  
 lées, ravagées, conquises. Ses Am-  
 bassadeurs accoutumés à parler en  
 Souverains dans la plupart des Cours  
 de l'Europe, s'abaisoient aux plus  
 humiliantes supplications, & on ne  
 daignoit ni les voir ni les écouter.  
 Ses flotes qui avoient enlevé l'empire  
 de la mer aux industrieux & su-  
 perbes Rois de cet élément, s'étoient  
 comme fondues, & ne suffisoient  
 pas même pour assurer son commer-  
 ce. Ses ressources qu'on avoit cra-  
 inépuisables, se trouvoient taries: ses  
 finances étoient sans ordre, ses terres  
 sans

sans laboureurs , ses manufactures sans ouvriers ; le Royaume entier étoit livré à l'avidité du Partisan , qui enachevoit la ruine. Le Ministère déconcerté par des malheurs sans exemple , qu'il n'avoit pas eu l'habileté de prévoir , ou le bonheur de prévenir , faisoit quelque chose de plus funeste , que de prendre un mauvais parti , il n'en prenoit point : dans l'impossibilité de remédier à tout , il ne remédioit à rien. Le règne de Louis XIV. qui avoit commencé par des prodiges de grandeur & de gloire , finissoit par des prodiges d'abaissement & d'humiliation.

Quoique les revers qu'éprouvoit la France , fussent l'ouvrage de tous les peuples qui étoient entrés dans l'injuste & odieux projet de détrôner Philippe V. Malborough avoit eu l'adresse de s'en approprier presque toute la gloire.

Ce Général , le plus fameux qu'ait

eu sa Nation depuis plusieurs siècles, avoit été introduit d'abord à la Cour par Mademoiselle Churchill sa sœur maîtresse du Duc d'Yorck. Sa bonne mine le rendit agréable à la Duchesse de Cleveland, qui régnoit sur le cœur & dans les conseils de Charles II. Dans la suite, il eut l'adresse de devenir le Favori du Roi Jacques. Il trahit ce Prince infortuné, & occupa la même place auprès de l'usurpateur. Guillaume témoin de sa conduite durant la guerre d'Irlande, dit publiquement, qu'il n'avoit jamais vu personne qui eût moins d'expérience & plus de talent pour commander une armée. Le Monarque lui ôta depuis sa confiance, sans lui ôter son estime; & en mourant, il conseilla à la Princesse Anne de s'en servir comme d'un homme, qui avoit la tête froide & le cœur chaud.

Les Anglois se trompent ou cherchent à nous tromper, quand ils

disent que Malboroug a réuni la valeur de Condé , l'habileté de Turenne , le bonheur de Luxembourg. Sans prouver que César pouvoit être égalé , comme le répétent sans cesse ses Panégyristes , il fut un grand homme. Sa valeur étoit tout-à-fait héroïque , & se faisoit remarquer chez une Nation qui ne sçau-roit être intimidée que par quelque chose de plus affreux que la mort même. Ses soldats ne comptoient jamais l'ennemi ; forts ou faibles , ils ne demandoient qu'à combat-tre : il leur avoit persuadé qu'il ne pouvoit être vaincu ; & cette per-suasion le rendit en effet invincible. De deux guerres , l'offensive & la défensive , il ne sçut que la premie-re : tout occupé du soin d'attaquer , il ne le fut jamais de celui de se dé-fendre ; s'il eût eu en tête un rival qui eût sçû démêler son caractère , il auroit été souvent surpris & battu. Il hazarda des démarches qui le fi-

rent soupçonner de témérité ; ses succès firent son apologie. Quelques Généraux même de son tems eurent peut-être des lumières plus étendues ; personne ne les eut plus sûres. Il cherchoit des conseils dans ses subalternes ; & s'il leur en attribuoit rarement la gloire , du moins leur procuroit-il la consolation de les voir suivis quand ils étoient bons. Le coup d'œil , qui est la partie essentielle d'un Général , il l'avoit admirable : dès qu'il avoit regardé une armée , des retranchemens , une place , il en connoissoit le fort & le foible , la bonne ou la mauvaise disposition. Deux avantages considérables l'empêcherent de faire beaucoup de fautes ; il étoit le maître des opérations , & il connoissoit parfaitement le théâtre où se faisoit la guerre. Il fut humain quoique conquérant ; & il montra un talent égal pour gagner les cœurs & pour prendre les villes. Ses triom-

phes eurent encore moins d'éclat que d'utilité : assez d'autres Généraux ont scû vaincre ; je n'en connois point qui ayent mieux profité que lui de leurs victoires. Il servit également la grande alliance de ses conseils & de son épée ; on peut dire qu'il en étoit l'ame ; & le Prince Eugene plus grand homme que lui , fut forcé de se contenter du second rôle. Il semble qu'il fût réservé au seul Malborough d'humilier la France ; les malheurs de cette Couronne commencerent dès qu'il parut à la tête des armées , & finirent dès qu'on l'en eut retiré. Les louanges , qu'il a forcé ses ennemis à lui prodiguer , ont fini son éloge. On parloit un jour de son avarice , & on en citoit des traits fort marqués , sur lesquels on appelloit au témoignage de Milord Bolingbrook , qui ayant été d'un parti contraire , pouvoit dire peut-être avec bienséance ce qu'il en scavoit :

P iii

*C'étoit un si grand homme, répondit-il, que j'ai oublié ses vices.*

Les victoires de Malborough procurerent à la Reine Anne une autorité que n'avoient pas eue ses prédecesseurs. Les trois Nations, qui composoient la Monarchie Angloise, parurent déterminées à se livrer sans réserve aux vûes d'une Princesse, qui ajoutoit tant d'éclat à la Couronne qu'elle portoit. Ces dispositions furent saisies avec vivacité, pour renouer l'union de l'Écosse avec l'Angleterre. La proposition en fut faite dans l'yvresse des succès inespérés & incroyables de 1706. Les noms si chers aux Anglois de Barcelone, de Turin, de Ramillies, abrégerent les formalités. Le choix des Commissaires des deux Nations chargés de conduire cette grande affaire, fut fait par la Reine avec beaucoup de bonheur & d'habileté. *Novuoq. 9161100*  
 Les Anglois qui étoient au nom-

bre de trente, vouloient tous l'union ; les uns, parce qu'ils ne pouvoient se dispenser d'appuyer les vues de la Cour dont ils étoient pensionnaires ; les autres, pour voir s'éteindre insensiblement les haines, qui avoient si long-tems inondé de sang les deux Etats ; un grand nombre dans l'espérance de réaliser la brillante chimere dont ils se flatoient, d'établir une République. Ils imaginoient que les Rois persécutés en Angleterre, ne trouvoient plus d'azile chez les Ecoffois unis aux Anglois par les liens communs d'un même intérêt. Le Comte de Godolphin, qui avoit le sens droit & l'humeur toujours égale, n'eut pas besoin de beaucoup d'adresse pour conduire ce parti.

Le Comte de Stairs, qui étoit à la tête de la Commission d'Ecosse, avoit un personnage bien plus difficile à soutenir. Ce mauvais Citoyen, dont la politique étoit sûre & pro-

fondé, détermina la Reine à choisir pour Commissaires Ecoffois, les Seigneurs de cette Nation les plus connus par leur opposition à l'union & à la Cour. Il partoit d'un principe singulier, mais sublime. Des Commissaires, disoit-il, agréables au ministère, sont odieux à la Nation, & n'entraîneroient jamais les suffrages de la multitude; au lieu que ceux qui sont connus par leur opposition à la Cour, & que le peuple regarde comme ses protecteurs, peuvent être gagnés, qu'ils le seront infailliblement, & qu'ils feront tomber le Parlement d'Ecosse dans leurs sentimens.

Ce que Mylord Stairs avoit prévu, arriva. Les Commissaires furent séduits par les moyens que tout le monde fçait ou que tout le monde dévine. Ce premier succès donna des espérances, mais au fond il ne finissoit rien. Il falloit que ce qui avoit été arrêté par le Comité

fut approuvé dans les deux Parlements ; & il n'étoit pas aisément d'obtenir cette démarche de celui d'Écosse. Les Commissaires devenus pensionnaires de la Cour , qu'ils continuerent à décrier pour la mieux servir , y travaillerent avec succès. Les raisons qu'ils apportoient au Parlement , pour lui faire approuver l'union , avoient quelque chose d'assez imposant.

Ils représenterent avec force , que les discussions qui avoient bouleversé plus d'une fois les deux Royaumes , étoient trop récentes , pour qu'on ne dût pas se prêter avec zéle à des arrangemens qui assuroient la paix entre eux : que cette union donneroit à la Grande-Bretagne un ascendant qu'elle n'avoit pas eu jusqu'alors , & la rendroit en quelque façon l'arbitre de l'Europe : que l'Écosse bornée à un commerce vil & peu lucratif , partageroit avec l'Angleterre , celui des Colonies & du

reste du monde : que sous le nouveau Gouvernement, les Ecoffois seroient si favorisés, qu'ils ne contribueroient aux Charges publiques que d'un quarantième, & qu'ils au-roient la onzième partie du Pouvoir Légitif : qu'on donneroit à l'Ecoffe des sommes suffisantes, pour payer ses dettes, & pour encourager ses Manufactures. Ces offres, soutenues de tout ce qui pouvoit leur donner du poids, firent beau-coup de partisans à l'union ; mais parce que la Cour ne se trouva pas assez riche pour acheter tout ce qui vouloit se vendre, il y eut aussi un grand nombre d'opposans.

Ceux-ci firent éclater leur indig-nation contre un projet qui leur alloit ravis leur Souveraineté, leurs loix, leur honneur, leurs droits, leur indépendance. Tout leur an-nonçoit que leur Patrie alloit deve-nir Province d'un Etat, dont elle avoit toujours été la rivale. Ils tra-

verserent l'union par des motifs differens : les Jacobites , parce qu'el-  
le les obligeoit à reconnoître la suc-  
cession à la Couronne héreditaire  
dans la Maison d'Hanovre : les Pres-  
bitériens , parce qu'ils craignoient  
pour leur Religion : le Duc d'Ha-  
milton , parce qu'il ne désespéroit  
pas d'arriver un jour au Trône d'E-  
cosse : le Comte de Hume & ses  
amis , parce qu'ils étoient véritable-  
ment Citoyens : un grand nombre ,  
parce qu'ils cherchoient à se venger  
de la Reine qui les avoit offensés en  
les négligeant , ou en les recher-  
chant avec moins d'empressement  
que quelques autres.

Pour rendre ces passions utiles ,  
il eût fallu les réunir ; & malheu-  
reusement il ne se trouva personne  
qui en fût capable. Chaque bran-  
che de ce parti agit toujours sépa-  
rément , & suivit ses vûes particu-  
lières. Les uns auroient bien con-  
fenti à une confédération pareille à

celle des Provinces-Unies & des Cantons Suisses, où l'union ne consiste que dans la dépendance d'une même Souveraineté, & dans un concours mutuel pour sa défense; mais l'incorporation leur paroissoit honteuse. Les autres détestoient toute union avec l'Angleterre, quelque avantageuse qu'elle pût être; mais ils manquoient de résolution, & ils craignoient encore moins l'esclavage que la guerre. Ceux-ci ne parloient que d'exterminer les tirans & les traîtres, les Commissaires qui avoient vendu l'Ecosse, & les Anglois qui l'avoient achetée, le peuple étoit déclaré pour ce sentiment. Ceux-là mettoient plus de modération dans leur vengeance, ils n'étoient pas ennemis des partis extrêmes, mais ils ne vouloient pas éclater inutilement: & l'impossibilité, où se trouva la France de les soutenir, les détermina à subir le joug. En général les opposans n'e-

rent jamais de point fixe ; d'où il arriva qu'on leur arracha en détail ce qu'ils n'auroient jamais accordé d'une autre maniere : on les amena par degrés à adopter le projet d'union tel qu'il avoit été formé.

Les principaux articles de cet acte si cher aux Anglois , si odieux aux Ecossois , étoient que les deux Royaumes n'en feroient plus qu'un sous le nom de Grande-Bretagne , à commencer au mois de Mai de l'an 1707. Qu'un même Roi pris dans la Maison d'Hanovre régneroit également sur toutes les parties du nouvel Empire ; qu'il n'y auroit qu'un Parlement qui tiendroit ses Séances en Angleterre , où l'Ecosse envoyeroit ses Députés , qui céderoient le pas aux Anglois , & où tout seroit décidé à la pluralité des voix , quoique l'Ecosse se fut réduire à seize Pairs & à quarante-cinq Députés , au lieu que le nombre des autres n'étoit point limité.

La ratification de ce fameux Traité ne fut pas plutôt devenue publique , que l'indignation générale fit craindre qu'on n'eût travaillé inutilement. Les esprits parurent aussi opposés à l'union , que si on n'avoit pas usé de ménagemens infinis pour les y préparer. De tous côtés on courut aux armes. Si la Noblesse avoit réglé les mouvemens du peuple & appuyé ses mécontentemens , il y a apparence que l'Ecosse auroit évité le joug , & qu'elle jouiroit encore du crédit qu'elle avoit autrefois dans l'intérieur de l'Isle , & de la considération que lui accordoient les Etrangers. Malheureusement elle éprouva ce qui accélere toutes les révolutions , qu'on est moins Citoyen à mesure qu'on est plus obligé à l'être , & que ceux que la Patrie récompense le plus , sont ceux qui la servent le moins. Il est vrai que les Grands révoltés par l'oubli où on les laissoit , joignirent

depuis leurs ressentimens au zéle de la multitude ; mais la trahison avoit découvert ces intrigues , & l'autorité dissipé ces complots , lorsque les secours , que le Prétendant amenoit de France , se firent voir inutilement sur les côtes d'Ecosse. Cette entreprise qui pouvoit ruiner l'union , l'affermi. Elle en fit connoître les ennemis , & fournit des prétextes pour les accabler. Ce grand ouvrage n'éprouva dans la suite que peu de contradictions. L'état d'anéantissement où il réduit chaque jour les Ecossois , lui en fera encore moins éprouver à l'avenir. L'Angleterre profita de ces pertes , & on peut assurer que l'union lui a été plus avantageuse que tous les prodiges du règne de la Reine Anne.

Cette Princesse offrit aux yeux des Anglois un spectacle auquel ils n'étoient pas accoutumés : une Reine l'ame d'une puissante Ligue , &

l'arbitre des destinées de l'Europe : une suite de victoires , dont rien n'interrompit le cours pendant neuf années : la terreur & la gloire des armes Angloises portées jusqu' sur les bords du Danube : l'Empereur affermi sur un Trône ébranlé par des fautes & par des disgraces : toutes les Couronnes de Charles - Quint deux fois chancelantes sur la tête de l'Héritier légitime : l'Empire de la mer & la supériorité du commerce assurés à la Grande-Bretagne par des Conquêtes ou par des Traités : la France réduite à acheter par des cessions considérables la paix , dont elle étoit dans l'usage de prescrire les conditions : la Monarchie Espagnole forcée de partager ses Provinces avec une Puissance , & ses trésors avec une autre : l'Angleterre augmentant ses richesses parmi les troubles & les dépenses de la guerre : les factions les plus vio-

lentes & les plus adroites étouffées ou assoupies , sans qu'il en coûta de sang à la Nation , ni même que sa tranquillité fût alterée.

Quand on approfondit un peu le caractère de la Reine Anne , on ne peut s'empêcher de faire honneur à ses Ministres d'une partie de ces évemens. Cette Princesse paroiffoit également éloignée & de les souhaiter , & de les préparer , & d'en profiter. Elle pouffoit si loin la modération , que les flatteries de ses Courtisans ; ni les succès de ses généraux ne lui inspirerent jamais d'ambition. Sa bonté fut unique : on ne la vit jamais fatiguée par les demandes , ou épuisée par les bienfaits. Je ne sciais quelle timidité lui faisoit craindre les actions d'éclat , & elle jouoit toujours à regret le personnage de Souveraine. Sa douceur lui fit des censeurs & des partisans : elle supporta les outrages de plusieurs de ses Sujets avec une insensibilité

qui honore le Trône selon les uns ;  
 qui le dégrade selon d'autres. On  
 lui a reproché d'avoir suivi aveuglè-  
 ment les vœux de son Conseil , &  
 d'avoir souvent trop donné aux vo-  
 lontés de ses Ministres ; il seroit dif-  
 ficile de combattre cette accusation.  
 Elle poussa l'amour & la complai-  
 sance pour le Prince de Danne-  
 marck son époux , jusqu'à faire avec  
 lui un usage trop fréquent de quel-  
 ques liqueurs : ce goût qui n'étoit  
 ni de son sexe ni de sa dignité , abré-  
 gea ses jours , & ternit sa gloire.  
 On peut douter si Anne fut une  
 Grande Reine ; mais il est certain  
 que son règne a été des plus glo-  
 rieux.

X<sup>me</sup> ET DERNIÈRE EPOQUE.*Etat actuel du Parlement.*

IL ne suffit pas, pour connaître parfaitement le Parlement d'Angleterre, de scavoir dans quelles circonstances il s'est formé, & par quelles heureuses révolutions il est parvenu au degré d'autorité dont il jouit; il faut encore être instruit d'un certain détail, qu'on peut appeler le Méchanisme de cette Assemblée. C'est sans doute la partie la moins agréable de mon Ouvrage, mais c'en est une partie essentielle. Il seroit toujours ennuyeux & souvent impossible de remonter à l'origine, & de marquer les variations des différens usages qui ont régné dans le Parlement; on aimera mieux ne trouver ici que

ceux qui s'observent aujourd'hui.

(4) Le Parlement d'Angleterre est une Assemblée de la Noblesse, du peuple & du Roi même qui y préside si essentiellement, que sans cela elle n'est point Parlement, n'en peut prendre le nom, & n'en a pas l'autorité. On sent qu'un tel Gouvernement est nécessairement un théâtre inconstant, où les décorations doivent changer plus souvent qu'ailleurs. On y voit régner trois differens intérêts, soutenus par trois Puissances différentes, avec toute l'aigreur, toute le fracas, toute l'opiniâtréte des plus violentes passions. Il ne se fait point entre les divers ordres de l'Etat une circulation qui les uniroit. Le Prince n'est jamais forcé par les loix à rentrer dans l'ordre des Citoyens; & les Pairs ont leurs prérogatives particulières, & distinguées de celles

(5) Qu'est-ce que le Parlement?

des Communes. Dès-lors le Roi se regarde comme Roi, la Noblesse comme Noblesse, le peuple comme peuple : à peine quelqu'un a-t'il le courage d'être Anglois & Citoyen. Il seroit naturel de penser que cette multitude de Législateurs représentât au moins avec dignité. Il est pourtant vrai que les Séances se passent à plaisanter indécentement sur de grandes affaires, ou à discourir gravement sur de petites ; à faire l'éloge de son parti, ou à invectiver contre la Faction opposée ; à se calomnier & à se justifier. Pour un évenement important qui s'y passe, on y donne, cent scènes singulieres & bizarres. On a vu en 1693 un des Oracles Anglois conclure sa harangue, en disant, qu'il espéroit de voir avant la fin de l'année le Roi de France se présenter à la Barre, & demander à genoux la paix au Parlement.

(b) Nous venons de voir ce que c'est que le Parlement ; voici maintenant ses droits. Le Roi sans ce grand Corps ne peut , ni abolir les Loix anciennes , ni en faire de nouvelles , ni interpréter les obscures , ni mettre des impôts ou déterminer la maniere de les lever , ni légitimer les bâtards ou naturaliser les étrangers , ni régler les poids & les mesures. Dans tout le reste l'autorité d'un Roi d'Angleterre a autant d'étendue que celle d'aucun autre Souverain. Encore , s'il est né pour régner , trouvé-t'il dans sa place ou dans son génie des moyens presque infaillibles d'obtenir ce que les Loix lui ont refusé : *Toutes les voix du Parlement sont vénalies* ; disoit un homme sincere à Walpole ; & j'en ai le tarif , ajouta ce célèbre Ministre. Le Prince , disoit le Lord Haversham , a une voye

---

(b) Quelle autorité a le Parlement.

plus facile encore & plus courte pour se rendre absolu : il n'a qu'à prononcer quelqu'un de ces trois mots, *Papisme*, *Prétendant*, *France*; c'est plus qu'il n'en faut pour nous faire oublier nos intérêts les plus essentiels.

(c) Il faut que la passion soit bien forte, pour aveugler à ce point un Corps aussi nombreux que le Parlement. Il est partagé en deux Chambres, la Haute & la Basse. La première est composée du Roi qui y préside, ou le Chancelier en son absence ; des Princes du Sang ; des Grands Officiers de l'Etat, qui sont le Chancelier, le Grand Trésorier, & le Garde du Petit Sceau ; des trois Officiers de la Couronne, le Grand Chambellan d'Angleterre, le Grand - Maître de la Maison du Roi, & le Chambellan de l'Hôtel ; des Pairs du Royaume qui sont les

---

(c) De qui est composé le Parlement.

Ducs, Marquis, Comtes, Vicomtes & Barons ; de deux Archevêques, vingt-quatre Evêques, & de l'Abbé Commanditaire de Hulms. Tous ces Seigneurs ont séance dans la Chambre Haute par un droit attaché à leur qualité. Quelques Jurisconsultes sans avoir voix délibérative, y sont aussi reçus uniquement pour donner conseil, & pour résoudre les difficultés qui peuvent survenir touchant l'explication des Loix, & les Jugemens rendus dont on peut appeler à la Chambre Haute. La Chambre des Communes est composée d'un Orateur qui est le Président de la Chambre, de cent quatre Chevaliers députés des cinquante-deux Comtés qui partagent l'Angleterre, de deux Citoyens pour chacune des Villes, & de deux Bourgeois pour chacun des Bourgs qui ont droit de députer au Parlement. Il n'y a point de Jurisconsulte dans cette Chambre, parce

parce qu'elle n'a pas droit de juger. L'autorité des deux Chambres a été souvent ébranlée. Cromwel suprima celle de Pairs, & chassa honnêtement du lieu de l'assemblée les Députés de l'autre ; il fit mettre au-dessus de la porte de Westminster, *Salle à louer.*

(d) Un avantage que le Monarque Anglois ne sauroit assez estimer, parce qu'il ne dépend pas des caprices de la multitude, c'est qu'il est seul maître de convoquer, de proroger, de casser le Parlement. De-là il arrive que le Roi conserve un Parlement aussi long-tems qu'il lui est favorable, & qu'il le dissipe, lorsqu'il commence à y éprouver des contradictions. Cette brillante prérogative est une de celles que les Anglois ont le plus envie à leur Souverain. Ils réussirent à en dépouiller en partie

(e) Qui est-ce qui convoque le Parlement.

Q

Guillaume III. Ce Prince consentit qu'on fixât à trois ans la durée du Parlement : les détours de sa politique le servirent mal en cette occasion ; & le zéle de la Reine Marie qui le secondeoit si bien , n'aboutit qu'à faire éclater une de ces vertus extraordinaires dont l'Histoire d'Angletette fournit plus d'exemples que celle des autres Nations. Cette Princesse souhaita que Milord Bellamond son Trésorier traversât le projet du Parlement triennal. Ce Seigneur qui le croyoit utile au Royaume , refusa d'entrer dans les vues de la Cour. On se borna à le prier de ne pas entrer au Parlement , & à rester neutre entre les deux Partis. Il ne goûta pas ce tempérament , & fut un de ceux qui contabuerent le plus à faire passer l'acte. La Reine lui ôta sur le champ sa Charge , & il part sans balancer le parti qui convenoit à un homme qui avoit de la raison & du coura-

ge. Sans s'abaisser à se justifier ou à se plaindre, il réforma son train, & se condamna à une vie privée. Tant de générosité frappa les Anglois. Ceux qui étoient attachés au Prince, comme ceux qui lui étoient opposés, allèrent témoigner en faveur au Courtilan disgracié l'admiration qu'ils avoient pour sa vertu, & le conjurer de vouloir partager leur fortune. La Reine ramenée à la véritable grandeur par les exemples de ses sujets, lui offrit une pension afin qu'il pût vivre selon sa naissance; mais le Milord poussant l'héroïsme jusqu'où il pouvoit aller, répondit, que ne rendant plus de service, il ne croyoit pas devoir recevoir aucune récompense. Croira-t'on après cela que George I. ait obtenu assez facilement la révocation de l'acte si désiré qui fixoit à trois ans la durée du Parlement? Ce n'est gueres qu'en Angleterre qu'on voit le Gouvernement si sensible-

Qij

ment en contradiction.

(e) Cette contradiction est peut-être encore plus sensible entre les termes de la convocation du Parlement & l'autorité dont il jouit. Le Roi écrit lui-même à chaque Seigneur spirituel & temporel de se rendre à l'Assemblée pour lui donner *Conseil*, & il fait écrire par la Chancellerie au Vicomte de chaque Comté, & au Maire de chaque Ville & Bourg, d'envoyer au Parlement les Députés du peuple, pour y consentir à ce qui aura été ordonné. Aussitôt que ces Lettres de Convocation sont arrivées dans les Provinces, on y procède aux Élections. On n'y voit que haines, que brigues, que divisions : Les Wigs & les Tories, les Républicains & les Royalistes, les amateurs de l'indépendance & ceux du despotisme,

---

(e) De quelle manière le Parlement est-il convoqué.

les Courtisans & les créatures du peuple ; toutes ces différentes factions causent un tel mouvement dans les esprits , qu'on diroit que la Grande-Bretagne est à chaque nouveau Parlement dans le transport d'une fievre chaude. Chaque Parti veut avoir des Députés à son gré , & les Partis varient chaque jour dans leurs vues , dans leurs intérêts , dans leurs maximes ; il n'est pas possible de les réduire à des classes régulières , ou à des principes fixes. Ils se rompent en autant de branches , qu'il y a de têtes hardies pour conduire les différentes factions. Les divisions & les subdivisions parmi les Wigs & les Tories , ou comme on parle aujourd'hui , dans la corruption & dans l'opposition , se multiplient chaque jour , & forment souvent jusqu'à quinze & vingt classes différentes. Les Citoyens éclairés , sages , vertueux , témoins de ces convulsions

politiques, s'éloignent des affaires, & des hommes riches, ardents, ambitieux deviennent les arbitres des intérêts publics. Le peuple, qui payoit autrefois ceux qui se chargeoient de soutenir ses droits, leur vend aujourd'hui son suffrage. Le plus opulent ou le plus prodigue est sûr d'être élu. Il est vrai qu'après s'être ruiné pour entrer au Parlement, on veut le faire acheter cherement par la Cour. Les Députés mirent leur complaisance à un si haut prix sous le Régne de Guillaume III. que ce Prince leur dit un jour : *Messieurs, je vous serai obligé, si vous voulez réduire vos diverses demandes à une, afin que je puisse voir si le Royaume entier pourroit vous satisfaire.*

(f) Auparavant que le Parlement s'est formé à Wersminster, & que

---

(f) Quel est l'ordre qui s'observe dans le Parlement.

tous les membres qui le composent sont assemblés dans un même endroit, le Roi s'y rend revêtu des habits Royaux, suivi des Princez de son Sang & des Grands Officiers de l'Etat & de la Couronne : s'étant assis sur son Trône, il fait l'ouverture du Parlement par un discours qu'il prononce lui-même, ou qu'il fait prononcer par son Chancelier sur les affaires sur lesquelles la Nation a été convoquée. Ensuite le Roi sort, & n'est plus obligé de se rendre qu'à la dernière Séance, pour confirmer ce ce qui aura été arrêté. Avant qu'on délibere sur aucune affaire, il faut prêter trois sermens : celui d'*Allégeance*, par lequel on condamne l'opinion de qui-conque admet une puissance supérieure à la Royale, de quelque nature qu'elle puisse être : celui de *Suprématie*, par lequel on reconnoît le Roi Chef de l'Eglise de la Grande-Bretagne : celui du *Test*,

Q iiij

par lequel on abjure la Doctrine de la transubstantiation , de l'invocation des Saints , & de la Messe. Ensuite les deux Chambres délibèrent séparément. Ce qui a été conclu dans l'une , est communiqué à l'autre par les Députés qu'elles s'envoyent. Si la délibération est approuvée par les deux Chambres , elles expriment leur approbation en ces termes : *les Seigneurs , les Communes ont assenti.* S'il arrive que les deux Chambres soient de différens sentimens , la Chambre Basse se rend dans la Chambre Haute pour conférer avec les Seigneurs ; ou bien les deux Chambres nomment des Députés qui s'assemblent dans la Chambre Peinte. Mais soit que la Chambre Basse traite avec les Seigneurs par elle-même , ou par ses Députés , c'est toujours avec des grandes marques de respect de la part des Communes. Elles sont debout , tête nuë , tout le tems que

flurent les Conferences , & les Seigneurs sont assis & couverts. Si les deux Chambres ne peuvent s'accorder , la délibération est nulle. Leur consentement , quand même il seroit unanime , ne suffit pas sans celui du Roi. Pendant que les deux Chambres traitent des affaires temporelles , le Clergé assemblé dans le lieu marqué par le Roi , traite séparément de la Discipline , des mœurs , de la foi ; ses réglemenrs , quelque sages , quelque nécessaires qu'ils puissent être , reçoivent toute leur force de l'approbation , de l'autorité du Parlement. Depuis que les Anglois se sont écartés du centre de l'unité , leur Religion n'est que politique. Ainsi un Membre des Communes proposant dans une occasion d'armer les loix pour reprimer quelque grand désordre , il lui fut répondu par un homme sage , *que le meilleur de tous les remèdes contre*

*la licence publique, seroit un Bill qui ordonneroit de croire en Dieu.*

(g) Tels sont les hommes qui font la destinée de l'Angleterre. Il ne faut pas croire pourtant que le Parlement puisse décider de toutes sortes d'affaires ; la loi ne lui donne droit de s'occuper que de celles pour lesquelles le Roi lui déclare qu'il a été convoqué. Il arrive pourtant assez souvent qu'on y agite d'autres affaires que celles qui avoient été proposées ; mais cela ne se fait ou ne se doit faire que du consentement du Monarque. Cela est si vrai, que la Reine Elisabeth fit mettre à la tour un Député des Communes, pour avoir seulement proposé de lui donner conseil sur une affaire qui n'éroit pas du ressort du Parlement.

C'étoit autrefois l'usage de faire

---

(z) Quelles affaires traite-t-on dans le Parlement ?

çavoir d'avance aux Provinces les causes de la convocation des Parlemens. Pendant que cette sage coutume s'est observée, la Cour ne pouvoit pas se rendre maîtresse de cette Assemblée, parce que les Députés étoient forcés d'opiner conformément aux vœux & aux ordres de ceux qui les députoient. Depuis que les Rois se sont mis insensiblement au-dessus de cette obligation si gênante, le peuple qui ignore sur quoi on délibérera dans le Parlement, est obligé de donner à ceux qui le représentent un pouvoir illimité. La plupart en abusent pour leurs intérêts. A peine sont-ils assemblés, que les liaisons se forment, que les brigues commencent, les cabales se heurtent; ceux qui occupent les premières places dans le Gouvernement, travaillent à corrompre avec de l'argent, avec des charges, & les grâces dont ils disposent, les Membres du Parlement

dont ils ont besoin. Car, comme disoit Guillaume III. Si un Roi d'Angleterre avoit assez d'emplois considérables à donner à tous ceux qui y aspirent, les noms de *Wigh* & de *Tory* seroient bientôt abolis.

Alors ceux qui ont été négligés & qui sont dans le parti opposé à la Cour, se réunissent pour déclamer avec violence contre ceux qui se sont laissés séduire. Ils savent bien que leurs invectives ne ramèneront personne au devoir, mais ils satisfont leur ressentiment, ou acquierent le titre flatteur de défenseurs de la liberté publique. Ils dirigent leurs derniers efforts contre les Ministres les plus puissans dont ils attaquent violamment la conduite. Le célèbre Walpole est celui qu'ils ont le moins ménagé dans les derniers tems. Il étoit assez philosophe ou assez ambitieux pour suivre toujours ses vues; aussi disoit-on, qu'il ressembloit à la Toison

de Gédéon qui reçoit & succe la rosée du soleil, tandis que tout ce qui est autour de lui est à sec.

(h) Pour donner de la dignité, ou inspirer du zèle aux Membres des deux Chambres, on les fait joüir d'un privilége aussi utile qu'honorables. Il n'est pas permis de les emprisonner ni leurs domestiques, pour quelque raison que ce puisse être, excepté pour homicide, pour félonie, pour sédition. Ce droit est commun à tous ceux qui entrent dans le Parlement; mais les deux Chambres ont chacune leurs avantages particuliers. Les Pairs, surtout les Evêques, n'ont pas dans la Nation le crédit qu'ils devroient naturellement y avoir, parce qu'ils tiennent tous ou presque tous à la Cour par les graces qu'ils en ont reçu ou qu'ils en espèrent. Les Com-

---

(b) Du pouvoir & des priviléges des deux Chambres du Parlement.

munes passent pour les défenseurs des priviléges de la Nation, & jouissent de la considération qu'avoient autrefois les Seigneurs.

La Chambre Haute a le pouvoir de juger en dernier ressort, & de réformer tous les jugemens qu'on prétend avoir été mal rendus. La Chambre Basse n'a de juridiction que sur ses propres Membres; encore ne peut-elle rien ordonner de plus fort que l'amende ou la prison.

Les premiers n'ont que le pouvoir d'approuver ou de rejeter les Bils qui leur sont présentés touchant les impositions, sans pouvoir y faire, ni même proposer aucun changement. Les derniers, comme représentant le peuple, se sont attribué le droit de proposer, d'accorder des subSIDes au Roi, ou de lui en refuser.

Le Prince peut augmenter le nombre des Pairs dans le Parlement, & on a vu la Reine Anne

en créer jusqu'à douze à la fois ; mais dès qu'une fois la Pairie a étoé conférée à une maison, on ne l'en peut dépoüiller que pour un crime qui l'en rende indigne, & par une condamnation judiciaire. Le nombre des Députés des Communes est fixe, & le Roi ou le peuple ne peuvent ni le diminuer ni l'augmenter.

Enfin les Seigneurs ont le droit de donner leur voix par Procureur dans le Parlement, pourvû qu'ils aient obtenu du Roi la permission, qui n'est jamais refusée, de s'en absenter. Les Députés des Communes, sans jouir du droit de suffrage durant leur absence, s'absentent souvent. De cinq cens treize Députés qu'il devroit y avoir dans la Chambre, il est rare d'y en voir deux cens, ce qui rend les brigues plus faciles. Un Wigh disoit un jour à un autre Wigh, que s'il se fût trouvé ce matin à l'Assemblée, le

Parti auroit emporté une affaire de conséquence. *De combien de voix avons-nous perdu*, demanda froidement l'absent ? *D'une seule*, répondit le plaignant : *Eh bien, repartit le premier ; si je me fusse trouvé à la Chambre, nous l'aurions perdue de quatre*, parce qu'il y auroit eu *de plus quatre Députés Torys que j'ai retenus exprès au cabaret pendant toute la matinée*.

*F. I. N.*

*E. E. S.*

*6/21/18*